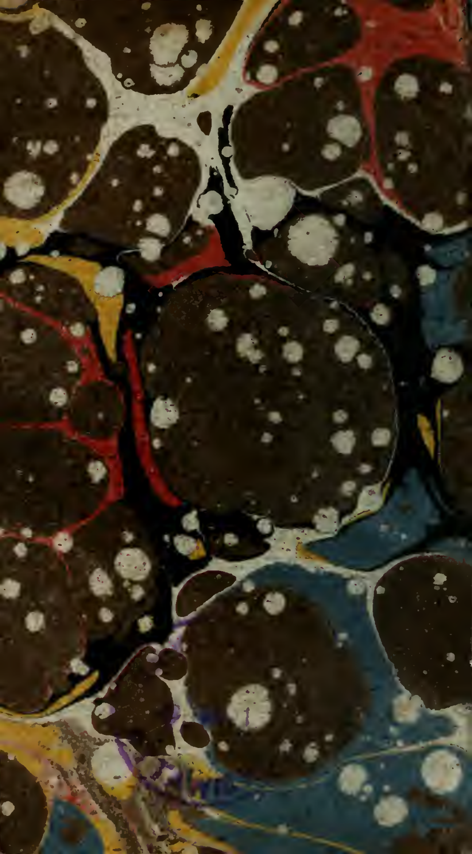






PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

ÉSOPE A LA FOIRE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11,

M. DCC. LXXXVI.

SUJET

D'ÉSOPE A LA FOIRE.

L'AUTEUR ressuscitant Ésope, le fait trouver à Paris, à la Foire, où son arrivée excite la curiosité de plusieurs Spectateurs, de différens états. Le premier qui se présente est un jeune Enthousiaste, dont la scene avec Ésope forme une sorte de Prologue à la Piece. Passent ensuite, alternativement, une Petite-Maîtresse, avec un Petit-Maître et un Abbé, tous les trois personnages très-ridicules; un Auteur satyrique; un Bossu; un Paysan et une Paysanne, mari et femme; une jeune fille amoureuse, nommée Euphémie, et sa mere, Orphise, à laquelle elle cache ses amours; et, enfin, un Financier, Protecteur subalterne, lequel vient offrir ses prétendus bons offices à Esope, qui les refuse. Esope débite à tous ces personnages une Fable, ou un

Conte, convenable à leurs caracteres et à la situation où chacun d'eux se trouve ; et en leur montrant ainsi leurs défauts, qu'ils sont forcés à reconnoître, il les dispose à s'en corriger.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ÉSOPE A LA FOIRE.

CETTE Piece, qui fut imprimée dans le tems de sa premiere représentation, à Paris, chez Cailleau, rue Galande, n°. *64*, *in-8°.*, eut un très-brillant succès dans sa nouveauté. Elle est restée au courant du répertoire, et elle obtient encore de forts grands applaudissemens toutes les fois qu'on la redonne.

M. Volange a joué d'original le rôle d'Ésope de cette Piece. Il y a déployé toute la force de raisonnement qu'il exige, et par la maniere heureuse avec laquelle il a débité les Fables, il les a fait valoir tout autant qu'il étoit possible. M. Bordier a rempli, avec toute la gaieté qu'on lui connoît, et, sur-tout, avec beaucoup de variété, les quatre rôles épisodiques de l'Auteur satyrique, du Bossu, du Paysan et du Protecteur subalterne. M. Boucher s'est aussi fort bien acquitté du rôle du jeune Enthousiaste; M. Beaulieu, de celui du Petit-Maître; M. des Mazures,

de celui de l'Abbé; Mademoiselle Prieur, de celui d'Orphise ; Mademoiselle du Buisson, de celui d'Euphémie et de celui de la Petite-Maîtresse, et Mademoiselle Destrées, de celui de la Paysanne.

Le rôle d'Ésope est actuellement rempli par M. Boucher, qui y mérite et y obtient beaucoup d'applaudissemens. M. Bordier a fait augmenter ceux qu'il obtenoit dans les quatre rôles qu'il jouoit déja dans cette Piece, en y ajoutant, pendant quelque tems, celui de l'Enthousiaste, qui est maintenant joué par M. Maillé.

Quelques jours après la premiere représentation de cette Piece, M. de Charnois écrivit aux Auteurs du *Journal de Paris*, une lettre, qu'ils imprimerent dans leur feuille du 10 Août suivant, et dont nous allons rapporter quelques fragmens.

« J'ai assisté aux Variétés à la premiere représentation d'une Comédie, en un acte et en vers, qui a pour titre *Esope à la Foire.* L'assemblée étoit nombreuse et bien composée. L'Ouvrage eut un plein succès. Ne croyez pas, cependant, que je le regarde comme un chef-d'œuvre. Les petits Spectacles ont leurs enthousiastes comme les Spectacles Royaux. Quant à moi, je ne suis enthousiaste ni des uns, ni des autres. *Esope à la*

Foire est, comme vous le devinez bien, une Piece épisodique, qui donne lieu à des scenes, où, sous le voile de la Fable, le nouvel Ésope développe une morale, tantôt gaie, tantôt douce, et quelquefois austere, quand la situation l'exige. J'entends d'ici les contempteurs par système, par ignorance ou par habitude, accumuler les plaisanteries sur l'austérité de la morale qu'on débite à la Foire. Ils font leur métier, et moi je fais celui d'un citoyen, en demandant pourquoi après avoir érigé des Théatres pour le Peuple, on s'obstineroit à l'amuser avec le Spectacle des plus mauvaises mœurs, à le faire rire par de sales équivoques, par des tableaux licencieux, quand il est possible de faire tourner ses amusemens au profit de son instruction ? Des Ouvrages d'un certain mérite pourroient attirer, dira-t-on, la bonne compagnie aux Théatres subalternes. Eh! tant mieux. Le Peuple de Paris ressemble à un grand enfant dont on a négligé l'éducation dans son principe, et qui a besoin d'être guidé, par des amis éclairés dans la carriere de la morale et de la vérité. Des gens honnêtes, instruits et sages, voilà les guides qu'il faut au peuple, ainsi que des Ouvrages faits pour réformer le vice de son éducation et la fausseté de ses principes. *Esope à*

la Foire est un de ces Ouvrages. On a dit qu'il étoit d'un genre trop élevé pour les petits Spectacles. On s'est trompé. Il est hors du mauvais genre que nous avons applaudi avec des transports dont on ne peut trouver la cause que dans l'extravagance et la légéreté de nos têtes. Mais l'Auteur a trop d'esprit pour avoir fait un tableau qui ne convînt pas au cadre qu'il a choisi. Il a su qu'il parloit à des hommes, et il a eu l'art de prendre un langage qui, sans être trop relevé pour le peuple des Spectateurs, put flater le goût des gens sensés, et il a reussi.... »

« L'Auteur d'*Esope à la Foire* est un jeune homme aussi modeste qu'honnête, et qui joint aux qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur, j'oserai dire, une pudeur de talent, devenue bien rare aujourd'hui. Il est appelé, sans doute, à de plus hauts succès ; mais celui qu'il vient d'obtenir est déja très-flateur. Il a plus d'un droit à l'estime et aux éloges des honnêtes gens, et vous devez sentir qu'il étoit bien doux pour un ami d'en être, tout-à-la-fois, l'interprete et l'organe, &c.... »

Ce jeune Auteur, si bien apprécié dans cette lettre, nous a priés de lui conserver l'anonyme.

ÉSOPE A LA FOIRE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Variétés, le 30 Juillet 1782.

PERSONNAGES.

ESOPE.

UN JEUNE ENTHOUSIASTE.

UN CHEVALIER, PETIT-MAITRE.

UNE PETITE MAITRESSE.

UN ABBÉ.

UN BOSSU.

UN AUTEUR SATYRIQUE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

UN PROTECTEUR SUBALTERNE.

ORPHISE.

EUPHEMIE, fille d'Orphise.

La Scene est à Paris, à la Foire.

ÉSOPE A LA FOIRE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

SCENE PREMIERE.

ÉSOPE, UN ENTHOUSIASTE.

L'ENTHOUSIASTE.

ÉSOPE ici !.... Le puis-je croire ?
O mon maître ! ô grand homme, on vous montre
à la Foire !

ÉSOPE.

Vous vous en étonnez ? Rien n'est moins surprenant.
Petit pour qui le voit, & grand pour qui l'écoute,
Un Fabuliste, mon enfant,
Doit, à la vérité, frayer plus d'une route.

L'ENTHOUSIASTE.

Malgré plus d'un succès brillant,
Sur celui-ci j'ose élever un doute.

ÉSOPE.

J'ai fait mon chef-d'œuvre à la Cour.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais au Parnasse, et sur tout à Cythere ?

ÉSOPE.

Je sais que j'y pourrois déplaire,
Et combien est épais le bandeau de l'amour !

Ce Dieu malin échappe à l'instant qu'on l'éclaire,
Et de la vérité ne soutient pas le jour.

L'ENTHOUSIASTE.

Quoi! vous pensez qu'ici?....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Sans doute, elle peut plaire,
A la faveur d'un cadre heureux.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais, entre nous, ce cadre est un peu vieux!

ÉSOPE.

D'un vernis délicat une couche légere ...

L'ENTHOUSIASTE, *l'interrompant.*

Peut animer, par fois, deux jolis yeux,
Ou recrépir le teint d'une antique Douairiere;
Mais que peut-il aux traits d'une morale austere,
Et telle qu'Ésope autrefois,
Comme un présent des Dieux, l'apporta sur la terre?

ÉSOPE.

D'un ton plus bas, mon cher!

L'ENTHOUSIASTE.

Je crois....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi: nous sommes à la Foire.

L'ENTHOUSIASTE.

Eh! que sont devenus les jours de votre gloire?

ÉSOPE.

Laissons la gloire. Ici je suis pour mon plaisir;
Et tel original y paya sa visite,
Qui deux fois envers moi s'acquitte,
Par les travers qu'il offre, & que prompt à saisir...

L'ENTHOUSIASTE, *l'interrompant.*

Oui ; rien n'est plus plaisant, sur-tout pour le modele !

ÉSOPE.

Aussi le plus souvent il en rit le premier.

L'ENTHOUSIASTE.

Je vous entends. Loin de contrarier
Ce projet, il me rit : il échauffe mon zele;
Et par-tout je vais publier
Que vous nous régalez d'une Piece nouvelle.

ÉSOPE.

De grace, épargnez moi cette faveur cruelle !
Un Ouvrage prôné perd toujours de son prix,
Et le plus décrié trouve encor des amis.

L'ENTHOUSIASTE.

Non, Ésope à la Foire est une idée unique !
Je vois déja très-bien le but philosophique,
Tout le *vis comica* qui doit en résulter.

ÉSOPE.

Continuez, Monsieur, vous allez tout gâter.

L'ENTHOUSIASTE.

Eh, quoi ! lorsque je rends un hommage authentique....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Un hommage précoce est plus à redouter,
Plus à craindre cent fois que la Satyre même,
Puisqu'il faut vous le répéter.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais cet Esope, enfin, qu'on admire, qu'on aime...

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Ésope n'est qu'un nom, un sot peut l'emprunter.
Combien de plates rapsodies

N'a-t-on pas fait écrire à l'ombre de Boileau !
Nous regorgeons de Parodies;
Et Guillot travesti n'en est pas moins Guillot.

L'ENTHOUSIASTE.

Des Épigrammes, des saillies !
Bon, bon ! Du naturel & de la vérité,
Et je vous garantis tout Paris transporté !

ÉSOPE.

Je ne me défends pas du desir de lui plaire ;
Mais sans briguer, Monsieur, l'engoûment éphémere,
Qu'à la baguette, ici, dispute un char volant,
Qu'à celui-ci déja ravit un Vaudeville,
Et qu'un colifichet, encore plus futile,
Peut obtenir demain aussi facilement.

L'ENTHOUSIASTE.

Non, le succès le plus brillant....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Que d'Auteurs couronnés d'avance, sur parole,
Éprouvent au Théatre un sort bien différent !
Mille Prôneurs la veille exaltoient leur talent ;
Pas un ami ne les console
C'est ainsi que nous sommes faits :
Tout le monde voudroit avoir part aux succès,
Et personne ne veut partager la disgrace.

L'ENTHOUSIASTE.

Ne me confondez pas, de grace....

ESOPE, *l'interrompant.*

Monsieur, nous nous verrons demain.

L'ENTHOUSIASTE.

Demain ! demain ! Ce mot est admirable !

Il vaut lui seul toute une fable,
Et j'en trouve le sens divin !

ÉSOPE.

J'en sais une pourtant, qui, dans la circonstance,
Mérite quelque attention.

L'ENTHOUSIASTE.

C'est accroître vos droits à ma reconnoissance.

ÉSOPE.

LE GRAIN D'ENCENS ET LA POUDRE A CANON,

FABLE.

Un baril de Poudre à canon,
Dans un coin d'Arsenal s'accoutumoit d'avance
A parler sur un très-haut ton.
Trop vain, trop fier d'une existence
Qui devoit la ravir peut-être à bien des gens,
Il insultoit un Grain d'Encens,
Qui réclamoit sur lui le droit de préséance :
Il le taxoit de suffisance
D'oser même prétendre à la comparaison.
Il faisoit, avec complaisance,
La longue énumération
Des ravages affreux qu'il nommoit ses conquêtes,
L'Encens d'un mot sut l'arrêter :
« Crois-moi, dit il, je gâte plus de têtes
» Que tu n'en peux faire sauter. »

L'ENTHOUSIASTE.

Fort bien !

ÉSOPE.

A l'application,
L'Encens.....

L'ENTHOUSIASTE, *l'interrompant.*

C'est moi. J'ai compris la leçon.
La Poudre n'est ici que le compere.
Je rougis; mais demain....

ÉSOPE, *l'interrompant,*

Oui, vous serez sincere.
Entre nous, Monsieur, je le crains
Beaucoup plus que je ne l'espere.

(*L'Enthousiaste sort.*)

SCENE II.

ÉSOPE, *seul.*

Ce n'est pas lui, ce sont ses amis que je plains.
L'Enthousiasme égare, & la critique éclaire.

SCENE III.

UNE PETITE-MAITRESSE, UN PETIT-MAITRE, UN ABBÉ, ÉSOPE.

(Pendant cette scene, la Pantomime de l'Abbé doit être très-marquée a chaque mot que dit la Petite-Maîtresse.)

LA PETITE-MAITRESSE, *à la Cantonade.*

Entendez-vous, Basque ? En sortant,
Nous irons voir le Bœuf géant ?
Informez-vous de sa demeure.
(Au Petit-Maître et à l'Abbé.)
Çà n'est-il pas délicieux,
Cette Foire ? On y voit dix spectacles par heure.
Cela fatigue un peu les yeux ;
Mais cela repose la tête,
Le cœur.

LE PETIT-MAITRE.

Le cœur ?

LA PETITE-MAITRESSE.

Oui ... Vous êtes honnête !
Vous imaginez-vous, Monsieur,
Que le mien soit infatigable ?
(Apercevant Esope.)
Ah !.. . Mais il est à faire peur,
Cet être-là. N'est il pas incroyable

Que l'on punisse ainsi la curiosité?
C'est une monstruosité !....
Attendez que je sois remise.

LE PETIT-MAITRE.

Vous m'alarmez !.... Reposez-vous, Marquise....
(*A Esope.*)
Vous, reculez un peu, l'ami.
(*Esope s'éloigne.*)

LA PETITE-MAITRESSE.

Bon ! vous croyez que c'est un homme ?

LE PETIT-MAITRE.

On le dit.

LA PETITE-MAITRESSE.

Et cela se nomme?

LE PETIT-MAITRE.

Un Ésope, Madame.

LA PETITE-MAITRESSE.

Eh ! que fait-il ici?
C'est un vol qu'on a fait à la Ménagerie.

LE PETIT-MAITRE.

Au contraire. Un de ses ayeux,
Esclave jadis en Phrygie,
Dans la cervelle en avoit une.

LA PETITE-MAITRESSE.

Ah! Dieux!
Un calembour !

LE PETIT-MAITRE.

Non, vrai !

LA PETITE-MAITRESSE.

Quelle plaisanterie !

LE PETIT-MAITRE.

D'honneur, il n'éternuoit pas
Qu'il ne sortît de sa cervelle
Une douzaine, au moins, de rats,
Une montagne, une hirondelle,
Une mouche, un éléphant....
On voit bien que jamais vous ne fûtes enfant!
Vous sauriez tout cela.

LA PETITE-MAITRESSE.

Mais, oui, je me rappelle
Qu'on m'endormoit jadis avec ces contes-là.

LE PETIT-MAITRE.

Ceux dont on berce une femme jolie
Sont aujourd'hui bien plus gais que cela.
L'Abbé vous en lira, ce soir, d'une folie!....

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant.*

Il parlera peut-être a souper.

LE PETIT-MAITRE.

Il boira,
Madame, il rira même; et, pour peu qu'on l'en prie,
Ou que cela nous contrarie,
Je gagerois qu'il chantera.

LA PETITE-MAITRESSE.

Laissons donc là cette triste momie.
Allons à la Redoute.

LE PETIT-MAITRE.

Oh! déja? je suis sûr
Que vous vous ennuirez. Il est trop tôt, Madame.

LA PETITE-MAITRESSE.

Plus tard on y respire un air beaucoup moins pur.

On distingue à peine une femme. ..
Le demi-jour nous plaît ; mais s'il est trop obscur....

LE PETIT-MAITRE, *l'interrompant.*
L'éclat de vos charmes....

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant aussi.*
Qu'importe ?
Sortons.

ÉSOPE, *s'approchant.*
Daignez dire à la porte
Que l'on vous rende votre argent.

LA PETITE-MAITRESSE, *au Petit-Maître.*
Il a parlé, je crois ?

ÉSOPE.
Oui, très-distinctement.

LA PETITE-MAITRESSE.
J'ai payé pour vous voir ; j'ai trop vu....

ÉSOPE.
Non, Madame ;
Il faut qu'Ésope, enfin, paroisse.

LA PETITE-MAITRESSE.
Ah ! c'est assez.
J'en ai les nerfs encor tout agacés.

ÉSOPE.
Un Conte, quelques vers pourroient calmer votre ame,
Et vous pourriez m'entendre sans me voir.

LA PETITE-MAITRESSE, *au Petit-Maître.*
Vous avez deviné, l'aventure est heureuse....
(*A Esope.*)
En ce cas-là, je vais m'asseoir,

Et vous tourner le dos ; car je suis curieuse,
Et si j'ai peur, ce n'est pas des esprits.

LE PETIT-MAITRE.

Ils sont ici, d'ailleurs, si minces, si petits !....

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant.*

Paix.

LE PETIT-MAITRE.

Oui, voyons un peu si sa verve fameuse....

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant encore.*

Paix donc.

ÉSOPE.

LA GUENON, LE PERROQUET ET LA PAGODE,

FABLE.

D'un Sapajou la gentille femelle
Faisoit tous les plaisirs d'une grande maison.
On lui prodiguoit, à foison,
Les bonbons, les biscuits, la noisette nouvelle.
Elle savoit cent jolis tours,
Unissoit la grace à l'adresse,
Aux femmes même elle faisoit caresse ;
Et, quoiqu'on la louât sans cesse,
Tous les jours plus modeste, elle plaisoit toujours.
Pour son malheur, chez elle on fit emplette
D'un assez joli Perroquet,
Qui l'étourdit d'abord de son caquet ;
Mais qui fit bientôt sa conquête.
A chaque instant, Jacquot lui répétoit :
« Elle est belle, Mirza ! » Mirza se rengorgeoit,
Se miroit dans toutes les glaces.

Plus elle y faisoit de grimaces,
Et plus Jacquot l'applaudissoit.
Autre malheur. Une Pagode ornoit
Un coin de cheminée, et, dès qu'on la touchoit,
En avant inclinoit la tête.
Mirza trouva le magot très-honnête,
Et comme un autre oracle aussi le consultoit.
Ah! la pauvre petite bête
Son instinct échoua contre ce double écueil.
Adieu la modestie; adieu talens et graces.
Le mauvais goût, l'artifice et l'orgueil
Ont effacé jusqu'à leurs traces.

Ne vous bannira-t-on jamais?
Sans vous, Pagodes indolentes;
Sans vous, effrontés Perroquets,
Que de Guenons seroient charmantes!

LE PETIT-MAITRE, *à l'Abbé.*
Comment diable. Il n'est pas aussi sot qu'il est laid,
Et sa Pagode est fort divertissante!

L'ABBÉ.
Le Perroquet, sur-tout, m'enchante!

LA PETITE-MAITRESSE.
Pour moi, la Guenon me déplaît,
Et je voudrois pouvoir lui rendre....

LE PETIT-MAITRE, *l'interrompant.*
Comment donc?

LA PETITE-MAITRESSE.
Chevalier, appellez mon laquais...

Et vous, l'Abbé, de grace, allez m'attendre
Chez la Marchande où je prends mes bonnets.
Vous me les choisirez d'avance.
(*Le Petit-Maître et l'Abbé sortent.*)

SCENE IV.

ÉSOPE, LA PETITE-MAITRESSE.

ÉSOPE.

MADAME....

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant.*

J'ai saisi, Monsieur, tous vos portraits:
Comptez sur ma reconnoissance.
Je reviendrai bientôt, mais sous mes premiers traits,
Sans Pagodes, ni Perroquets,
Vous prouver que je sais réparer une offense.

ÉSOPE, *lui donnant la main pour la reconduire.*

Non, ce retour heureux a pour moi trop de prix...

LA PETITE-MAITRESSE, *l'interrompant, en voyant rentrer le Petit-Maître.*

Paix; notre Perroquet s'avance.
(*Elle prend la main du Chevalier, et ils sortent.*)

SCENE V.

ÉSOPE, *seul.*

C'EST une femme, et je suis peu surpris
De toute sa délicatesse.
Elle me venge, au moins, du stupide mépris
Des animaux de mon espece....
(*Apercevant un Bossu, qui entre en riant.*)
En voici bien un autre!

SCENE VI.

UN BOSSU, ÉSOPE.

LE BOSSU, *éclatant de rire.*

AH! ah! la bonne piece!....
Touchez-là, mon enfant; je suis de vos amis.
Parbleu! je suis ravi de vous voir, et pour cause.

ÉSOPE.

J'aime à prendre ma part du plaisir que je cause.
Sachons ce qui me vaut un si joyeux accueil?

LE BOSSU, *riant toujours.*

Oh! pour le deviner, il suffit d'un coup-d'œil.
Dieu des Bossus, sans toi j'étois le plus difforme,

Le plus hideux Bossu qui fut dans tout Paris.
Je te rends grace; en paix tu permets que je dorme.

ÉSOPE.

Voilà donc quel étoit le sujet de vos ris?

LE BOSSU.

Ai je grand tort? Que vous en semble?

ÉSOPE.

Non; vous avez raison. Riez... rions ensemble.

(*Ils rient tous deux, avec éclat.*)

LE BOSSU.

On rit de ma figure, et depuis cinquante ans.
J'ai donc enfin mon tour? Il étoit tems!
Demain, je paie Ésope à toute ma famille.
Mon cousin, mon beau-frere, et ma femme et ma fille
Ne s'amuseront plus si fort à mes dépens.

ESOPE.

Bon! égayons toujours les gens.
Faisons toujours, Monsieur, faisons rire les femmes.
Tant de jolis Messieurs leur font verser des pleurs!

LE BOSSU.

Fait comme vous voilà vous voulez plaire aux Dames?
Bravo! Continuez, dites leur des douceurs.

ÉSOPE.

Pourquoi non?

LE BOSSU.

Vous!

ÉSOPE.

Moi. Par ce mot, douceurs,
Monsieur, je n'entends pas fadeurs.
Non, ce fastidieux langage

Ne fut jamais à mon usage ;
Mais par douceur, j'entends aménité.
Et prenez ce mot-ci dans tout le sens possible.
Avec douceur qui donc sera traité,
Si le sexe le plus sensible
Et le plus délicat l'est avec dureté?
Ce qu'on lui doit d'égards à tel excès me touche
Que le reproche même expire dans ma bouche,
Lorsqu'il peut l'avoir mérité.

LE BOSSU.

Que deviennent alors les mœurs, la vérité,
Vous, des Censeurs le plus impitoyable?

ÉSOPE.

J'ai recours à l'exemple, et sur-tout à la Fable.

LE BOSSU.

Puisque nous tombons là-dessus,
Parbleu! faites-en une en l'honneur des Bossus.

ÉSOPE.

Des Bossus?... Volontiers ; je leur dois cet hommage.

LE CHEVAL ANGLOIS ET LE CHAMEAU,

FABLE.

Ismene terminoit un assez long voyage,
Pour son plaisir, ou sa santé.
Deux rochers escarpés, placés sur son passage,
Lui coupent le chemin. Son brillant équipage,
Chevaux, mules, valets, tout se trouve arrêté.
A la belle Amazone il faut une monture.
Chacun s'empresse On offre, d'un côté,
Hector, Cheval Anglois, de superbe encolure ;

De l'autre, un lourd Chameau, d'assez pietre figure,
Et déja d'un pesant fardeau
Le dos chargé par la nature.
Le choix fut bientôt fait : Hector étoit si beau !
Pour ce laid, ce hideux Chameau,
Il portera Marton, avec tout le bagage.
Adieu, Madame ; bon voyage.
Je vois d'ici caracoler Hector,
Franchissant les ravins, à son guide infidele,
Et se frayant lui seul une route nouvelle ;
Tandis que le Chameau, sans écart, sans effort,
Suit les sentiers battus, d'un pas ferme et tranquille.
Du double roc Marton voit déja les sommets,
Et sa maîtresse, hélas ! ne les verra jamais.
A l'exemple, à la voix, comme au frein indocile,
Son rapide coursier, à bonds impétueux,
De précipice en précipice,
Entraîne enfin Ismene en un marais fangeux,
Qui termine à la fois son sort et son supplice.

LE BOSSU.

De votre Apologue, de vous
Je suis ravi, jusques au fond de l'ame.
Je vais, à l'instant même, en régaler ma femme,
Et donner à ma fille un Bossu pour époux.

ÉSOPE.

Vous lui préparez-là, Monsieur, un sort bien doux !

LE BOSSU

Lui donner un Bossu ; mais c'est un coup de maître !
Qui l'est et vous entend, est enchanté de l'être ;
Qui ne l'est pas, voudroit l'être encor plus que vous,

ÉSOPE.

Il auroit tort; chacun doit rester à sa place,
Si l'on en croit ce Conte.

Un Acteur bégayoit,
Bégayoit avec tant de grace
Que tout Sardis l'applaudissoit.
(Il est bien plus d'un tort que l'art de plaire efface)
Bien ôt tous ses jeunes rivaux,
Enorgueillis de marcher sur ses traces,
Imitent jusqu'à ses défauts,
Et, les traînant par-tout, de traiteaux en traiteaux,
Par-tout on siffla leurs grimaces.

Il ne nous suffit pas, Monsieur, d'être Bossus;
Il faut, pour réussir, quelque chose de plus.

LE BOSSU.

Ah! j'entends. Le Chameau peut n'être qu'une rosse!
Si le vôtre me plaît ce n'est pas par sa bosse:
Par d'autres traits j'espere un jour lui ressembler.
Que ne puis-je ici rassembler
Tous les Bossus de cette ville!
S'ils ne profitoient pas d'une leçon utile,
Votre Apologue, au moins, pourroit les consoler.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

ÉSOPE, *seul.*

Ce brave homme a su m'égayer....
Mais j'en apperçois un, dont l'air sombre et cinique
M'annonce une scene caustique.
Qu'importe? il en faut essayer.

SCENE VIII.

UN AUTEUR SATYRIQUE, ÉSOPE.

L'AUTEUR, *à part.*

Esope!... Ah! le trait est unique!
Si c'est-là le magot, sa tournure est comique!

ÉSOPE, *à part.*

Celui-ci se croit imposant.

L'AUTEUR, *à part.*

Il a toujours cent Fables prêtes,
A ce qu'on dit. Tâchons de la rendre amusant.

ÉSOPE, *à part.*

Ah! fort bien!

L'AUTEUR, *à Esope.*

C'est donc toi qui fais parler les bêtes?

ÉSOPE.

On le prétend, et je m'en apperçois.

L'AUTEUR.

Une Épigramme à moi ! L'aventure est parfaite !
Eh ! de grace, encore une fois,
Répete donc ?

ÉSOPE.

Jamais un conteur ne répete.

L'AUTEUR.

Soit. Ton genre d'ailleurs, n'est pas sans agrément.
L'Apologue est fort à ma guise :
La vérité me plaît, quand ton art la déguise.

ÉSOPE.

La vérité, Monsieur, plairoit-elle autrement ?
Elle veut être enveloppée ;
Le grand jour nuit à ses appas :
C'est la seule beauté, je crois meme, ici bas
Que l'œil desire un peu drappée.

L'AUTEUR.

Terre à terre, sur-tout, point d'esprit. Je le hais :
Je ne sais pas louer, et n'admire jamais.

ÉSOPE.

Tant pis !

L'AUTEUR.

Eh ! pourquoi donc ? Chacun a sa maniere ;
La mienne est d'être en tout du sentiment contraire
A l'admirateur hébêté.
Mécontent, par systême et mordant par gaîté,
Je fronde tout, le chant, la peinture et la rime.

Un peu de fiel, c'est un régime
Très-nécessaire à ma santé.

ÉSOPE.

Ah ! quelle existence abhorrée !
Se nourrir de poison !... J'aimerois mieux cent fois....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ne faut-il pas que je vive?

ÉSOPE.

Je crois
Que la nécessité n'en est pas démontrée.

L'AUTEUR.

Quand j'étouffe, en secret, par la bile égorgé,
Je l'exhale gaîment en traits *duriuscules ;*
J'inonde le Public de malins Opuscules :
J'afflige un galant homme, & je suis soulagé.

ÉSOPE.

Et cela vous prend-il bien souvent?

L'AUTEUR.

Mais. .. la veille
D'un éloge public, ou d'un laurier promis ;
Le lendemain d'un jour où, dans un cercle admis,
Les louanges d'autrui m'ont fatigué l'oreille.

ÉSOPE, *a part.*

Je crois qu'il est aisé de compter ses amis.

L'AUTEUR.

Lorsque l'accès me prend....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

(*A part.*) C'est un accès de rage?...
Défaisons-nous de ce triste animal.

(*A l'Auteur.*)

Suivant vous, il n'est donc point de parfait ouvrage ?
Je gage qu'aujourd'hui vous vous portez bien mal ?
Il paroît un Poëme où, je crois, la censure....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ah ! ne m'en parle pas !... Je reste confondu,
Moi, qui n'achete rien où ma dent ne soit sûre
D'imprimer son coup, sa morsure,
Hier je l'achetai, ce Poëme attendu....
Il est beau !.. Juge donc c'est de l'argent perdu !
Mais j'ai mal lu, peut-être, & cela me console.
Je m'arme, un de ces jours, contre tant de beautés:
Je fais la guerre aux mots; je tronque un peu, j'isole,
Je lache mon extrait, sur la foi des traités.
Il circule on en rit, & l'Auteur se désole !...
Phrygien, mon ami, voilà ma volupté !
J'ai lu tes jolis riens deux cent fois dans ma vie..

ÉSOPE.

Mes Fables?

L'AUTEUR.

Oui.

ÉSOPE.

J'en ai l'ame ravie !

L'AUTEUR.

J'enrageai d'en être enchanté !
Mais je te vois, c'est la part de l'envie.

ÉSOPE.

Comment donc ? je n'ai pas conçu....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Quoi ! fait comme tu l'es?

ÉSOPE.

Pas mal, pour un bossu.

L'AUTEUR, *à part.*

Je crois encor qu'il se caresse,
Lorsque d'un double mont chargé grotesquement...

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Je serois bienheureux, Monsieur, qu'en ce moment
La critique emportât la piece...
(*A part.*)
Mais aussi, c'est trop écouter;
(*A l'Auteur.*)
Essayons à répondre ... Il faut un peu conter.

VÉNUS ET LES CRITIQUES,

FABLE.

Lorsque Vénus naquit au sein des eaux,
Tout l'Olympe accourut pour lui rendre les armes.
Un seul mortel, choisi parmi tous ses égaux,
Eut le droit d'admirer ses charmes.
La beauté de Vénus enivroit tous les Dieux!
Le mortel parut insensible.
La Déesse étoit bien; mais d'autres étoient mieux.
Même il crut qu'il étoit possible
De corriger la bouche & d'aggrandir les yeux.
Jupiter, indigné pour la Reine des Belles,
Fit présent au censeur de deux yeux durs & faux,
Qui, fermés à jamais sur les beautés réelles,
S'ouvriroient sur les seuls défauts.
Dès l'instant, juge amer & frondeur indocile,
Tout lui sembla fastidieux.

Par-tout, à son œil difficile,
Le bien s'enlaidissoit par le desir du mieux.
Rien ne le flatta plus dans la nature entiere.
L'ennui se mit à le ronger.
Mon homme, enfin, lassé de sa triste carriere,
Pria les Dieux de l'abréger.
» Non, lui dit Jupiter, il faut que tu l'acheves?
» Toi-même as dicté ton arrêt. »
Il obéit à ce décret,
Et ne se consola qu'en faisant des éleves.
Dans le monde, à leur tour, ils ont pullulé tous.

Ils sont nombreux, Monsieur, & l'engeance en fourmille.
Peut-être les connoissez-vous?
Je l'ignore. mais, entre nous,
Vous avez un air de famille.

L'AUTEUR, *à part.*

Je crois qu'il ose encor me lancer un brocard....
(*A Esope.*)
Ah! ridicule & foible atôme,
Je t'en punirai, tôt ou tard.
Un article t'attend....

ÉSOPE, *l'interrompant.*

Où?

L'AUTEUR, *en sortant.*

Dans mon second Tome
De *L'Espion du Boulevard!*

SCENE IX.

ÉSOPE, *seul.*

Voila donc où s'étend son impuissant délire?
Un libelle aussi plat, & qu'on rougit de lire!

SCENE X.

UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, ESOPE.

LE PAYSAN, *à Esope.*

Eh! bian, morgué! nous v'là; puis not'e femme itout.
Je v'nons ensemblement vous voir, de bout en bout,
Comme ça s'bacle à not'Village.
Le mâle, ici, va courir le guill'-doux,
Et la femelle reste en cage.
Ça n'se fait pas comm' ça cheux nous!
Je ne nous gobargeons qu'avec not' minagere;
Aussi de p'tits marmots j'ons une pépignere,
Qui nous ressembleront tretous.
Quand j'ons baisé tout ça, drès l'matin, c'est si doux!
J'en avons tout le jour bian pus d'cœur à l'ouvrage;
Et si, par fois, aux champs il surviant un orage,
Eh! vîte, j'accourons trouver l'biau tems cheux nous...
(*A la Paysanne.*)
N'est-ce pas, femme?

ÉSOPE, *à part.*

Ah! l'excellent ménage!

J'avois besoin de ce tableau.

LE PAYSAN.

Dam' axcusez, Monsieux: al' est un brin honteuse.

ÉSOPE.

Ma figure, peut-être?... Elle n'est pas heureuse.

LE PAYSAN.

A vous parlai tout fanc, vous n'êtes pas trop biau;

Mais, partant qu'ous soyais bon homme:

V'là, morgué! tout ce qui nous faut....

(*A la Paysanne.*)

Dis donc, femme?

ÉSOPE, *à la Paysanne.*

Oui, parlez.

LE PAYSAN, *avec précipitation.*

C'n'est pas là son défaut.

LA PAYSANNE, *à part.*

Si j'n'avions pas gagés eune aussi grosse somme....

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

T'as paidu.

LA PAYSANNE, *à part.*

J'ons parlé.... J'avons bian du guignon!...

(*Au Paysan.*)

Je voulons ma revanche.

LE PAYSAN.

Bon!

Dis à ta langue encor de faire un somme....

Ah! ah! faudra payer ce soir à la maison.

Veux-tu bâiller un p'tit à-compte?

ÉSOPE.

Qu'avez-vous donc gagé ?

LE PAYSAN.

Six bons baisers, comptant.

ÉSOPE.

Mais vous gagnez tous les deux, à ce compte?

LE PAYSAN.

Nannin! C'tilà qui pard n'est pas content:
Il est baisé d'autant, mais n'embrasse parsonne;
Et l'plaisir qu'on reçoit n'vaut pas c'tilà qu'on donne.

ÉSOPE.

Oui; votre calcul est charmant!...
Mais, mon ami, ce qui m'étonne,
C'est ce silence rigoureux
Que tu lui prescris là.

LE PAYSAN.

C'est qu'a jase pour deux,
Et de nos p'tits défauts, j'aimons à nous reprendre.

ÉSOPE.

Fort bien!... Mais n'as-tu pas du plaisir à l'entendre?

LE PAYSAN.

Eh! oui, morgué! presqu'autant qu'à la voir.

ÉSOPE.

Aurois-tu cru t'appercevoir
Qu'elle fût indiscrette?

LE PAYSAN.

Ah! ça, non?

ÉSOPE.

Médisante?

LE PAYSAN.

Fi !

ÉSOPE.

Laisse-la parler, & qu'elle se contente.

LE PAYSAN.

C'tapendant, j'voudrions savoir...

ÉSOPE, *l'interrompant.*

J'admire là-dessus quels travers sont les nôtres !
Eh ! pourquoi leur ôter un plaisir aussi doux ?
Craignons plutôt, craignons, pauvres époux,
Que nos femmes, enfin, n'aillent conter à d'autres
Ce qu'elles n'auroient dû jamais dire qu'à nous !

LE PAYSAN, *très-vivement.*

Ah ! parle, parle, parle !... ah ! je voulons qu'tu parles.
Voirement, oui, c'n'est pas pour enfiler des parles

(*A Esope.*)

Qu'on te fesit.... J'n'étions, su'vot' respect, qu'un sot.
Morgué ! queu brave homme vous êtes !...

(*A la Paysanne.*)

Eh ! vite, jase donc. J'voulons bian qu'tu caquettes.

ÉSOPE.

Tu ne lui laisses pas le tems de dire un mot.

LE PAYSAN.

Dam', accoutais, voyais-vous ? ça m'tourmente !

LA PAYSANNE, *a Ésope.*

Excusez-le, Monsieux ; il est un brin jaloux,
Dud'puis qu'un biau Monsieux, qui m'trouvoit avenante,
Se glissit, par un soir, cheux nous.
Not'homme étoit dans la vigne à ma tante,

Où s'qui plantoit de l'échalas.
C'monsieux ouvrit d'grands yeux, d'abord, fesit d'grands bras,
Comme s'il voyoit eun' marveille.
Puis y m'disit d'prêter l'oreille,
Et c'tapendant parloit tout bas.
I' prononçit enfin, avec ed' gros hélas!
Que si j'voulions êtr' sa sarvante,
Y s'roit itout mon sarviteur....
Bredi, breda ... qu'il étoit gros Seigneur!
Et que je serois ben contente.
Moi, j'boutis en avant l'honneur....
« L'honneur d'eun' femme est eune bête,
» S'fit-i, si n'fait pas son bonheur....
» Vous ne me boutrais pas dans la tête, Monsieur....
» Femme, s'fit i, d'un air qui m'faisit peur,
» Ce qui n'entre pas dans ta tête
» Pourrais bien entrer dans ton cœur. »
Là-dessus Guillot vint

LE PAYSAN.

Je troublâmes la Fête,
Et je fîme' à not' homme eun' bian autre frayeur!
Il est bian loin, morgué! s'i' court encore.
Un' homm' comm'ça, ça vous adore
Eun' femme, & puis.... Bref, tant y a
Que j'somm' tout soucieux du depuis ce tems-là.

ÉSOPE.

Ta femme....

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Alle est, m'est avis, moins heureuse,

ÉSOPE, *à la Paysanne.*

Brave femme, écoutez : vous serez moins peureuse.

LE MOINEAU FRANC ET LA FAUVETTE,

FABLE.

De branche en branche, un amoureux Pierrot
Poursuivoit une Fauvette,
Qui le fuyoit, fidelle à son Linot.
Pour échapper à sa défaite,
Tremblante, elle s'élance au plus joli des nids.
Le Moineau Franc y vole, aperçoit des petits,
Caressés par leur mere, & soudain fait retraite.

Mes bons amis, en paix désormais aimez-vous...
(*A la Paysanne.*)
Ma fauvette vous offre un bel exemple à suivre !
(*Au Paysan.*)
Laisse parler ta femme, & ne sois plus jaloux.

LE PAYSAN.

Eh ! v'la, morgué ! qu'est parlai comme un livre....
Ah ! ah ! venais-y donc, gentils godeluriaux....
(*A la Paysanne.*)
Tu prendras dans tes bras un d'nos petits marmots;
Sur tes genoux, ma petite Louise,
Et puis tu leux diras : « Messieux, la place est prise ! »

LA PAYSANNE.

Eh ! mais, j'nons qu'à penser à toi, tant seulement....
(*A Esope*)
Grand marci, Monsieux. C'tapendant,
J'n'oublirons jamais la Fauvette.

LE PAYSAN.

LE PAYSAN.

Je r'viand'ions putôt pour qu'il te la répete....
(*A Esope.*)
Si vous v'nais au pays, morgué! passais cheux nous;
J'vous f'rons boire d'un vin, qu'est tout franc comme
vous,
Tout naturel, comme nos enfans même;
Car je l'faisons nous-même itout.
Adieu, papa!

ÉSOPE.

Je suis enchanté!

LE PAYSAN.

Point du tout.
C'n'est rian qu'ça. Vous varrez au pays comme on
aime!
(*Il sort, avec la Paysanne.*)

SCENE XI.

EUPHÉMIE, ÉSOPE.

EUPHÉMIE, *toute éplorée, et accourant se jeter aux pieds d'Esope.*

AH! Monsieur, sauvez-moi d'une mere en courroux!
Où fuir?

ÉSOPE.

Où vous sauver, ma fille? à ses genoux.

EUPHÉMIE.

J'ai trop mérité sa colere !

ÉSOPE.

Si jeune encore !... Il est pourtant bien doux
De mériter les bontés de sa mère !
Courez.... Qu'un repentir sincere....

SCENE XII.

ORPHISE, ÉSOPE, EUPHÉMIE.

(*Orphise paroît en pleurs. Esope qui l'aperçoit, lui fait signe de s'arrêter un moment dans le fond, et d'écouter.*)

EUPHÉMIE, *à Esope.*

AH! laissez-moi respirer un instant!

ÉSOPE.

Vous ne sentez pas, mon enfant,
Ce qu'un instant de plus peut lui coûter de larmes!

EUPHÉMIE.

N'ajoutez rien à mes allarmes....
Si vous saviez....

ESOPE, *l'interrompant.*

Je ne veux rien savoir.

EUPHÉMIE.

Un secret....

ESOPE, *l'interrompant encore.*

A votre âge on n'en doit point avoir,
Lorsque l'on sait aimer et respecter sa mere.

EUPHÉMIE.

Vous ignorez, Monsieur, combien elle m'est chere !

ESOPE.

Prouvez-le donc, et tombez à ses pieds.

(*Il donne la main à Orphise, qui retient dans ses bras sa fille prête à se jeter à ses pieds.*)

ORPHISE.

(*A Euphémie.*)

Esope !... Ma chere Euphémie !

EUPHÉMIE.

Ah ! ma mere !

ORPHISE.

Sois mon amie,

Et tes torts sont tous oubliés.

C'est avec un plaisir extrême

Que je retrouve Esope... Esope, en ce lieu même,

N'a rien perdu de ses antiques mœurs.

Il sut, dans tous les tems, parler à tous les cœurs.

Ouvrons-lui le nôtre, ma fille.

Nous avons un secret....

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Vous me l'avez surpris.

ORPHISE.

Causons avec Esope. Il est de la famille.

Oui, de la paix de l'ame il t'apprendra le prix.

Quelque chose a troublé le calme de la tienne.

Ce Monsieur qui....

EUPHÉMIE, *l'interrompant, avec émotion.*

Qui me donnoit le bras ?

ORPHISE.

Oui. S'il t'aime vraiment, qu'il vienne,
Qu'il ose interpréter ce cruel embarras,
Ce trouble affreux qui t'agite et me tue.
Pourquoi t'abandonner ? Pourquoi fuir à ma vue?...
Ecoute : viens. Regarde-moi.
Mes yeux t'ont-ils jamais inspiré de l'effroi ?

EUPHÉMIE.

Maman, accable-moi plutôt de ta colere;
Tant de bonté me désespere !

ORPHISE.

Non, non, je n'en eus pas, sans doute, assez pour toi.
Mon Euphémie alors eût craint de me déplaire,
Elle m'eût consultée avant de faire un choix.
Dans son ame sensible et pure,
Jamais l'amour n'eût étouffé la voix,
La douce voix de la nature;
Et ton amant lui-même eut respecté mes droits.

EUPHÉMIE.

Il ne connoissoit pas la mere la plus tendre.

ORPHISE.

Tu la connoissois, toi!

EUPHÉMIE.

Pour la premiere fois,
Ici, j'osai consentir à l'entendre.
Ma Bonne, à quelques pas de nous,
Pouvoit tout voir, devoit m'attendre.
Il me parloit déja de son respect pour vous,
Du plaisir qu'il auroit à vous nommer sa mere.

Il se plaignoit, enfin, que mon ame trop fiere,
Eût retardé l'aveu.... l'instant....

ESOPE, *l'interrompant.*

Il vous trompoit.

(*A part.*)

De la Fable empruntons les armes.

ORPHISE, *à Euphémie, à demi-voix.*

Ma fille, écoutons bien, et retenons nos larmes.

ESOPE, *à Euphémie.*

LE LIMAÇON ET LA ROSE.

FABLE.

Un jour un Limaçon disoit
A la Rose,
Au pied de laquelle il rampoit:
« Une chose
» Obscurcit, je crois, vos appas;
» C'est l'Epine.
» Sans cela, vous seriez divine.
» N'ose pas
» Vous approcher qui veut; et même
» Le Zéphyr,
» Qui depuis si long-tems vous aime,
» D'un soupir
» Paye à peine votre tendresse.
» Le plaisir
» Fuit. Fixez-le. Le tems presse.
» Immolez
» A l'Amour l'Epine cruelle,
» Et plus belle

» Encor vous paroîtrez. » Parlez
Ce langage,
Fût-ce à la femme la plus sage,
Il plaira.
Il plût aussi. Tant pérora
Le reptile
Que la Rose, enfin trop facile,
Désarma
Sa tige, et le rampant insecte
Y monta.
De la tige à la fleur; l'infecte,
La flétrit.
De douleur la Rose périt.
Si vous voulez qu'on vous respecte,
Ne déposez jamais cette noble fierté,
Qui sert, sexe charmant, d'Epine à la Beauté.

EUPHÉMIE.

Vous me rendez, Monsieur, à ma mere, à moi-même...
Je souffrirai long-tems d'avoir pu l'offenser!

ORPHISE.

Souviens-toi seulement à quel excès je t'aime!

EUPHÉMIE.

Puis-je exister sans y penser?...
(*A Esope*).
Mais comment exprimer notre reconnoissance?

ÉSOPE.

Rien n'est plus simple. En ma présence,
Et pour sceller la paix, il faut vous embrasser.
(*Euphémie se jette dans les bras de sa mere, & l'embrasse avec transport. Elles sortent, ensuite, en saluant Esope.*)

SCENE XIII.

ESOPE, *seul.*

LA Fontaine l'a dit; j'aime à le répeter:
« Plus fait douceur que violence. »

SCENE XIV.

UN PROTECTEUR SUBALTERNE, ESOPE.

LE PROTECTEUR, *tout essoufflé.*

EH! quoi donc, mon enfant.... Dis-moi.... C'est moi.... Je viens....
Tout Paris me connoît, m'excede; j'en conviens.
Mais pour y débuter c'est à moi qu'on s'adresse;
Et dès qu'on sait mon nom, celui de ma Maîtresse,
De mon valet-de-chambre, ou de mon cuisinier,
On peut prétendre à tout. Tu serois le premier
Qui dans le monde osat paroître,
Sans avoir vu ma petite maison.
Un seul de mes soupers fait réputation.
Il t'annoncera mieux, te fera plus connoître
Que la trompette du Journal,
Les Affiches et la Gazette.
Viens-y ce soir.

ESOPE.

Ou je me connois mal,
Ou vous feriez, Monsieur, une méchante emplette!

LE PROTECTEUR.

De la modestie! Eh! fi donc!
Défais-toi promptement de ce ton de Province.
Ici le plus mince bouffon
S'assied effrontément à la table d'un Prince;
Et pourvu qu'il amuse....

ESOPE, *l'interompant.*

Et moi, c'est pour manger
Que je me mets à table.

LE PROTECTEUR.

On n'est pas étranger
A ce point-là! .. Viens-tu de l'autre monde?
On ne soupe plus à Paris.
Le soir, on aime encore à voir, à table ronde,
Les jeux, les graces et les ris;
Ou, comme les appelle un de nos beaux esprits:
« Des cœurs de l'Opéra la troupe vagabonde. »
On boit, on chante, on lit quelques malins écrits;
Et, brochant sur le tout, un Philosophe y fronde
Les mœurs d'une Laïs, et la lorgne d'autant.
La Nymphe lui sourit, à la fois, et le gronde.
Tout cela n'est-il pas charmant?

ESOPE.

Pour vous, Monsieur, apparemment?

LE PROTECTEUR.

Ah! quelle ignorance profonde!

Viens, te dis-je, avec moi; je veux t'initier.
La science des mœurs est le grand art du monde.

ESOPE.

Si d'après vos discours on peut l'apprécier....

LE PROTECTEUR, *l'interrompant.*

Au besoin, j'en tiendrois école!

ESOPE.

La science des mœurs est de n'en plus avoir.

LE PROTECTEUR.

Charmant! divin! sur ma parole,
Voilà ce qui s'appelle voir.
Tu seras des nôtres.

ESOPE.

J'en doute.

LE PROTECTEUR.

Ah! ça, me prends-tu pour un fat?

ESOPE.

Pour qui vous donnez-vous?

LE PROTECTEUR.

Sans doute
Que je n'ai pas l'air d'un pied plat?

ESOPE.

Ce n'est pas l'air, Monsieur, qui jamais m'en impose.

LE PROTECTEUR.

Tu le prends sur un ton...

ESOPE, *l'interrompant.*

Qui convient à la chose.

LE PROTECTEUR.

Quoi! lorsqu'un Protecteur lui-même vient s'offrir...

ESOPE, *l'interrompant encore.*

Il a perdu ses droits au titre qu'il s'arroge;
Vain titre, qui, d'ailleurs, n'est rien moins qu'un éloge,
Sans cette dignité, qui doit le soutenir,
Sans ce pouvoir heureux de répandre des graces,
Cet art de les répandre à propos, avec choix;
Et c'est en vain qu'un Protecteur bourgeois,
Singe des Grands, veut marcher sur leurs traces.

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois!... Ah! mon petit Monsieur,
Nous nous rencontrerons!

ESOPE.

C'est pour moi trop d'honneur!

LE PROTECTEUR.

Ah! parbleu! nous verrons.... De ta triste figure
Je vais faire un portrait....

ESOPE, *l'interrompant.*

Epargnez-vous ce soin.
Pourriez-vous me traiter plus mal que la nature?

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois! moi, qui prouve, au besoin,
Un demi-siecle de noblesse!
Bourgeois!... Ah! bourgeois est exquis!
Moi, dont le fils un jour sera Marquis!
Dont la fille a pensé vingt fois être Comtesse!
Moi, moi, qui viens, enfin, pour bâtir un Hôtel,
D'acheter un marais!

ESOPE.

Voilà de la richesse
Le pouvoir et l'abus cruel!

En pierres transformant des végétaux utiles,
Elle appauvrit nos champs pour aggrandir nos villes.
Souvent où je vois un Palais,
Le verger qu'il remplace excite mes regrets.
Ce portique élégant, ces colonnes de marbre,
Pour moi, ne vaudront jamais l'arbre
Sous lequel j'aurois pris le frais.

LE PROTECTEUR.

Oh! pour le coup, sa folie est complette!
Le joli petit pastoureau!
Il feroit beau te voir arborer la houlette,
Et, nouveau Tircis, sur l'herbette,
Faire danser Philis au son du chalumeau!
Voilà ce qui s'appelle un excellent tableau!
Je ferois volontiers tous les frais du costume,
Si tu voulois m'en régaler;
Mais....

ESOPE, *l'interrompant.*

Excellent!... mais je présume
Que celui-ci peut l'égaler.
Ah! qu'un fat suranné me paroît ridicule!
Pour s'égayer, il court soir et matin.
Ses jours atteignent leur déclin,
Et sa raison encore est à son crépuscule.
Par-tout il cherche en vain le plaisir, qui le fuit;
Il rencontre par tout le dégoût qui le suit.
De chaque nouveauté, tour-à-tour, idolâtre,
Il y court le premier.... Il n'est pas un Théatre
Où, la lorgnette en main, il n'assigne le prix
Aux talens, à la beauté même.

Frondeur, au surplus par système,
Un Auteur n'est qu'un sot, s'il n'a pas son appui :
Ricaneur hébêté, persifleur détestable
N'ayant un peu d'esprit qu'à table,
Où son Maître-d'Hôtel l'emporte encor sur lui.

LE PROTECTEUR.

Finis !... ma colere s'allume !

ESOPE.

Comment trouvez-vous le tableau?
Il vous épargne, au moins, tous les frais du costume;
Et je....

LE PROTECTEUR, *l'interrompant.*

N'acheve pas, bourreau !...
Pour l'exhaler ailleurs, j'étouffe ma colere;
Et tu n'en sentiras que plutôt les effets.

ESOPE.

Arrêtez....

(*Le Protecteur sort.*)

SCENE XV et derniere.

ESOPE, *seul.*

Après tout, je crains peu ses projets,
Si je n'ai pas le malheur de déplaire
A mon seul Protecteur, au Juge qui m'éclaire.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ,

FABLE.

Jadis la vérité s'endormoit quelquefois,
Même au pied du trône des Rois,
A la toilette aussi d'une simple mortelle.
Au fond d'un bois, un jour, le sommeil la surprit,
A l'instant même qu'à sa Belle
Un indiscret amant y fit
Le serment indiscret d'être à jamais fidele.
Un Singe passe alors, voit dormir l'Immortelle,
En rit, et, lestement, lui ravit son Miroir.
Il avoit ouï vanter son magique pouvoir.
Sa malice le lui rappelle.
Il cueille aussi-tôt quelques fleurs,
Et l'encadre d'une guirlande,
Qui séduit l'œil des Amateurs.
Pour le voir, s'y mirer, déja la foule est grande.
On se l'arrache; enfin chacun voudroit l'avoir....
Mais la glace a bientôt dissipé le prestige:
La bordure égayoit, et le portrait afflige.
Chacun, tel qu'il étoit, ne voulut plus s'y voir.
Le Sapajou, ne trouvant plus personne
A qui présenter le Miroir,
Ose le consulter. (Quel étoit son espoir?)
Tous ses défauts le frappent: il frissonne;
Et, de colere transporté,
En mille éclats brise la glace,
Qui mille fois alors les lui retrace,
Et venge ainsi la Vérité.

AU PARTERRE.

Quel est le Singe de la Fable?
Messieurs, c'est moi, sans vanité.
Je touche à l'instant redoutable,
Car chacun de vous tient un éclat du Miroir.
Cachez-le bien, Messieurs, je tremble de m'y voir!

FIN.

LE DANGER DES LIAISONS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par Madame DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DU DANGER DES LIAISONS.

MERCOURT, Avocat, de Paris, est retiré dans une maison de campagne, qu'il a dans les environs, avec la jeune Cécile, son épouse, et Madame de Saint-Far, qu'ils croient leur amie. Madame de Saint-Far a, autrefois, beaucoup aimé Mercourt, et a cru l'épouser; mais il lui a préféré Cécile; et, feignant de n'en point conserver de ressentiment, elle est restée dans la même maison que sa rivale, sous le prétexte d'éclairer sa jeunesse. Cependant, elle cherche, au contraire, à lui gâter le caractere, à lui faire haïr la retraite et à lui donner du goût pour les sociétés les plus suspectes de Paris, où elle l'engage à se montrer, en se servant de l'ascendant qu'elle a sur l'esprit de Mercourt, afin qu'il y consente, ou en se passant de son consentement, s'il le lui refuse. Pour parvenir plus promptement à semer

la discorde entre ces deux époux, Madame de Saint-Far excite, en même-tems, la jalousie de Mercourt, en lui disant qu'un certain Belmont, qui a eu des prétentions sur Cécile, et qui s'est, quelque tems, éloigné de Paris, vient d'y revenir et cherche à se rapprocher d'elle. Madame de Saint-Far montre même à Mercourt une lettre de Belmont, de laquelle les termes peuvent s'interprêter comme étant adressés à Cécile. Mais Ambroise, vieux et fidele serviteur de Mercourt, et qui soupçonne Madame de Saint-Far de trahison, donne à son maître l'enveloppe de cette lettre, qu'il a ramassée, par hasard, et qui prouve qu'elle a été adressée à Madame de Saint-Far. Il engage Mercourt à se cacher dans un cabinet, duquel il peut entendre une conversation qui a lieu entre Cecile et Madame de Saint-Far, et qui fait connoître à Mercourt toute la noirceur du caractere de cette fausse amie, toute la candeur de Cécile et sa véritable tendresse pour lui. Mercourt se repend d'avoir cru la calomnie. Il court se jeter aux pieds de Cécile, pour lui en demander pardon, en accablant de reproches Madame de Saint-Far, qui sort, furieuse d'être

démasquée, et délivre, pour toujours, Mercourt et Cécile de sa présence. Ces deux époux se félicitent d'avoir rompu la dangereuse liaison qui les attachoit à cette odieuse femme.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE DANGER DES LIAISONS.

QUELQUES jours après la premiere représentation de cette Piece, Madame de Beaunoir écrivit cette lettre aux Auteurs du *Journal de Paris*, qui l'imprimerent dans leur feuille du 9 Janvier suivant.

« L'accueil dont le Public indulgent veut bien, Messieurs, honorer le nouvel Ouvrage que je lui présente comme un morceau d'étude, sur les tréteaux de la Foire, n'est dû, sans doute, qu'au vol heureux que j'ai fait à M. de Marmontel, en copiant, à la lettre (comme on doit copier, je crois, un modele que l'on respecte), plusieurs endroits de son charmant Conte, intitulé, *Le bon Mari.* Voulez-vous bien permettre, Messieurs, que pour donner à

ma reconnoissance autant de publicité qu'au larcin, je vous prie d'insérer dans votre Journal le quatrain suivant ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. de Marmontel, Historiographe de France, l'un des Quarante, et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

« Quand sur les tréteaux de la Foire
» Ma main trouve une rose, au milieu des barbeaux,
» C'est à vous que j'en dois la gloire :
» En volant vos couleurs j'ennoblis mes pinceaux. »

Cette Comédie, très-attendrissante, est la premiere que Madame de Beaunoir ait donnée à ce Théatre ; et c'est, à-peu-près, à cette époque qu'il commença à en offrir quelques-unes d'un fonds intéressant et d'un style élevé, comme celle-ci. Elle réussit complettement dans sa nouveauté. Elle est restée au courant du répertoire, et elle est encore fort applaudie toutes les fois qu'elle reparoît. Elle fut imprimée, dans l'année suivante de sa premiere représentation, à Paris, chez Cailleau, rue Galande, n°. 64, *in-8°.*

Les rôles en furent très-bien joués d'original ;

celui de Mercourt, par M. Volange ; celui de Cécile, par Mademoiselle Bisson ; celui de Madame de Saint-Far, par Mademoiselle Prieur, et celui d'Ambroise, par M. Duval.

Depuis quelque tems, le rôle de Mercourt est rempli par M. de Saint-Clair, qui joue à ce Théatre les premiers rôles, avec beaucoup de succès. Cet Acteur, accoutumé à jouer la bonne Comédie, joint à un physique très-agréable et à un fort bel organe, une diction pure et nuancée avec intelligence, une sensibilité profonde et une chaleur bien dirigée. Il fait toujours très-grand plaisir, et est très-vivement applaudi. Le rôle de Cécile est aussi passé actuellement à Mademoiselle Forêt, l'aînée, qui le joue parfaitement. On sait que le talent de cette charmante Actrice, pleine de graces et de noblesse, se plie à tous les genres, et qu'elle réussit également dans tous, depuis les rôles des grandes coquettes, jusques à ceux des jeunes ingénues. Aussi le Public la voit-il toujours, avec un très-grand plaisir, se multiplier, pour ainsi dire, et faire l'un des plus beaux et des plus variés ornemens de ce Théatre, qui sous l'administration

de ses Directeurs actuels, MM. Dorfeuille et Gaillard, acquiert, de jour en jour, une nouvelle consistance, par le choix des Pieces, par le talent des Acteurs, par le goût qui regne dans la composition et dans l'exécution des Ballets, et, enfin, par l'affluence de la bonne compagnie, qui, depuis quelque tems, s'y porte avec beaucoup d'empressement et d'assiduité.

On ne sauroit douter que ce Spectacle ne continue à se perfectionner, de plus en plus, par les soins éclairés de ses deux Directeurs, qui, en concourrant au même résultat, les plaisirs d'un Public choisi, s'en sont partagé l'administration entr'eux. M. Gaillard s'est chargé de tout ce qui regarde la comptabilité. M. Dorfeuille s'est attaché particuliérement à ce qui concerne l'Art Dramatique; l'examen des Pieces, la distribution des rôles, les répétitions, les changemens desirables pour les succès. On connoît son goût sûr en cette partie; et l'étude approfondie qu'il a faite de cet Art, dans lequel il s'est long-tems distingué, parmi les premiers sujets de Province, où il a formé plusieurs bons Acteurs, ne laisse point douter que ses leçons ne

soient encore fort utiles à ceux qui les reçoivent. Il s'en occupe, avec zele ; et l'on verra sûrement sortir d'excellens éleves de cette école dramatique particuliere.

LE DANGER DES LIAISONS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par Madame DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Variétés, le Mardi 9 Décembre 1783.

PERSONNAGES.

MERCOURT, avocat, d'un âge mûr.

CÉCILE, sa femme, fort jeune.

MADAME DE SAINT-FAR.

AMBROISE, vieux domestique de Mercourt.

La Scene se passe dans la maison de Campagne de Mercourt, près de Paris.

LE DANGER DES LIAISONS, COMÉDIE.

(Au lever de la toile, Mercourt prend plusieurs papiers, qui sont sur son bureau, les serre dans un grand porte-feuille, le ferme à clef, et les donne à Ambroise. Il pousse de tems en tems quelques soupirs. Ambroise l'examine en silence, avec le plus grand attendrissement.)

SCENE PREMIERE.

MERCOURT, AMBROISE.

MERCOURT.

TENEZ, Ambroise, vous mettrez ce porte-feuille dans la voiture.

AMBROISE.

Oui, Monsieur.

MERCOURT.

Prenez-y garde.

AMBROISE.

N'ayez aucune inquiétude.

MERCOURT.

Tout est-il prêt ?

AMBROISE.

Je le crois... Nous retournons donc à Paris ?

MERCOURT, *en soupirant.*

Il le faut !

AMBROISE, *avec sensibilité.*

Ah ! mon cher maître, vous avez du chagrin ?

MERCOURT, *avec une tranquillité apparente.*

Du chagrin, Ambroise ?.... Non.

AMBROISE.

Vous me trompez, Monsieur, vous en avez ; & je le crois d'autant plus cruel que vous voulez le cacher.

MERCOURT.

Du chagrin !... Et pourquoi ?

AMBROISE, *embarrassé.*

Madame....

MERCOURT, *vivement et avec la plus grande sensibilité.*

Hé bien, Madame.... Ne suis-je pas son époux, son amant ?

AMBROISE.

Oh ! oüi, son amant.

MERCOURT, *tendrement.*

Que peut-il donc manquer à mon bonheur ?

AMBROISE.

Rien.... si vous étiez moins sensible.

MERCOURT, *en soupirant.*

Moins sensible ?

AMBROISE.

Vous n'êtes pas heureux.

MERCOURT.

Je le suis, Ambroise; je le suis... ou, du moins, je devrois l'être !

AMBROISE.

Et vous ne l'êtes pas.

MERCOURT, *après un moment de silence.*

C'est, peut-être, ma faute.

AMBROISE.

Votre faute ?

MERCOURT.

Oui, mon ami. Je suis trop exigeant.

AMBROISE.

Trop exigeant ? Quand vous avez tout fait....

MERCOURT, *l'interrompant.*

Je n'ai rien fait que pour moi. Cécile, en m'épousant, s'est acquittée bien au-delà de ce qu'elle me devoit.

AMBROISE.

Elle vous doit tout.

MERCOURT, *sechement.*

Ambroise, voulez-vous me déplaire ?

AMBROISE, *avec sentiment.*

Pardon, Monsieur, pardon ! J'ai élevé votre enfance. Vos bontés m'ont permis de vous regarder comme mon fils. Celles de votre digne pere m'avoient mis dans le cas de vivre tranquillement, sans avoir besoin de servir davantage. J'ai préféré de rester auprès de vous. Je vous ai consacré mes derniers services et ma vie,

Mon seul vœu a été de vous voir aussi heureux que vous méritez de l'être, et je voudrois vous déplaire ?

MERCOURT, *attendri.*

Ambroise, mon ami, j'adore Cécile ; je veux faire son bonheur.... je le veux. J'ai cru que j'y pourrois suffire seul.... Je me suis trompé ; et voilà ce qui m'afflige.

AMBROISE.

Qu'elle vous connoît peu !

MERCOURT.

Cécile me rend justice. Elle connoît toute la sensibilité de mon cœur : elle me pardonne même mes torts.

AMBROISE.

Vos tors ?

MERCOURT.

Oui, mes torts, Ambroise. En est-il de plus grands que celui de former le chimérique projet de suffire seul à mon âge au bonheur d'une femme de vingt ans, de prétendre l'isoler de toute société, de s'imaginer, enfin, qu'abandonnant tous les plaisirs que le monde lui offre, elle ne sentira que les douceurs que peut goûter une épouse sensible et raisonnable ! C'est un projet fou !

AMBROISE.

Si Madame pensoit comme vous !....

MERCOURT, *l'interrompant.*

Est-ce possible, Ambroise ? puis-je raisonnablement le desirer ? Puis-je, sans injustice, l'exiger ? Cécile est jeune : elle est honnête, elle est sage ; mais elle aime les plaisirs bruyans. Comme moi, elle n'en a connu le vuide. Son cœur, encore neuf, s'y livre

avec ardeur et sans méfiance, faute de les bien connoître. Pourrois-je lui en faire un reproche, moi, qui ne dois mon expérience qu'à mes erreurs ? Epris l'un pour l'autre de l'amour le plus tendre, enivrés de notre bonheur, nous sommes venus dans cette campagne, pour le goûter sans être distraits. Nous y sommes depuis huit jours : je n'ai pas encore eu le moindre desir de retourner à Paris. Cécile m'a suffi, mais je ne suffis plus seul à Cécile. Je vois que la campagne commence à l'ennuyer ; que la vie que nous y menons lui paroît trop monotone, trop unie. Elle n'ose me le dire ; mais son cœur a-t-il un battement qui échappe au mien ?... Je vais la rendre à la société, à ses plaisirs. Ce sacrifice me coûte.... il me coûte beaucoup..... mais je me suis fait une loi de la rendre heureuse. Je respecterai toujours cette loi ; et ma Cécile ne formera jamais en vain un desir que son époux pourra satisfaire.

AMBROISE.

Je vous reconnois bien-là, mon cher maître... Vous méritiez....

MERCOURT, *l'interrompant.*

Mieux que Cécile, Ambroise ?

AMBROISE.

Non, Monsieur ; mais que Madame fût aussi raisonnable que vous.

MERCOURT.

Cela viendra, mon ami. Comme elle, j'ai été jeune. Avec quelle fureur, quel aveuglement je me suis livré à ces plaisirs, si faux, si trompeurs, et qui sont aujourd'hui l'objet de mon indifférence et de mes mépris !

On ne voit pas à vingt ans comme à quarante. Cécile ne peut m'en croire sur ma parole. Je n'aigrirai jamais ce cœur si tendre et si sensible, par aucune résistance déraisonnable. Je veux toujours être son amant, son époux ; mais, sur-tout, son guide et son ami. Elle s'ennuie à la campagne ; elle n'ose me le dire. Eh ! bien, Ambroise, il faut la deviner. Vas tout préparer pour notre départ. Je me fais un plaisir de la surprendre agréablement.... Mais voici Madame de Saint-Far.... Laisse-nous.

(*Ambroise sort.*)

SCENE II.

Madame DE SAINT-FAR, MERCOURT.

Madame DE SAINT-FAR.

HÉ bien, mon ami, comment va le cœur aujourd'hui? Toujours bien amoureux?

MERCOURT.

Plus que jamais.

Madame DE SAINT-FAR.

Tant mieux, mon ami, tant mieux. On a dit longtems que pour être bon mari, il ne falloit plus être amant. J'ai toujours soutenu la these contraire, et vous serez ma plus forte preuve. Redoublons, Mercourt, vous d'amour et de courage, moi de patience et d'amitié ; et nous prouverons, enfin, aux incré-

dules que l'amour et l'hymen ne sont pas incompatibles.

MERCOURT.

C'est à vous que je devrai ce bonheur ; c'est à vous seule.

Madame DE SAINT-FAR.

Mon ouvrage n'est que commencé. Attendez pour m'en remercier que je l'aie porté à son point de perfection.

MERCOURT.

Vous êtes le modele de l'amitié. Si ma femme évite les dangers qui menacent sa jeunesse, c'est à vos sages conseils qu'elle devra le calme heureux où nous voulons forcer son ame.

Madame DE SAINT-FAR.

Je suis assez contente d'elle. Cécile a le cœur excellent ; mais elle est bien jeune encore ! C'est une plante délicate, qui a besoin d'un ferme appui.

MERCOURT.

Je le sens ; et pouvois-je la confier en de meilleures mains ?

Madame DE SAINT-FAR.

Mercourt, vous m'avez toujours été cher, vous le savez ? Aux feux brûlans de l'amour, vous avez fait succéder la flamme plus douce et plus durable de l'amitié. Mon cœur n'a point murmuré de ce changement. Je voulois votre bonheur. Né sensible et jaloux, je vous croyois plus propre à faire un ami qu'un amant. Je redoutois, sur-tout pour vous, les chaînes de l'hymen. Vous avez pensé autrement....

Contre mon avis, vous avez épousé Cécile. J'ai tremblé pour vous; mais sans vous abandonner. Je suis venue pour vous aider à faire aimer la sagesse à une jeune femme, et je ne vous quitterai qu'après avoir atteint le but que je me suis proposé.

MERCOURT.

O mon incomparable amie! comment vous exprimer jusqu'où va pour vous et ma tendresse et ma reconnoissance? Mon cœur se partage entre Cécile et vous. Combien j'ai senti le prix du sacrifice que vous me faisiez, lorsque, renonçant aux plaisirs que tous les jours vous offroit la capitale, vous êtes venue vous enterrer avec nous dans cette campagne! Je n'abuserai pas davantage de votre complaisance.

Madame DE SAINT-FAR.

Que dites-vous?

MERCOURT.

Je ne puis me le dissimuler, ce séjour déplaît à Cécile. Je ne veux pas la chagriner. Aujourd'hui même nous retournons à Paris.

Madame DE SAINT-FAR.

Parlez-vous sérieusement?

MERCOURT.

Très-sérieusement!

Madame DE SAINT-FAR.

Voilà donc jusqu'où va votre courage? Cécile, au bout de huit jours, soupire après les plaisirs de la ville, et vous n'osez braver un soupir?

MERCOURT.

Je veux la rendre heureuse.

Madame DE SAINT-FAR.

Sauvez-la donc d'elle-même. Sauvez-la des dangers qui entourent une jeune femme. De tous les droits de la société, vous le savez, Mercourt, ceux d'un époux sont les plus méconnus ? Votre ami même, votre meilleur ami, ne croira pas offenser la probité, l'honneur en vous enlevant le cœur de votre femme. Comment donc, jeune et sans expérience, résistera-t-elle à la séduction, qui, pour la perdre, se présentera à elle dans la même journée sous vingt formes différentes ? Si son œil, encore timide, se baisse sous le regard brûlant de ces jeunes étourdis qui viennent dans nos jardins publics afficher effrontément leurs desirs et leurs projets audacieux, son cœur restera-t-il muet à ces spectacles si dangereux où tout nous peint l'amour, où tout nous parle d'aimer ? Ses sens ne s'allumeront-ils pas au milieu de ces danses inventées par le desir, exécutées par la volupté ? Comment ne préférera-t-elle pas ce jeune Adonis si doux, si complaisant, qui, toujours aux pieds de son idole, n'a des yeux que pour l'admirer, n'ouvre la bouche que pour la louer, à son époux tranquille et raisonnable, qui, fier de ses droits, croit n'avoir plus besoin d'étudier l'art de plaire ? L'amant qui peint le plaisir, est bien mieux écouté que l'époux qui prêche la raison !

MERCOURT.

Quel tableau désolant vous venez de tracer, Madame ?

Madame DE SAINT-FAR.

Il est d'après nature, Mercourt. Ne détruisez donc pas ce que nous avons si bien commencé. Osez encore braver quelques instans les soupirs de Cécile. Songez qu'un seul instant de foiblesse va détruire le bonheur de ses jours et des vôtres. Ne remenons Cécile dans la capitale que lorsqu'elle sera en état d'apprécier au juste ses plaisirs, et d'en braver les dangers.

MERCOURT.

On ne contraint pas au bonheur, Madame. Comment lui inspirer l'amour de la campagne, en osant lui en faire une prison ?

Madame DE SAINT-FAR.

Eh ! bien, Mercourt, je me rends. Remenez votre femme à Paris. Livrez-la à tous les piéges qu'on va lui tendre. Je n'ai qu'un mot à ajouter. Belmont est de retour.

MERCOURT, *ému.*

Belmont !

Madame DE SAINT-FAR.

Oui, Belmont, qui long-tems vous a disputé et le cœur et la main de Cécile. . . . qui, peut être. . . . Mais, vous êtes son époux, je dois ménager votre sensibilité.

MERCOURT.

Belmont !

Madame DE SAINT-FAR.

On lui a écrit votre mariage. L'amour, ou plutôt le désespoir, lui a donné des ailes. Il a quitté son Régiment. Il est arrivé à Paris, dans le dessein, dit-il, tout

haut,

haut, de se venger de vous, en reprenant sur le cœur de Cécile, des droits, qu'il ose donner pour réels.

MERCOURT.

Madame, vous suis-je cher?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous êtes bien ingrat, si vous en pouvez douter!

MERCOURT, *avec violence.*

J'adore Cécile; mais plus mon cœur est sensible, plus il est jaloux. Il brûle avec fureur! Le seul nom de Belmont vient de rallumer tous mes soupçons!.... Ne m'abandonnez pas, ma chere amie!... Croyez-vous que Cécile l'aime?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous l'avez cru long-tems.

MERCOURT.

Mais pourquoi donc m'a-t-elle épousé?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous conveniez à sa famille. Belmont étoit éloigné.

MERCOURT.

Cécile l'aimeroit?

Madame DE SAINT-FAR.

Il osoit s'en flater.

MERCOURT.

Je suis donc né pour le malheur?.... J'ai fait tout pour Cécile.... Vous le savez?.... L'ingrate! elle en aime un autre!

Madame DE SAINT-FAR.

Cela n'est pas prouvé.

MERCOURT.

Et quelles preuves vous en faut-il donc? Ah! croyez-

en mon cœur, et toute sa fureur ... Et j'allois moi-même la remener à Paris ! j'allois moi-même la pousser dans les bras de mon rival ! Périsse plutôt Cécile de chagrin ou de langueur que de paroître jamais aux yeux de cet homme !

Madame DE SAINT-FAR.

C'est le parti le plus sage ; et j'aime à vous voir raisonnable. Je craignois, je vous l'avoue, je craignois votre peu de fermeté.

MERCOURT.

J'en aurai, Madame, j'en aurai ! Peut-être même jusqu'à l'excès !

Madame DE SAINT-FAR.

Ah ! Mercourt, vous méritiez un cœur tout entier, un cœur qui connût tout le prix du vôtre !

MERCOURT.

Je n'ai pu m'en faire aimer !... Je serai son tyran !

Madame DE SAINT-FAR.

Êtes-vous fait pour ce rôle affreux ?.... Mercourt !

MERCOURT.

Madame ?

Madame DE SAINT-FAR.

Que Cécile n'a-t-elle mes yeux ?

MERCOURT.

Que n'a-t-elle votre ame ?

Madame DE SAINT-FAR.

Mon ami, Cécile est jeune. C'est moi qui veux veiller sur son cœur : c'est moi qui veux rendre votre épouse digne de vous. Que l'amour soit sous la garde de l'amitié ; mais qu'elle ignore sur-tout nos projets.

Peut-être refuseroit-elle sa confiance à votre amie. Ne soyez donc pas surpris si devant elle je parois toujours opposée à vos projets. Les apparences seront contre moi; mais votre cœur me rendra justice.

MERCOURT.

Je suis moins malheureux puisque vous m'aimez !

Madame DE SAINT FAR.

Vous n'en doutez pas ?... Allez, Mercourt, allez contremander votre départ.

MERCOURT, *lui baisant la main.*

Vous rendez presque le calme à mon ame !

(Il sort.)

SCENE III.

Madame DE SAINT-FAR, *seule.*

LE calme à ton ame !... Je ne le lui rends, parjure ! que pour y faire couler plus lentement le poison et la rage ! Tu connoîtras jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme méprisée ! En vain ton épouse t'adore, en vain tu brûles pour elle de l'amour le plus tendre, je troublerai ton bonheur; je briserai vos nœuds. Cécile gémira de m'avoir enlevé l'amant dont j'espérois faire un époux. C'est elle, sur-tout, qui versera des larmes de sang ! C'est son cœur que je veux déchirer !

SCENE IV.

CÉCILE, Madame DE SAINT-FAR.

(*Madame de Saint-Far apercevant Cécile, prend un visage riant et doux, vole à elle, lui tend les bras et l'embrasse, avec la plus grande tendresse.*)

Madame DE SAINT-FAR.

EH ! bon jour, ma chère amie !.. Tous les jours plus aimable et plus belle !

CÉCILE.

Rien ne sied comme le bonheur !

Madame DE SAINT-FAR.

Et vous êtes si heureuse !

CÉCILE.

On ne peut l'être davantage. Mon amant fait tout pour moi, et mon amant est mon époux.

Madame DE SAINT-FAR.

Vous veniez le chercher ici ?

CÉCILE.

Il est vrai. Ambroise m'avoit dit que je l'y trouverois.

Madame DE SAINT-FAR.

Il va revenir dans l'instant; et je suis fort aise que nous nous trouvions seules un moment. J'ai un secret à vous dire; mais il faut me promettre auparavant de n'en point parler à Mercourt.

CÉCILE.

Pourquoi ?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous savez combien il est ombrageux. Peut-être s'opposeroit-il à nos plaisirs?

CÉCILE.

Jamais Mercourt ne m'a rien refusé.

Madame DE SAINT-FAR.

Ecoutez-moi, Cécile. Du premier moment que je vous ai vue, vous m'avez inspiré l'intérêt le plus tendre. J'ai formé le projet de vous rendre heureuse; et vous savez que pour l'exécuter j'ai tout sacrifié?

CÉCILE.

Croyez que ma reconnoissance....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

J'y compte, Cécile. C'est l'espoir le plus flateur auquel je puisse me livrer. Ai-je bien votre confiance?

CÉCILE.

Si l'amitié se confondoit avec l'amour, mon cœur auroit de la peine à distinguer Mercourt de Madame de Saint-Far.

Madame DE SAINT-FAR.

Écoutez donc, ma fille.... Vous me permettez ce nom?

CÉCILE.

Vous ne pouvez m'en donner un plus doux!

Madame DE SAINT-FAR.

N'est-il pas vrai que la campagne vous ennuie?

CÉCILE.

J'y suis avec Mercourt, avec vous....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Moins de politesse, Cécile, & plus de sincérité.

Ne regrettez-vous pas quelquefois les plaisirs de la capitale?

CÉCILE.

J'avoue qu'il est des momens.....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Eh! bien, ma chere enfant, je veux vous y rendre.

CÉCILE.

J'affligerois Mercourt.

Madame DE SAINT-FAR.

Il l'ignorera.

CÉCILE.

Il l'ignorera?

Madame DE SAINT-FAR.

Sans doute. Nous ne le mettrons qu'à moitié dans notre confidence.

CÉCILE.

Je ne veux point avoir de secrets pour lui.

Madame DE SAINT-FAR.

Prenez-y garde, Cécile; prenez-y bien garde. Un époux doit avoir toute notre tendresse, toute notre estime; mais on ne doit jamais lui accorder une confiance sans bornes. Elle seroit trop dangereuse à tous deux. Vous connoissez Madame de Saint-Hilaire?

CÉCILE.

Beaucoup.

Madame DE SAINT-FAR.

Vous savez que sa maison est le rendez-vous de ce que Paris a de plus aimable?

CÉCILE.

Il est vrai.

Madame DE SAINT-FAR.

Elle donne ce soir un bal charmant ! & j'ai promis de vous y mener.

CÉCILE.

Moi ?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous-même.

CÉCILE.

Jamais Mercourt n'y consentira.

Madame DE SAINT-FAR.

Nous n'aurons pas besoin de son consentement.

CÉCILE.

Mais comment ?...

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Vous lui direz que nous allons souper ensemble chez Madame de Fierval.

CÉCILE.

Il sait qu'on se retire à minuit de chez elle, & quand il ne nous verra pas de retour à cette heure....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

C'est mon affaire.... Je me charge de tout.... Vous savez que j'ai quelque crédit sur son esprit ?

CÉCILE.

Oh ! beaucoup.

Madame DE SAINT-FAR.

Hé bien ?

CÉCILE.

J'ai peur.

Madame DE SAINT-FAR.

Et de quoi ?

CÉCILE.

Vous connoissez l'antipathie de Mercourt pour tout ce qui s'appelle danse ?

Madame DE SAINT-FAR.

Que vous importe, puisqu'il n'en saura rien ?

CÉCILE.

Mais s'il vient à l'apprendre ?

Madame DE SAINT-FAR.

Alors comme alors, D'ailleurs, vous serez avec moi : je ne vous quitterai pas d'un instant ; & je ne crois pas que Mercourt....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Je crains tant de l'affliger !

Madame DE SAINT-FAR.

J'ai commandé deux dominos, absolument pareils. Il est impossible de rien voir de plus élégant... Que vous allez briller, Cécile ! que vous allez faire d'envieuses !

CÉCILE.

Si j'étois bien certaine que jamais Mercourt ne saura.....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Par qui pourra-t-il l'apprendre ? Je me servirai de mon équipage. Nous ne nous ferons suivre que par mes gens, & je suis certaine de leur discrétion.

CÉCILE.

En vérité, ce n'est qu'avec répugnance.....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

C'est être trop enfant. Ne serez-vous pas avec moi & , livrée à elle-même , Cécile n'a-t-elle donc pa assez de mœurs, assez d'honnêteté pour se soustraire

un instant, sans danger, à la captivité dans laquelle la retient un homme trop ombrageux ?

CÉCILE.

Je dirai donc seulement à Mercourt que nous irons souper chez Madame de Fierval ?

Madame DE SAINT-FAR.

Oui, ma chere amie..... Attendez-le ici. Moi, je vais m'occuper du soin de notre parure..... Adieu, mon enfant. Je veux que tu éclipses ce soir ce que Paris a de plus élégant !

(*Elle sort.*)

SCENE V.

CÉCILE, *seule.*

Si Mercourt vient à découvrir ce que nous préparons.... Mais, cependant, quel mal puis-je faire ?.... Le voici.... Il a l'air triste.... Ah ! je n'aurai jamais la force de lui rien cacher.

SCENE VI.

MERCOURT, CÉCILE.

CÉCILE.

Bon jour, mon ami.

MERCOURT.

Bon jour, Cécile.

CÉCILE.

Tu parois bien froid aujourd'hui?

MERCOURT.

Je suis occupé d'une affaire qui m'inquiete.

CÉCILE.

Puis-je la savoir, mon ami?

MERCOURT.

Elle t'est absolument étrangere.

CÉCILE.

Vous avez des secrets pour moi?

MERCOURT.

La vie est semée de plus de ronces que de fleurs. Tu sais ce dont nous sommes convenus. Ne cueille que les roses, & permets-moi d'en écarter les épines!

CÉCILE.

Les peines partagées sont plus légeres.

MERCOURT.

Les plus légeres me seroient trop sensibles, si je te les faisois supporter.

CÉCILE.

J'aurai de même mes secrets.

MERCOURT.

Toujours je les respecterai.

CÉCILE.

Je vais cependant te faire une confidence.

MERCOURT.

Quelle est-elle?

CÉCILE.

Je ne soupe pas ce soir ici.

MERCOURT.

Où donc ?

CÉCILE.

A Paris.

MERCOURT.

A Paris ?

CÉCILE.

Oui.

MERCOURT.

Puis-je savoir chez qui ?

CÉCILE.

C'est un mystere.

MERCOURT.

Un mystere ?

CÉCILE.

Sans doute.

MERCOURT.

Pour moi ?

CÉCILE.

Pour toi.

MERCOURT.

Parlez vous sérieusement, Cécile ? Vous soupez à Paris, & votre époux ignore chez qui !

CÉCILE.

Voilà déja de l'ombrage, de la jalousie !

MERCOURT.

Non, Cécile ; mais je crois....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Point d'humeur. Je vais ce soir souper chez Madame

de Fierval. Madame de Saint-Far m'y accompagne. Es-tu rassuré ?

MERCOURT.

Je n'avois point d'inquiétude.... Mais....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Mais tu étois fort aise de savoir où j'allois ?

MERCOURT.

Je ne m'en défends pas, puisque je pourrai t'y accompagner.

CÉCILE.

M'y accompagner ?

MERCOURT.

Je ne comptois pas sortir ; mais, pour avoir le plaisir de ne te pas quitter....

CÉCILE, *l'interrompant.*

C'est être trop galant ! Je ne veux pas abuser de ta complaisance.

MERCOURT.

Il n'y en a pas.

CÉCILE.

Si fait. Tu aimes à te coucher de bonne heure ; et nous rentrerons peut-être tard.

MERCOURT.

On sort toujours de table chez elle avant minuit.

CÉCILE.

Il est vrai.... mais c'est qu'au sortir de chez elle, nous ne rentrerons pas tout de suite.

MERCOURT.

Vous ne rentrerez pas tout de suite !

CÉCILE.

CÉCILE.

Non.

MERCOURT.

Que voulez-vous dire ?

CÉCILE.

Encore un mouvement de jalousie, je gage ?

MERCOURT.

Non, Cécile, non. Je vous ai promis de n'être plus jaloux.... mais....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Mais, vous n'en êtes pas le maître ?

MERCOURT.

Eh ! bien, quand cela seroit, ne mériterois-je pas toute votre pitié ?... Ah ! Cécile, vous ne m'aimez pas !

CÉCILE.

Je ne vous aime pas, Mercourt !.... Vous voulez donc m'affliger ?

MERCOURT.

Vous affliger !.... Mais enfin pourquoi ce secret ? En devez-vous avoir pour votre époux ?

CÉCILE.

Quand on estime véritablement sa femme on n'est pas soupçonneux.

MERCOURT.

Quand on aime véritablement son mari on ne lui cache rien.

CÉCILE.

Si vous étiez moins ombrageux....

MERCOURT, *l'interrompant, bien tendrement.*

Si vous étiez plus sensible....

CÉCILE.

Je vois bien qu'il faudra finir par t'avouer tout.

MERCOURT, *lui baisant la main.*

Cela devroit-il tant te coûter ?

CÉCILE.

Tu connois Madame de Saint-Hilaire ?

MERCOURT.

Beaucoup.

CÉCILE.

Tu sais combien sa société est brillante et choisie ?

MERCOURT.

Dis, nombreuse et bruyante.

CÉCILE.

Elle donne ce soir un bal superbe !

MERCOURT.

Hé bien ?

CÉCILE.

Eh, bien ! je compte y aller.

MERCOURT.

Chez Madame de Saint-Hilaire ! ... Vous, Cécile ?

CÉCILE.

Oui, mon ami.

MERCOURT.

Non, Cécile, non. Sa maison ne vous convient point, et vous n'irez pas.

CÉCILE.

J'étois bien sûre que vous me refuseriez le seul plaisir que je desirois prendre.

MERCOURT.

Demandez-moi toute autre chose.

CÉCILE.

Je ne veux rien.

MERCOURT.

Pouvez-vous vous dissimuler que ces bals que donne Madame de Saint Hilaire ne sont que des rendez-vous de galanterie, dont rougit la décence la moins farouche? Est-ce là votre place ?

CÉCILE.

On me connoît, Mercourt; on me rend justice.

MERCOURT.

Non, Cécile; le public pour vous juger ne descendra point dans votre cœur. L'apparence lui suffira; et dès lors qu'il vous verra liée avec Madame de Saint-Hilaire, il sera en droit de juger de vos mœurs. Craignez la médisance.

CÉCILE.

Depuis qu'on médit de tout le monde, elle ne fait plus de mal à personne.

MERCOURT.

Comptez-vous pour rien l'estime publique ?

CÉCILE.

La mienne m'est encore plus précieuse. Elle me suffit. Notre vertu est en nous.

MERCOURT.

Notre honneur est dans l'opinion d'autrui.

CÉCILE.

Vous verrez qu'il faudra me sacrifier pour les autres?

MERCOURT.

Est-ce vous sacrifier que de vivre pour moi ?

CÉCILE.

Vous êtes injuste, soupçonneux; vous me refusez tout.... Ah! Mercourt, qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de si bon cœur!

MERCOURT.

O ma Cécile! crois que j'ai mis tout mon bonheur et ma gloire à te rendre heureuse! Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, et sois sûre que je me ferai toujours un devoir, un plaisir de les accomplir. J'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, et l'inquiete vigilance d'un pere. Voilà mon cœur. (*Il tombe à ses pieds.*) O ma Cécile, sacrifie moi ce bal, je t'en conjure!

CÉCILE, *le relevant.*

Tu donnes des loix à genoux; et je n'aurai jamais la force de te rien refuser!

SCENE VII.

Madame DE SAINT-FAR, MERCOURT, CÉCILE.

Madame DE SAINT-FAR.

A MERVEILLE!... à merveille!... Ne vous dérangez pas.... Ce n'est pas avec deux époux, c'est avec deux amans que je suis!

MERCOURT.

Venez, Madame, venez m'aider à obtenir de Cécile le léger sacrifice que j'ose exiger d'elle.

Madame DE SAINT-FAR.

De la maniere dont vous vous y prenez, Cécile aura bien de la peine à vous refuser !... De quoi s'agit-il ?

MERCOURT.

Vous connoissez Madame de Saint-Hilaire.

Madame DE SAINT-FAR.

Oui.

MERCOURT.

Vous savez sur quel ton est sa maison ?

Madame DE SAINT-FAR.

J'y vais rarement.

MERCOURT.

Elle donne cette nuit un bal.

Madame DE SAINT-FAR.

Un bal superbe, dit-on, où toutes les jolies femmes de Paris seront !

MERCOURT.

Vous savez ce que c'est qu'un bal ?

Madame DE SAINT-FAR.

C'est tout ce qu'on veut.

MERCOURT.

Chez Madame de Saint-Hilaire ?

Madame DE SAINT-FAR.

Chez elle.... comme par-tout.

MERCOURT.

Non, Madame, non Vous connoissez aussi bien que moi Madame de Saint-Hilaire. Vous savez quelle est sa réputation ?

Madame DE SAINT-FAR.

Hé bien ?

MERCOURT.

Eh! bien, Cécile se proposoit d'aller chez cette femme?

Madame DE SAINT-FAR.

C'est-à-dire, à son bal.

MERCOURT.

N'est-ce pas encore pis?

Madame DE SAINT-FAR.

Et vous ne voulez pas lui en accorder la permission?

MERCOURT.

Ai-je tort?

CÉCILE, *à Madame De Saint-Far.*

Je m'en rapporte à vous, Madame; trouvez-vous ma demande si fort inconséquente?

MERCOURT, *à Madame De Saint-Far.*

Trouvez-vous mon refus si fort déraisonnable?

CÉCILE, *à Madame De Saint-Far.*

Parlez.

MERCOURT, *à Madame De Saint-Far.*

Soyez notre juge.

Madame DE SAINT-FAR.

Vous êtes deux enfans; voilà tout.

CÉCILE.

Comment, Madame, vous qui....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant, bas.*

Taisez-vous, Cécile. Ne le heurtons pas.

MERCOURT.

Quoi?

Madame DE SAINT-FAR, *bas.*

Ne l'effarouchons pas. Laissez-nous seules; je lui ferai mieux entendre raison.

MERCOURT, *à Cécile.*

Je me retire, Cécile; mais songez que je compte sur votre amour, sur le plaisir que vous aurez sans doute à m'obliger, et, sur-tout, sur les bons avis que peut vous donner (*Montrant Madame de Saint-Far.*) Madame. Elle vous aime, et vous ne pouvez mieux faire que de les suivre aveuglément.

Madame DE SAINT-FAR, *bas.*

Allez vous-en; vous gâtez tout.

(*Mercourt sort.*)

SCENE VIII.

Madame DE SAINT-FAR, CÉCILE.

Madame DE SAINT-FAR, *avec un demi ris mocqueur.*

FORT bien, Cécile, fort bien! Vous triomphez. J'ai vu Mercourt à vos genoux. Sans doute, vous lui donniez des loix; sans doute, soumis, tendre et respectueux, il vous juroit de n'avoir jamais d'autres volontés que les vôtres, de ne jamais contrarier vos goûts, de respecter vos plaisirs, de vous estimer assez pour n'être plus jaloux?

CÉCILE.

Que vous êtes cruelle!

Madame DE SAINT-FAR.

Me serois-je trompée ? N'aurois-je donc vu à vos pieds qu'un tyran soupçonneux, qui endormoit sa victime pour mieux l'enchaîner ?

CÉCILE.

Vous avez vu à mes pieds un homme délicat, mais ombrageux, qui me remercioit d'un léger sacrifice que je venois de lui faire.

Madame DE SAINT-FAR.

Un léger sacrifice ! Ah ! Cécile, en est-il de tel pour un époux ? Vous ne savez pas jusqu'où les barbares portent l'injustice ? Leur autorité est un torrent qui grossit à chaque pas. On ne peut l'arrêter qu'à sa source.

CÉCILE.

Mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination !

Madame DE SAINT-FAR.

Détrompez-vous ; il n'y en a pas un que la douceur ramene. C'est en leur résistant qu'on leur impose. Que craignez-vous ? On est bien forte, quand on est jolie, et qu'on n'a rien à se reprocher ! Votre cause est celle de toutes les femmes, et les hommes, eux-mêmes, les hommes qui savent vivre, se rangeront de votre parti.

CÉCILE.

Me dédommageront-ils du cœur de mon époux, quand je l'aurai perdu ?

Madame DE SAINT-FAR, *irroniquement.*

Obéissez, mon enfant, obéissez ! C'est le partage des ames foibles. Vous ne savez pas ce que c'est que

de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie !

CÉCILE.

Vous ne savez pas combien il en coûte pour chagriner un époux qu'on adore, à qui l'on doit tout ; et le chagriner dans les premiers momens de son bonheur !

Madame DE SAINT-FAR.

Que vous êtes enfant ! C'est sur-tout dans les premiers momens du mariage qu'il faut prendre l'empire sur son mari, et défendre, pied à pied, sa liberté. L'amour qu'il a pour vous lui permet encore quelques complaisances, lui rend ses sacrifices moins sensibles. Il n'est que ce moment-là pour vous. Si vous le laissez échapper, vous êtes subjuguée. Ce qu'il accordera sans difficulté, un jour de plus, il le disputera ; un jour encore, il le refusera. Son amour passé, quel droit vous restera-t-il sur lui ?

CÉCILE.

Ah ! toujours, toujours Mercourt m'aimera !

Madame DE SAINT-FAR.

Ne vous abusez pas, Cécile. Mercourt vous adore ; mais croyez que cet amour passera plus rapidement que l'éclair. On n'est qu'un jour amant ; on est un siecle époux !

CÉCILE.

Non, non, si je juge du cœur de Mercourt par le mien, rien ne pourra jamais diminuer notre ardeur ! C'est presque toujours l'indifférence de l'épouse qui cause l'infidélité du mari.

Madame DE SAINT-FAR.

Eh! bien, plus vous exigerez aujourd'hui, plus vous vous donnerez de moyens pour le captiver, ou, s'il devenoit un jour infidele, pour ramener son cœur. En lui sacrifiant demain ce qu'il n'aura accordé aujourd'hui qu'avec peine, vous vous en faites un mérite, et le forcez à la reconnoissance.

CÉCILE.

Mais si vous vous trompiez ?

Madame DE SAINT-FAR.

Ne craignez rien, Cécile; fiez-vous-en à mon expérience. Je sais qu'il n'y a pas de milieu pour une femme entre l'empire et l'esclavage.

CÉCILE.

Mais vous aimez Mercourt. Votre amitié pour moi n'est qu'une suite de celle que vous avez pour lui, et vous vous préparez à le chagriner ?

Madame DE SAINT-FAR.

Non, Cécile; j'assure, au contraire, son repos, sa tranquillité, son bonheur. Il n'est point d'homme, il n'en est aucun qui n'ait besoin d'être maîtrisé.

CÉCILE.

C'est à regret, cependant, que je me rends! Je vais affliger Mercourt!... mais, puisque vous m'assurez que son bonheur, que le mien en dépendent....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Soyez-en bien certaine.... (*Appelant.*) Ambroise!

CÉCILE.

Que lui voulez-vous?

Madame DE SAINT-FAR.

Laissez-moi faire.... (*Appelant encore.*) Ambroise!

SCENE IX.

AMBROISE, CÉCILE, Madame DE SAINT-FAR.

AMBROISE, *à Madame De Saint-Far.*

MADAME m'appelle?

Madame DE SAINT-FAR.

Que fait Monsieur de Mercourt?

AMBROISE.

Il est dans le jardin, Madame.

Madame DE SAINT-FAR, *montrant Cécile.*

Dites-lui que Madame le prie de passer dans ce sallon, qu'elle l'y attend.

AMBROISE, *à Cécile.*

Tout de suite?

CÉCILE.

Oui, Ambroise.

AMBROISE.

Il suffit, Madame. (*Il sort.*)

SCENE X.

Madame DE SAINT-FAR, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon cœur bat!

Madame DE SAINT-FAR.

Quelle foiblesse !... Rassurez-vous, mon enfant. Voici le moment qui va, pour la vie, décider de votre sort, mettre à vos pieds votre mari, ou en faire votre tyran.

CÉCILE.

Mercourt, mon tyran !

Madame DE SAINT-FAR.

Déclarez-lui que vous allez au bal, que vous le voulez absolument. Il se révoltera : écoutez-le froidement, sans vous émouvoir. Gardez-vous, sur-tout, d'entrer en discussion avec lui! Vous seriez perdue! Ce n'est pas par le raisonnement que nous soumettons les hommes. Un « je le veux » doit suffire.... Je l'entends, je crois?

CÉCILE.

Et vous me laissez seule?

Madame DE SAINT-FAR.

Il le faut.

CÉCILE.

Mais je serois plus forte ...

Madame DE SAINE-FAR, *l'interrompant.*

Non, Cécile. Un témoin rendroit Mercourt plus difficile

difficile à vaincre. Nous aurions son orgueil et sa vanité de plus à combattre. Une femme n'est jamais si forte que dans le tête-à-tête. Un mari craint moins, en général, d'être maîtrisé que de le paroître.... De la fermeté : songez que vous êtes femme.... Le voici.

SCENE XI.

MERCOURT, CÉCILE, Madame DE SAINT-FAR.

Madame DE SAINT-FAR, *bas, à Mercourt, en s'en allant.*

Tout est changé.

MERCOURT, *bas.*

Que voulez-vous dire ?

Madame DE SAINT-FAR, *bas.*

Armez-vous de courage et de fermeté.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

MERCOURT, CÉCILE.

MERCOURT.

Qu'avez-vous donc à me dire, Cécile?

CÉCILE.

J'ai réfléchi, Monsieur, sur le ridicule que j'allois me donner, en manquant à Madame de Saint-Hilaire; et, toutes réflexions faites, je suis décidée à aller ce soir au bal.

MERCOURT.

Vous y êtes décidée? Et croyez-vous que j'y consente, moi?

CÉCILE.

Il faut bien que vous y consentiez, puisque la partie est arrangée, et que, très-certainement, je n'y manquerai pas.

MERCOURT.

Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne vous pas manquer à vous-même.

CÉCILE.

Suis-je donc faite, à mon âge, pour m'ensévelir dans la solitude de ma maison, et dans le cercle étroit de votre société? Je veux être heureuse.

MERCOURT.

Ce n'est pas au milieu du grand monde, Madame, qu'une honnête femme trouve le bonheur.... C'est dans

l'intérieur de son ménage, dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien ; c'est auprès de son mari. Le plus saint des devoirs est aussi le plus doux des plaisirs !

CÉCILE.

Le premier des devoirs est d'être sociable. Je ne souffrirai pas que vous révoltiez le public. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre et le ménager.

MERCOURT.

Soyez tranquille, Madame, soyez tranquille. C'est moi seul que cela regarde. On dira que je suis un sauvage, un jaloux, peut-être.... Que m'importe ?

CÉCILE.

Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, et n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable de tout Paris.

MERCOURT.

J'aime beaucoup mieux, Madame, être ridicule que méprisable.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

MERCOURT.

Que j'ai sur vous, au moins, les droits de l'expérience, et que sans doute vous ne me forcerez pas à user de ceux que me donne le titre de votre époux ?

CÉCILE.

En abusant de cette autorité prétendue, craignez de me pousser à bout !

MERCOURT.

Je vous entends, Madame ; mais tant que je vous

estimerai, je ne craindrai pas cette menace, et je la craindrois encore moins, si je cessois de vous estimer.

CÉCILE.

On peut céder à l'époux qui nous aime, on doit résister au tyran.

MERCOURT.

Moi, votre tyran !

CÉCILE.

Oui, Monsieur.

SCENE XIII.

Madame DE SAINT-FAR, *dans le fond, sans être vue de Mercourt;* MERCOURT, CECILE.

(*Pendant presque toute cette scene, Madame de Saint-Far fait des signes d'approbation à Cécile, pour l'affermir dans son projet, et augmenter son aigreur contre Mercourt.*)

MERCOURT, *à Cécile.*

JE vous deviens odieux, et cependant quel est mon crime ? De sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnent, de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation; de vouloir enfin vous faire aimer, de bonne heure, ce qu'il faut que vous aimiez toujours.

CÉCILE.

Vos intentions peuvent être bonnes, mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs

et vous m'en faites une servitude; vous rompez, au lieu de dénouer; et, pour me détacher des personnes qui vous déplaisent, vous m'emprisonnez chez moi!

MERCOURT.

Cette prison, dont vous vous plaignez, sera pour vous, quand il vous plaira, l'asyle du bonheur. Croyez qu'il m'en coûte pour vous parler d'un ton absolu; mais soyez sûre que, tant que je vous aimerai, j'aurai la force de vous résister; et malheur à vous si je vous abandonne!

CÉCILE.

Malheur à moi! Vous m'estimez donc bien peu si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache? Je vous déclare, cependant, que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un maître. Il faut pour faire vos volontés une force, ou une foiblesse que je n'ai pas.... que je ne veux pas avoir!

MERCOURT.

Est-ce Cécile que j'entends?

CÉCILE.

Oui, si c'est Mercourt qui me parle.

MERCOURT.

Non, Madame, non, ce n'est plus le foible, l'aveugle Mercourt; c'est un époux qui commande et qui veut être obéi!

CÉCILE.

Et de quel droit, Monsieur? Je ne suis pas votre esclave!

MERCOURT.

Madame....

CÉCILE.

Monsieur....

MERCOURT.

Que veut donc dire ce changement?

CÉCILE.

Que vous vous êtes trompé, Monsieur, si vous avez cru que je ne pourrois avoir un sentiment à moi, que je suis lasse de dissimuler, que je ne veux point obéir et que votre joug enfin m'est insupportable!

MERCOURT.

On me l'avoit bien dit qu'un jour je maudirois le nœud que je formois!

CÉCILE.

Je savois bien que j'arroserois ma chaîne de mes pleurs!

MERCOURT.

Elle n'est pas si forte que je ne puisse la briser!

CÉCILE.

Que n'est-il possible!

MERCOURT.

Oui, Madame, il est possible; et, dès ce moment, vous pouvez la regarder comme rompue!

CECILE.

Soit, Monsieur, soit!

Madame DE SAINT-FAR, *se montrant brusquement à Mercourt, et faisant signe à Cécile de se retirer.*

Hé bien, mes enfans, êtes-vous enfin rendus à la raison?.... Que vois-je?

CÉCILE, *montrant Mercourt.*

Un monstre, avec lequel je ne veux plus vivre!

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

MERCOURT, Madame DE SAINT-FAR.

MERCOURT.

Vous l'entendez, Madame !

Madame DE SAINT-FAR, *après un long silence, et affectant le plus grand étonnement.*

Et c'est là cette femme si douce, si sensible, qui devoit faire le bonheur de vos jours ?

MERCOURT.

Elle vient de les empoisonner !

Madame DE SAINT-FAR.

Ah ! Mercourt !

MERCOURT.

Suis-je assez malheureux ?.... Je l'adorois, Madame, et je sens que je l'adore encore !

Madame DE SAINT-FAR.

Vous l'adorez encore !

MERCOURT.

Plus que jamais !

Madame DE SAINT-FAR.

Il faut donc vous ouvrir les yeux !

MERCOURT.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE SAINT-FAR.

Vous sentez-vous assez de fermeté pour recevoir un

coup plus cruel encore que celui que vient de vous porter Cécile ?

MERCOURT.

Donnez-moi la mort !

Madame DE SAINT-FAR, *lui présentant une lettre.*

Connoissez-vous cette écriture ?

MERCOURT, *prenant la lettre.*

C'est celle de Belmont !

Madame DE SAINT-FAR.

Lisez cette lettre qu'il écrivoit à Cécile, et qu'elle a eu l'imprudence de me confier. Lisez.

MERCOURT, *lisant, avec émotion.*

« O vous ! que j'aime plus que ma vie, est-il bien » vrai que je vous verrai ce soir au bal ? Est-il bien vrai » que nous nous vengerons enfin de Mercourt, et que » vous me rendrez ma Cécile ? »

(*Après avoir lu, et se jettant dans un fauteuil.*)

Ah ! Dieux !

Madame DE SAINT-FAR.

Mercourt !

MERCOURT, *la repoussant.*

Laissez-moi, laissez-moi !

Madame DE SAINT-FAR.

Tu repousses ton amie ?

MERCOURT.

Toi ! mon amie, quand tu viens de déchirer mon cœur ?... Retire-toi, cruelle ! retire-toi.... (*Lui tendant les bras.*) Pardon, Madame, pardon !.... Je suis au désespoir !.... J'ai tout perdu.... j'ai tout perdu !

Madame DE SAINT-FAR.

Il te reste mon cœur ; il te reste une amie !

MERCOURT.

Et Cécile ?....

Madame DE SAINT-FAR.

Oubliez-la.

MERCOURT, *avec l'accent de la douleur.*

Cécile ! ...

Madame DE SAINT-FAR.

Comme elle nous a trompés !

MERCOURT, *se relevant avec fureur.*

Ah ! ma vengeance ira plus loin encore que mon amour !.... Où est-elle ?

Madame DE SAINT-FAR, *se précipitant au devant de lui.*

Arrêtez, Mercourt, arrêtez.... Où courez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

MERCOURT, *furieux.*

Lui montrer cette lettre.... la confondre, et....

Madame DE SAINT-FAR, *l'interrompant.*

Vous me faites trembler !.... Modérez-vous !

MERCOURT.

Me modérer !.... me modérer ! quand la mort et la rage sont dans mon cœur.... Je veux la voir !

Madame DE SAINT-FAR.

Non, Mercourt ; non, je ne le veux pas !

MERCOURT.

Laissez-moi jouir de ses pleurs et de son désespoir !

Madame DE SAINT-FAR.

Je connois trop votre foiblesse.

MERCOURT.

Ma foiblesse!... Ah ! vous ne savez donc pas jusqu'où l'amour outragé peut porter la fureur ?

Madame DE SAINT-FAR.

Et c'est cette fureur que je redoute... Mon ami... Mercourt.... calmez-vous... Laissez-moi le soin d'éloigner votre infidelle épouse... Evitons l'éclat et le bruit... Confiez à l'amitié la vengeance de l'amour !

MERCOURT, *dans le plus grand accablement.*

Cécile !... (*Il tombe évanoui dans son fauteuil.*)

Madame DE SAINT-FAR, *appelant.*

Ambroise..., Ambroise !

SCENE XV.

AMBROISE, MERCOURT, Madame DE SAINT-FAR.

AMBROISE, *à Madame De Saint-Far.*

MADAME?....

Madame DE SAINT-FAR.

Ambroise, ne quittez pas votre maître.... Aussi-tôt qu'il aura repris ses esprits, conduisez-le dans son appartement. Empêchez qu'il ne voie personne. Empêchez sur-tout qu'il ne sorte. Je le confie à votre fidélité. Vous m'en répondrez.

(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

MERCOURT, AMBROISE.

AMBROISE, *prenant les mains de Mercourt.*

AH ! mon maître.... mon cher maître !

MERCOURT, *dans le délire, et avec tendresse.*
Est-ce toi, Cécile ; est-ce toi qui m'appelle ?

AMBROISE.
Revenez à vous, Monsieur ; c'est Ambroise !

MERCOURT, *étonné.*
Ambroise !... où est Cécile ?

AMBROISE.
Je ne sais.

MERCOURT, *douloureusement.*
Où suis-je donc ?.... Qu'est devenue Madame de Saint-Far ?... Mon amie m'abandonne !... ma femme me trahit !.... Je n'y survivrai pas !

MERCOURT.
Monsieur.... reprenez vos sens.

MERCOURT.
Connois-tu bien toute l'étendue de mon malheur ?

AMBROISE.
Vous m'en voyez pénétré, sans pouvoir en deviner la cause !

MERCOURT.
Cécile me trahit !

AMBROISE, *vivement.*

Cela est faux !

MERCOURT.

Cela est faux ?

AMBROISE.

Pardonnez.... mais, sur ma tête, je jure que Madame n'est pas coupable ! Je signerai son innocence de la derniere goutte de mon sang !

MERCOURT.

Elle te trompoit comme moi !

AMBROISE, *avec chaleur.*

Non, Monsieur, non !

MERCOURT.

Prends, prends cette lettre, que Belmont écrivoit à Cécile.

AMBROISE.

A Madame ?.... Qui vous l'a dit ?

MERCOURT.

Madame de Saint-Far, qui vient de me la remettre.... Lis-la.... (*Ambroise lit bas.*) (*Après qu'Ambroise a lu.*) Hé bien ?

AMBROISE, *avec indignation.*

Eh ! bien, elle est la preuve la plus claire de l'infâme trahison....

MERCOURT, *l'interrompant.*

De Cécile ?

AMBROISE.

De votre Madame de Saint-Far !

MERCOURT.

De Madame de Saint-Far ?

AMBROISE

AMBROISE, *avec la plus grande vivacité.*

Oh ! mon maître... C'est à Madame de Saint-Far que M. de Belmont a écrit cette lettre. Elle a été apportée par un Domestique à la livrée de M. de Belmont, et qui me l'a donnée pour Madame de Saint-Far. C'est moi-même qui l'ai remise, ce matin, à Madame de Saint-Far ; (*Il tire de sa poche l'enveloppe de la lettre.*) et tenez, tenez... voilà l'enveloppe, qu'elle a déchirée, et que le hasard, ou plutôt le Ciel.... oui le Ciel, car il protége toujours l'innocence, m'a fait ramasser. Tenez.... voyez.... lisez.... (*Lisant.*) « A Madame, Madame de Saint-Far. »

MERCOURT, *à part, et se levant précipitamment.*

Oh ! Ciel ! quel jour vient me frapper.... (*A Ambroise.*) Ambroise....

AMBROISE.

Mon cher maître !

MERCOURT, *avec un cri de joie.*

Cécile ne seroit pas coupable ?

AMBROISE.

Non, Monsieur ; non, elle ne l'est pas.... (*Apercevant Cécile et Madame De Saint-Far, qui s'approchent.*) Monsieur.... Monsieur....

MERCOURT.

Hé bien ?

AMBROISE, *avec la plus grande émotion.*

La voyez-vous ?.... Elle est avec Madame de Saint-Far. Elle pleure.... elle se désole.... Madame de Saint-Far lui baise les mains.... Elles viennent de ce côté....

Madame de Saint-Far la soutient... Elles vont entrer.... Venez, Monsieur, venez dans ce cabinet !

MERCOURT.

Que faire ?

AMBROISE, *l'entraînant, malgré lui, dans un cabinet duquel il peut tout entendre, sans être vu.*

Venez, venez !

(Ils sortent.)

SCENE XVII.

CÉCILE, Madame DE SAINT-FAR.

CÉCILE, *dans le plus grand désordre, et se jetant dans un fauteuil.*

AH ! laissez-moi ... laissez-moi mourir !

Madame DE SAINT-FAR.

Cécile ! mon amie !

CÉCILE.

Barbare ! vous n'êtes plus à mes yeux qu'une furie implacable. C'est vous qui seule avez détruit mon bonheur. Ce sont vos conseils perfides qui m'ont enlevé le cœur de Mercourt.... Mercourt ne m'aime plus... Mercourt ne veut plus me voir.... Il veut ma mort.... Il sera satisfait !

Madame DE SAINT-FAR.

Que votre état déchire mon cœur !

CÉCILE.

Il vous a chargé de me prononcer cet arrêt cruel ?

Madame DE SAINT-FAR.

Avec tout le froid de l'indifférence. « Allez, m'a-t-il » dit, tranquillement ; allez déclarer à Cécile qu'il faut » qu'elle se rende aujourd'hui même dans un Couvent, » que dans deux heures tout sera prêt pour son départ. » Il a déja choisi la retraite dans laquelle il veut vous cacher à l'univers.

CÉCILE.

Je ne le verrai plus !

Madame DE SAINT-FAR.

Rappellez votre courage !

CÉCILE.

Je n'en ai plus, Madame, je n'en ai plus ! Je ne respirois que pour aimer Mercourt, que pour l'adorer ; et il me chasse, il me chasse, sans daigner me voir !

Madame DE SAINT-FAR.

Ne vous souvenez que de ses torts !

CÉCILE.

Ses torts.... En avoit-il donc d'autres que de m'aimer trop ?.... C'est le dépit, c'est la vanité.... c'est vous qui m'avez perdue ! Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison ? Je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Et qui donc commandera si ce n'est le plus sage ? J'appellois mon tyran un homme honnête qui me conjuroit, les larmes aux yeux, de prendre soin de ma réputation ... Et que me faisoit donc ce bal ? que m'étoit cette Madame de Saint-Hilaire, que je méprise ?....

Et je lui ai sacrifié mon bonheur!.... J'ai perdu pour elle le cœur de mon époux!.... C'est vous, Madame, c'est vous qui m'avez sacrifiée!

Madame DE SAINT-FAR.

Votre foiblesse, ingrate! rend à mon amitié toute son énergie. C'est donc à moi à vous venger d'un monstre si peu digne de vous, de votre amour.... Ecoutez-moi, Cécile? mes chevaux sont prêts, mon cocher vous est dévoué : vous pouvez compter sur sa discrétion. Il vous attend à la petite porte du Parc. Dans deux heures vous serez à Paris. Volez chez Madame de Saint-Hilaire. Vous y ferez entendre vos plaintes : on y sera sensible à vos larmes; et Mercourt, le cruel Mercourt, ne sera plus le maître d'enfermer dans un tombeau sa malheureuse épouse.... Venez!

CÉCILE.

Non, Madame, non... Mon parti est pris.... Je reste ici.... Il faudra que Mercourt vienne m'en arracher.... C'est alors que je tomberai à ses pieds, que j'expirerai de douleur, si son cœur est fermé à mes larmes. Je ne puis vivre sans mon époux.... (*A part.*) Ah! Mercourt, Mercourt!.... est-il bien vrai que tu ne m'aimes plus?.... Ciel! dans ce moment mon sein tressaille... Fruit malheureux d'un si cruel amour! toi, dont la naissance devoit combler tous mes vœux, tu naîtras donc dans un jour de douleur! Ce ne sera pas ton pere qui te recevra le premier dans ses bras.... Ah! Mercourt est-il donc vrai que tu ne m'aimes plus?

SCENE XVIII.

MERCOURT, AMBROISE, CÉCILE, Madame DE SAINT-FAR.

MERCOURT, *sortant du cabinet, et se précipitant aux pieds de Cécile.*

IL t'adore plus que jamais.... ô ma Cécile!

CÉCILE.

Mercourt!

MERCOURT, *se relevant, à Madame De Saint-Far, qu'il regarde avec indignation.*

Madame!

Madame DE SAINT-FAR.

Epargne-toi les reproches, Mercourt.... Tu me connois.... Je n'ai pu pardonner à Cécile de m'avoir enlevé ton cœur et ta main. J'ai voulu vous en punir tous les deux. Un instant encore, et je triomphois. Sa candeur l'emporte sur mon génie; mais redoutez toujours et ma vengeance et ma colere!

(*Elle sort.*)

SCENE XIX et derniere.

MERCOURT, CÉCILE, AMBROISE.

CÉCILE, *à Mercourt.*

AH ! mon ami !

MERCOURT.

Ma Cécile!

CÉCILE.

Tu me pardonnes donc ?

MERCOURT, *se jettant encore à ses pieds.*

Tu parles de pardon, quand je dois retomber à tes pieds !

CÉCILE, *se précipitant dans ses bras.*

Non, non ; serre-moi dans tes bras !

MERCOURT, *après un moment de silence.*

Il faut donc avoir été malheureux pour connoître tout le prix de la sensibilité ?

AMBROISE.

Mon cher maître !

MERCOURT.

Ambroise !.... (*A Cécile.*) Ma Cécile !.... Quel moment pour mon cœur !

CÉCILE.

Sois toujours mon Mentor et mon guide !

MERCOURT.

Je ne veux être que ton ami !

CÉCILE.

Tu n'en auras jamais de plus vrai que ta femme !

MERCOURT.

Ah ! ma Cécile, souvenons-nous long-tems que rien n'est plus à craindre qu'une liaison dangereuse !

FIN.

ANNETTE
ET
BASILE,

MÉLODRAME COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. GUILLEMAIN.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

Nous devons faire précéder les deux petites Pieces d'*Annette et Basile* et de *La ruse d'Amour* par quelques détails, qui donnent une idée du nouveau Spectacle du répertoire duquel nous les avons prises.

Ce Spectacle doit son établissement à MM. de Lomel et Le Gardeur, qui en sont les Entrepreneurs, et entre les mains desquels il est resté, à la grande satisfaction du Public.

Les petits Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois firent leur ouverture le 23 Octobre 1784. Ce n'étoient alors que des figures de bois, d'environ trois pieds de hauteur. Elles représentoient des Pieces, mêlées de chant et de dialogue, qu'exécutoient et débitoient, dans les coulisses, des Acteurs Musiciens, du nombre desquels nous citerons particuliérement M. Del-

boy, haute-contre de l'Académie Royale de Musique, et qui étoient secondés par un excellent orchestre, conduit, pendant quelque tems, par M. Froment, l'un des premiers violons de la même Académie, lequel, dès-lors et depuis, a composé, avec succès, la musique de quelques Pieces de ce nouveau Théatre.

De petites Comédies lyriques, et quelques Parodies agréables commencerent à former le répertoire de ce Spectacle. On y ajouta bientôt des Ballets pantomimes, exécutés par des enfans et dirigés par M. Joly, Maître de Danse. On y joignit encore de petites Comédies parlées, par ces mêmes enfans; et MM. Petit, Guillemain et Maillé de Marencour furent choisis pour leur enseigner la déclamation théatrale, et pour les instruire dans l'art de la scene.

Quoique les Marionnettes ne laissassent rien à desirer par leur méchanisme, par la vérité, la richesse des costumes et par la maniere dont on les faisoit mouvoir, le Public se lassa bientôt de ces automates, sur-tout, quand il eut aperçu dans les Ballets et dans les petites Pantomimes, des enfans charmans, qui surent l'intéresser, et dans

lesquels il découvroit des talens naissans. Alors l'idée de renouveller les Mimes des Anciens se présenta à toutes les personnes attachées à ce Spectacle, qui connoissoient l'origine de l'Art Dramatique ; et même quelques-uns des Auteurs qui avoient déja donné des Pieces lyriques à ce Théatre s'étoient hasardés à proposer cette idée, que les Directeurs craignirent d'abord d'adopter ; M. Guillemain, dès sa Piece d'ouverture, *Le petit Mot pour rire ;* depuis, M. Mayeur, pour son *Goburge*, Parodie de l'Opéra de *Panurge.*

A l'époque où le Public parut dédaigner les Marionnettes, on en revint à l'idée des Mimes. Ce fut pendant les répétitions d'une Piece, intitulée, *Le vieux Soldat*, dont les paroles sont de M. Des Maillots, et la musique de M. Froment. Il y a dans cette Piece un trio de commeres dont l'action ne parut pas à M. de Lomel pouvoir être exécutée par les Marionnettes. Il voulut essayer à y placer trois enfans ; mais on craignit encore que le mélange de Mimes et de Marionnettes ne fît un mauvais effet, et l'on préféra d'oprer en faveur des petits Acteurs animés. Les deux Directeurs se déterminerent, enfin, à en ten-

ter l'épreuve, et elle réussit tellement que les grands Théatres crurent devoir s'opposer à ce que cette agréable rénovation s'établit à un Théatre subalterne. Après une suspension d'environ un mois, beaucoup de sollicitations et moyennant quelques entraves consenties, ce genre accueilli fut rendu au Public, qui le goûte et l'encourage chaque jour, de plus en plus.

Les enfans apprennent les rôles et s'en pénetrent comme s'ils devoient les chanter et en débiter le dialogue; et c'est à leurs heureuses dispositions et à leur intelligence, autant qu'aux soins éclairés de MM. Petit, Guillemain et Maillé de Marencour, qui les forment dans l'art du Mime, comme ils les ont formés dans l'art du Comédien, que le Public est redevable d'un genre de spectacle, oublié pendant plusieurs siecles, et si susceptible de contribuer à varier ses plaisirs.

SUJET
D'ANNETTE ET BASILE.

CLAUDINE veut marier sa fille Annette au vieux Magister de son village, parce qu'il est riche et qu'il la lui demande; mais Annette aime le jeune Basile, dont elle est aimée. Le Magister surprend ces deux amans ensemble, se donnant un baiser, et il va en informer Claudine Mais Annette, qui a aperçu le Magister, éloigne Basile et le charge de chercher Lucas, son frere à elle, et de le lui envoyer. Feignant de se raccommoder, après une querelle qu'elle a eue la veille avec Lucas, Annette l'invite à l'embrasser, pour lui prouver qu'il ne lui en veut plus. Lucas y consent, et c'est alors que le Magister amene Claudine, à laquelle il croit faire surprendre Basile auprès d'Annette. Le Magister, à-peu-près, convaincu de s'être trompé, et d'avoir faussement accusé Annette, est raillé,

sur sa prétendue vision et sur sa disposition à la jalousie, par Claudine même, et il se retire tout honteux. Annette rencontrant ensuite la fille du Seigneur du village, Mademoiselle de Blainville, elle l'intéresse en sa faveur et en celle de Basile. Celui-ci survient, et demande la protection de Mademoiselle de Blainville, pour obtenir une des fermes dépendantes du Château, afin que Claudine ne puisse plus lui refuser Annette, sous le prétexte de son peu de fortune. Mademoiselle de Blainville promet que la ferme sera accordée, et engage elle-même Claudine à faire le bonheur des deux jeunes amans. Claudine ne peut se refuser à cette sollicitation. Le Magister est éconduit, et Annette et Basile sont unis.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ANNETTE ET BASILE.

CETTE petite Comédie, qui eut un très-grand succès à sa premiere représentation, et que l'on redonne encore tous les jours, fut imprimée, dans sa nouveauté, à Paris, chez Brunet, Place du Théatre Italien, *in-8°*. M. Chardiny, de l'Académie Royale de Musique, fit des accompagnemens, très-agréables, aux airs qui sont répandus dans le courant de la Piece, et ces accompagnemens se trouvent gravés à la suite de la premiere édition.

Dans le courant de l'année 1785, cette Piece a eu plus de cent représentations, et c'est la premiere qui ait atteint ce nombre, à ce Théatre. Après la centieme représentation, l'Auteur écrivit aux Directeurs de ce Spectacle cette lettre singuliere, qu'il nous a communiquée.

« L'honneur nourit les arts, Messieurs. Cicéron debitoit cette maxime; mais il la débitoit dans une très-jolie maison de campagne, appelée

Tusculanum. Moi, qui n'ai ni maison de campagne, ni maison de ville, à l'honneur je voudrois joindre un peu d'argent. De tous les Auteurs qui ont travaillé pour votre Spectacle, je suis le premier qui soit parvenu au nombre de cent représentations de la même Piece. Daignez, Messieurs, prouver en ma faveur qu'aux jeux du Parnasse, comme au piquet et au domino, on gagne à compter cent le premier. A propos de domino, j'ai l'honneur de vous assurer que, quelle que soit votre réponse à cette lettre, je ne bouderai jamais, et que je me ferai toujours un vrai plaisir de me rendre, autant qu'il sera en moi, utile à votre Spectacle...., &c. »

Les Directeurs répondirent à cette lettre en payant la Piece une seconde fois.

Les rôles de cette petite Comédie ont été très-agréablement remplis ; celui d'Annette, par Mademoiselle Douvilliers, la cadette ; celui de Basile, par Mademoiselle Malard ; celui de Claudine, par Mademoiselle Douvilliers, l'aînée ; celui du Magister, par M. Lefort ; celui de Lucas, par Mademoiselle Simonet ; celui de Mademoiselle de Blainville, par Mademoiselle Nebul, et celui du Chasseur, par M. Moreau.

ANNETTE
ET
BASILE;

MÉLODRAME COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. GUILLEMAIN;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre des petits Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois, au Palais-Royal, le 17 Octobre 1785.

PERSONNAGES.

ANNETTE, fille de Claudine, et amante de Basile.

BASILE, jeune Paysan, amant d'Annette.

LUCAS, frere d'Annette.

CLAUDINE, mere d'Annette.

LE MAGISTER, amoureux d'Annette.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

UN CHASSEUR, parlant.

CHASSEURS ET CHASSERESSES.

La Scene est dans un petit Bois, voisin d'un Village.

ANNETTE ET BASILE;

MÉLODRAME COMIQUE.

(*Le Théatre représente un petit Bois : dans le fond, une Colline, sur la gauche ; à l'avant-Scene, un banc de gazon.*)

SCENE PREMIERE.

ANNETTE, *seule.*

L'Orchestre joue l'air : *Dans ce verger mon Berger*, &c.

(*Pendant cet air, Annette entre par le fond du Théatre, regarde de tous côtés, en cherchant Basile, et vient à l'avant-Scene.*)

J'ai beau chercher : il n'y est pas. Je suis donc la premiere au rendez-vous !... C'est très-honnête, Monsieur Basile : fort honnête !.... Ils sont sans gêne, ces

garçons! On l'z'aime pourtant. Apparemment qu'il faut que ça soit comme ça.

L'Orchestre joue, piano, les huit premieres mesures de l'air : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythere*, &c.

(*Pendant ces huit mesures, Annette va s'asseoir sur le banc de verdure.*)

Ah! Basile, je t'aime; tu m'aimes.... C'est fort bon; mais ça ne suffit pas. Tu n'as rien, mon pauvre garçon; et ma mere veut quelque chose. « Faut d'z'écus, qu'a dit, faut d'z'écus. » A quoi donc que ça sert tant? Ces oiseaux sur ces arbres, c'est un charme que de les voir : ils n'ont pas d'argent, eux : ils ont pourtant ben du plaisir!.... (*Soupirant.*) Ahi!

L'Orchestre joue le refrain : *L'amour me fait, lon, lan la*, &c.

C'est ce vilain Magister dont je ne reviens pas. Lui, vouloir m'épouser! Ma mere tope assez à ça, elle, parce qu'il a du quibus; mais moi, je m'en soucie ben! C'est pas ça qu'il me faut (*Elle se leve.*) Il me fait rire, quand il est là auprès de moi à faire son gentil: ça fait un joli bijou! Au lieu que Basile, lui, c'est agréable! Je ne l'ai jamais vu si aimable qu'hier. Il m'a apporté un bouquet qu'étoit superbe. Moi, je l'ai pris.

L'Orchestre joue le refrain : *Eh! mais oui da! comment peut-on trouver du mal à ça?*

Faut pas être ingrate. Moi, j'y ai donné un ruban. Lui, il l'a pris.

L'Orchestre joue le même refrain.

Il étoit si content!.... Mais après il a trop exigé. Ce Monsieur vouloit un baiser : moi, je n'ai pas voulu; refusé, net. Il a insisté. Ah! dame! je lui ai répondu comme il falloit.

L'Orchestre joue les huit premieres mesures de l'air : *Tu n'auras pas, &c.*

Est-ce qu'il seroit fâché donc, qu'il n'arrive pas?.... (*L'apercevant sur la colline.*) Ah! le v'là là-bas qui vient.

L'Orchestre joue, pianissimo, les quatre premieres mesures de l'air : *Vermeille rose*, &c.

Cachons-nous; et voyons un peu ce qu'il va faire et ce qu'il va dire. (*Elle se cache.*)

SCENE II.

BASILE, *seul.*

Il tient une belle rose, qu'il admire en descendant la colline.

L'Orchestre joue l'air entier de *vermeille rose*, &c.

J'EN cherchois une aussi belle, aussi fraîche qu'Annette. Je n'en ai pas trouvé. Celle-ci m'a paru en approcher le plus... Annette n'est pas encore arrivée : j'avois peur d'être en retard. Attendons-la. (*Il s'assied*

sur le banc de verdure, et adresse ces mots à sa rose.) Rose brillante, foible image de ma maîtresse, reçois pour elle les aveux de mon cœur.... Oui, ma chere Annette, je t'adore! et ne crains pas de me voir jamais infidele! S'il est des Bergers inconstans, c'est que leurs Bergeres ne sont pas aussi aimables que toi!.... O la petite paresseuse! elle ne vient pas encore.... (*L'appercevant.*) La voici.

(*Il court au-devant d'elle.*)

SCENE III.

ANNETTE, BASILE.

BASILE.

BONJOUR, Annette.

ANNETTE.

Bonjour, Basile.

BASILE.

Tu vois que je suis exact au rendez-vous?

ANNETTE.

Vous ne faites que votre devoir, Monsieur.

BASILE.

C'est vrai, Mamzelle; et encore ben petitement!

ANNETTE, *ironiquement.*

Quoique ça, mon ami, falloit pas tant courir.... Voyez donc comme il a chaud! Mais je t'aurois attendu:

falloit pas tant te presser. Assis-toi, Basile; repose-toi, mon ami.

BASILE, *interdit.*

Mais je ne suis pas las.

ANNETTE.

Si fait : tu dois être fatigué d'avoir tant couru.... Comme le v'là tout en nage!

BASILE, *passant sa main sur son front.*

Mais je ne sue pas.

ANNETTE.

Assis-toi, Basile, assis-toi.

BASILE.

Ah! ça, mais est-ce que tu te mocques de moi?

ANNETTE, *gaiement.*

T'as mis le nez dessus! Le beau galant! comme il est prompt! V'là une heure que je suis ici, moi.

BASILE.

Ah! pardon, ma chere Annette, c'est que....

ANNETTE, *l'interrompant.*

Oh! tu as toujours des excuses toutes prêtes; mais dans ce moment-ci tu n'en as pas besoin. Je viens d'entendre ce que t'as dit à la rose, et ça m'empêche de me mettre en colere.

BASILE.

Friponne, tu m'écoutois?

ANNETTE.

Heureusement pour toi!.... Elle est belle, ta rose!

L'Orchestre joue l'air : *Ça que je te mette*, &c.

(*Pendant cet air, Basile veut mettre sa rose dans le corset d'Annette : elle lui donne un coup sur la main, prend la rose et la met elle-même dans son sein.*)

ANNETTE.

T'as toujours des vouloirs qui sont drôles, toi, Monsieur Basile !

BASILE.

Ces vouloirs-là, y en a ben d'autres qui l'zauroient comme moi !

ANNETTE.

Ça peut être ; mais....

L'Orchestre joue l'air : *Va t'en voir s'ils viennent Jean*, &c.

(*Regardant la rose.*)

Allons, je suis contente : t'as ben choisi ; elle est belle !.... Dis donc, le Magister qui m'en a aussi envoyé une ce matin ?

BASILE.

Bah !

ANNETTE.

Oui ; mais il a beau faire le galant, ça ne prend pas avec moi.

BASILE.

Queu vilain homme ! comme il me cause du chagrin !

ANNETTE.

Il m'en cause autant qu'à toi. Où va-t-il s'aviser de vouloir être mon mari ? Je ne lui conseille pas !... Mais

quiens, Basile, m'est avis qu'il ne réussira pas. J'ai un pressentiment.... Prenons courage, et pas de chagrin.

BASILE.

Pour que je n'en aie pas, tiens-moi la parole que tu m'as donnée hier.

ANNETTE.

Qu'eue parole ?

BASILE.

Déja oubliée !... Et ce baiser que vous m'avez refusé hier, et que vous m'avez promis pour aujourd'hui ?

ANNETTE.

Ah ! mon Dieu ! ces vilains garçons ont une mémoire qui est insupportable ! Eh ! ben, c'est égal ; je ne veux pas.

BASILE.

Ah ! Mamzelle, c'est traître ça !

ANNETTE.

Tant mieux !

BASILE, *feignant de s'en aller.*

Adieu, Mamzelle !

ANNETTE.

Bon soir !

BASILE.

Vous me l'aviez promis !

ANNETTE.

Promettre et tenir sont deux !

BASILE.

Non, Mamzelle, quand on a de l'honneur....

ANNETTE, *à part.*

Il a raison pourtant.

BASILE.

Moi qui comptois là-dessus !

ANNETTE.

Basile !

BASILE, *se rapprochant d'Annette.*

De quoi t'est-ce ?

ANNETTE.

Dame ! aussi c'est que t'es terrible, toi.

BASILE.

Il est ben permis à un chacun de demander son dû p't-être ?

ANNETTE.

Eh ! ben on te payera.... Quoique ça, quiens, je m'en mocque. Tu sais que je suis folle ? passe-moi encore ça. Ce baiser-là, je veux que tu le gagnes : jouons-le.

BASILE.

T'es farce, toi ! et à queu jeu ?

ANNETTE.

Au pied-de-bœuf.

BASILE.

J'en joue.

ANNETTE.

Viens-là.

BASILE.

Va !

(*Ils vont s'asseoir sur le banc de verdure.*)

ANNETTE.

Ah ! ça Monsieur pas de rubriques !

BASILE.

Oh ! toujours franc jeu, moi. Quiens, je me mets le premier.

ANNETTE.

Allons voyons.

(*Basile et Annette jouent au pied-de-bœuf, et Basile, au coup neuf, retient son pied-de-bœuf.*)

ANNETTE, *prise.*

Je m'en défends, mon corps et mon sang !

BASILE.

Ah ! bernique !

ANNETTE.

Vous m'avez triché, Monsieur.

BASILE.

Non, Mamzelle, j'ai joué le jeu. V'là toujours comme vous allez chercher midi à quatorze heures !

ANNETTE.

Allons, je vois ben qu'il faut que ça finisse par-là.

(*Basile l'embrasse.*)

SCENE IV.

LE MAGISTER, ANNETTE, BASILE.

(*Le Magister traversant le Théatre, dans le fond, apperçoit Basile et Annette, et est témoin du baiser.*)

LE MAGISTER, *à part.*

JE les y prends encore !

ANNETTE, *à demi-voix, à Basile.*

V'là le Magister : ne te retourne pas.

LE MAGISTER, *à part.*

Allons vîte chercher Mame Claudine. A ne dira plus que la jalousie me donne la brelue !.... Allons vîte.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ANNETTE, BASILE.

ANNETTE.

IL va chercher ma mere !

BASILE.

Il croit bonnement que je vas l'attendre ici !

ANNETTE.

Faut t'en aller ; mais ça ne suffit pas. Il nous a vus : je serai grondée.

BASILE.

BASILE.

A cause de moi : ça me désole !

ANNETTE.

Faut pas se désoler : faut trouver un moyen.

BASILE.

Lequel ? je ne sais pas, moi.

ANNETTE.

Oh ! ces garçons, c'est si bête ! Gn'y a que les filles qui ont de l'esprit. Quiens.... oui, ça réussira.... Vas vîte chercher mon frere, qui travaille là.... quiens, ici près : qu'il vienne, vîte, vîte !

BASILE.

Ton frere ?

ANNETTE.

Oui, va donc.

BASILE.

Quand te reverrai-je ?

ANNETTE.

Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain.

BASILE.

Adieu, Annette.

ANNETTE.

Adieu, mon ami.... Dis donc : d'ici à demain, y a ben loin ? Repasse par ici, de tems en tems.

BASILE.

Bon ! je n'y manquerai pas.

ANNETTE.

Dis à mon frere qu'il vienne tout de suite.

BASILE, *sortant.*

Oui.

SCENE VI.

ANNETTE, *seule.*

ÇA me réussira, j'en suis sûre.... Le Magister aura son bé jaune. Ma mere, au lieu de me gronder, lui chantera pouille, à lui.. Ma foi! il le mérite ben! Demandez-moi un peu ce que je ferois d'un époux comme ça? S'il étoit le marié, et moi la mariée, ça feroit eune belle nôce, pas trop! je dirois ben comme la chanson :

L'Orchestre joue l'air : *Je ne saurois danser*, &c.

SCENE VII.

LUCAS, ANNETTE.

LUCAS, *accourant.*

QU'EST-CE que t'as donc de si pressé, toi? Je me suis presque cassé le cou pour venir!

ANNETTE.

Quiens, Lucas, c'est que ça me pesoit sur le cœur.

LUCAS.

Quoi donc que c'est?

ANNETTE.

S'te querelle d'hier au soir.

LUCAS.

A queu sujet ?

ANNETTE.

Eh ! que je n'ai pas voulu te donner c't'orange.

LUCAS.

Quiens ! t'y penses encore toi ?

ANNETTE.

Je n'y pense que pour te demander pardon.

LUCAS.

Tatigué ! sur quelle herbe donc que t'as marché ? Comme te v'là devenue bonne !

ANNETTE.

Ah ! mon petit frere, tu sais que je t'ai toujours ben aimé ?

LUCAS.

Eh ! ben c'est bon.

ANNETTE.

Assis-toi donc, Lucas.

LUCAS.

Je le veux ben ; car je suis las.

(*Ils s'asseyent sur le banc de verdure.*)

ANNETTE.

Tu ne m'en veux donc plus ?

LUCAS.

Pourquoi donc veux-tu que je t'en veuille ?

ANNETTE.

J'avois peur qu'il ne te reste un velin sur le cœur.

LUCAS.

Oh ! je ne suis pas rancuneux, moi.

ANNETTE.

T'as ben raison, va ! C'est si vilain, quand un frere et une sœur ne s'aiment pas.

LUCAS.

C'est vrai.

ANNETTE.

Prouve-moi que tu m'aimes, toi.

LUCAS.

Par queue démonstration ?

ANNETTE.

Embrasse-moi.

LUCAS.

Bah ! entre frere et sœur, ça ne sent rien.

ANNETTE.

Si fait, si fait.... Je t'en prie, Lucas.

LUCAS.

Mais, je ne t'ai jamais vue comme ça.

ANNETTE.

Tu ne veux pas ?

LUCAS.

Ah ! qu'à ça ne tienne : pour ce que ça me coûte !

SCENE VIII.

LE MAGISTER, CLAUDINE, ANNETTE, LUCAS.

LE MAGISTER, *à Claudine, au fond du Théatre.*

Les voyez-vous? les v'là encore.

CLAUDINE.

Ah! la carogne!

ANNETTE, *à Lucas.*

Allons, voyons, en godinette!

LE MAGISTER, *à Claudine.*

C'est elle qui propose.

(*Lucas embrasse Annette. Claudine et le Magister s'approchent.*)

CLAUDINE, *à Annette.*

Ah! Péronnelle, je vous y ttouve!

LUCAS, *se levant.*

Bon jour, ma mere.

CLAUDINE, *surprise.*

C'est toi?

LE MAGISTER, *à part.*

Lucas!

LUCAS.

Bon jour, Monsieur le Magister.

ANNETTE, *à Claudine.*

Queuqu'vous avez donc, ma mere?

CLAUDINE.

Ce n'est rien.... (*Au Magister.*) V'là donc toujours comme vous êtes, Monsieur le Magister ? S'il falloit vous croire pourtant, ma fille seroit eune ci et une ça !

LE MAGISTER.

Dame ! Mame Claudine, j'ai cru....

CLAUDINE, *l'interrompant.*

Vous avez cru ! On ne croit pas comme ça tout de suite. La Tour de not' village, de loin, on la croit ronde ; pas du tout, alle est quarrée. A la ville, je sais ça, moi, y a assez long-tems que j'y vas vendre mon lait ; un homme pincé, paré, frisé, chapeau sur l'oreille, marchant sur le bout du pied, on croit que c'est un Marquis : et ben c'est un coiffeur. Un Juge, avec sa robe noire, sa perruque, son visage de Caton, ça vous a un air grave, qu'on croit que ça ne pense qu'à rendre la justice : envoyez-lui eune jolie femme... bon soir la gravité ; et la balance de la justice panche en faveur du sesque.... Et v'là comme souvent on croit ce qui n'est pas.... Mon fils étoit ici avec sa sœur : falloit mettre vos lunettes ; vous n'auriez pas cru que c'étoit Basile.

ANNETTE.

Je ne l'ai pas vû d'aujourd'hui Basile.

LUCAS, *bas, à Annette.*

Ah !

(*Annette le tirant par la basque de son habit, lui fait signe de se taire.*)

LE MAGISTER.

Comment, Lucas, c'étoit toi qui étois avec elle, quand j'ai passé, y a un quart-d'heure ?

LUCAS, *bas, à Annette.*

Y a un quart-d'heure?

ANNETTE, *au Magister.*

Oui, Monsieur, c'étoit lui.... (*A Claudine.*) Pardine! ma mere, vous le voyez ben!

LE MAGISTER, *à Lucas.*

Qui l'embrassois?

ANNETTE.

Oui, Monsieur.

LUCAS, *bas.*

Y a un quart-d'heure?

ANNETTE, *au Magister.*

Un frere! y a-t'il du mal à ça?

CLAUDINE, *au Magister.*

Vot' jalousie vous fait toujours voir mille chandelles!

LUCAS, *bas, à Annette.*

Ah! tu n'es pas pû diablesse que ça?

LE MAGISTER.

C'est singulier!

ANNETTE, *bas, à Lucas.*

Mon petit frere, je t'aimerai ben!

CLAUDINE, *au Magister.*

Faut pas être comme ça, dea! Monsieur le Magister. Et comment feriez-vous si vous étiez un mari de la ville? C'est-là qu'il ne faut pas s'imaginer voir tout de suite les choses. Au contraire, faut fermer l'z'yeux. La vérité même faut pas la croire. Quand malheureusement elle arrive, eh! ben, faut faire comme ce Jardinier....

L'Orchestre joue l'air: *Jardinier ne vois-tu pas, &c.*

LE MAGISTER.

Oh ! ben, ce Jardinier-là, et moi, c'est deux !

CLAUDINE.

Heureusement que vous allez être un époux de village.

LE MAGISTER.

Oui; parlons de ça, ça vaudra mieux.

CLAUDINE, *à Lucas.*

Dis donc, Lucas, pourquoi que tu n'es pas à l'ouvrage?

LUCAS.

J'y retourne, ma mere; c'est que je me reposois un peu.

CLAUDINE.

Va, mon garçon, va.

LUCAS, *au Magister.*

Adieu, Monsieur le Magister. Vous avez cru que c'étoit Basile. Allez, on croit des choses pus incrédules que ça ! (*Bas, à Annette.*) Et toi, tu me le payeras!

ANNETTE, *bas.*

Chut !

LUCAS, *en s'en allant, à Claudine.*

A tantôt, ma mere.

SCENE IX.

CLAUDINE, ANNETTE, LE MAGISTER.

CLAUDINE, *à Annette.*

AH ! ça ma fille tu sais que je t'aime ?

ANNETTE.

Oui, ma mere.

CLAUDINE.

V'là, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER, *à Annette.*

Oui, Mamzelle, c'est moi.

CLAUDINE, *à Annette.*

Écoute-moi, mon enfant. Quand j'ai épousé ton pere, nous étions furieusement brouillés avec la monnoie. J'avons travaillé : ça nous a amené un peu de noyaux. Ton pere est dans le trépas : je l'ai ben pleuré.

(*Elle pleure.*)

ANNETTE.

Ah ! quand j'y pense, je pleure encore.

CLAUDINE.

Et moi aussi.

(*Elles pleurent toutes les deux.*)

L'Orchestre joue les huit premieres mesures de l'air : *M. de Marlbroug est mort*, &c.

Mais, je dis : il est mort ; c'est une affaire finie. Il m'a laissé un petit queque chose, et je n'ai pas à me

plaindre. Mais, ma pauvre Annette, le travail ne réussit pas de même à tout le monde ; et si tu n'avois que moi, tu serois obligée de travailler. T'as un frere : l'y faut la moiquié du saint frusquin. Ainsi, ma fille, pour être heureuse, t'as besoin d'un mari qu'en aye.

ANNETTE.

C'est donc pour être riche qu'on se marie ?

CLAUDINE.

On a encore d'autres intentions ; mais, quiens, dans le ménage, faut de l'aisance : c'est le principal. Sans ça le plaisir n'est pas de durée. Mari et femme qui n'ont que de l'amour, c'est ben peu de chose Ce feu-là n'est qu'un feu de paille ; et la pauvre femme, dont le bonheur est si court, a beau se désoler, a beau regretter, vient bientôt le jour où ce que....

L'Orchestre joue l'air : *Adieu paniers*, &c.

LE MAGISTER, *à Annette.*

Vous entendez ben ça, Mamzelle? Avec un peu de finance, ça va toujours ben. Vot' serviteur, qui vous aime, a eune petite fortune assez revenante, et dont il vous fait le sacrifice, conjointement avec sa main.

ANNETTE, *à Claudine.*

Eune fortune ! eune main ! ça suffit donc ça, ma mere?

CLAUDINE.

Oui, ma fille, ça tient lieu de tout.

ANNETTE.

Mais, ma mere, mon pere, qui n'avoit pas de fortune, il ne vous a donc donné que sa main ?

CLAUDINE.

Hélas ! oui. C'est ce qui fait que nous avons été si long-rems dans la peine. Au lieu qu'avec M. le Magister tu vas tout de suite te trouver calée... Vas, ma chere amie, je connois tes intérêts mieux que toi. (*Bas au Magister*) Elle est douce comme uu mouton. (*A Annette.*) Annette, Monsieur et moi, nous allons cheux le Tabellion, et nons allons arranger ton affaire.

LE MAGISTER, *bas.*

Allez devant, Mame Claudine, laissez-moi faire un petit doigt de cour.

CLAUDINE, *bas.*

Je le veux ben.... (*A Annette.*) Annette, écoutez Monsieur.... (*Au Magister.*) Mais, dépêchez-vous, car je vous attends.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

ANNETTE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

HÉ ben, Mamzelle Annette ?

ANNETTE.

Hé ben, Monsieur le Magister ?

LE MAGISTER.

Queu bonheur pour moi ! .. J'ai vû ce matin Monseigneur qui partoit pour la chasse. Je disois : « Oh ! il

» beau faire ; je serai plus heureux que lui. Je trouverai
» aujourd'hui un gibier meilleur que le sien! » Que je
sis ben-aise !

ANNETTE.

Je ne le suis gueres, moi !

LE MAGISTER.

Parce que ?

ANNETTE.

Tenez, faut que je vous parle ; car, enfin, si je me taisois toujours, je ne dirois rien.

LE MAGISTER.

C'est trop jusse, Mamzelle, parlez : d'ailleurs, vous êtes femme !

ANNETTE.

Tenez, vous connoissez Babet, la fille à Jean-Louis ?

LE MAGISTER.

Oui.

ANNETTE.

L'aimez-vous ?

LE MAGISTER.

Non.

ANNETTE.

Elle est ben gentille, pourtant.

LE MAGISTER.

Je n'aime que vous.

ANNETTE.

Eh ! ben, si Babet venoit vous dire : « Monsieur le
» Magister, je veux vos écus; donnez-les-moi. » Qu'est-
q'vous diriez ?

LE MAGISTER,

LE MAGISTER.

Que je ne veux pas les lui donner.

ANNETTE.

Parce que vous ne l'aimez pas assez pour ça ?

LE MAGISTER.

C'est sûr.

ANNETTE.

Eh ! ben moi, je n'ai pas tant d'écus que vous ; mais j'ai ma jeunesse, mon petit minois, ma petite tournure.

LE MAGISTER, *riant*.

Hé ! hé ! hé !....

ANNETTE.

Vous voulez l'z'avoir, vous ?

LE MAGISTER.

Oh ! sûrement.

ANNETTE.

Et moi je ne me soucie pas de vous les donner, parce que je ne vous aime pas assez pour ça.

LE MAGISTER.

Eh ! petite tigresse de mon cœur, pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

ANNETTE.

Parce que vous ne me plaisez pas.

LE MAGISTER.

On tâchera de vous plaire, Mamzelle : on ne demande pas mieux. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour ça ?

ANNETTE.

Ce qu'il faut que vous fassiez ?

LE MAGISTER.

Oui.

(*Annette montre avec sa main la figure du Magister.*)

L'Orchestre joue le refrain de l'air : *Changez-moi cette tête*, &c.

LE MAGISTER.

Vous êtes eune petite méchante ; mais on vous amadouera Y a des petits loups qui ne sont pas si gentils que vous, et qu'on vient à bout d'apprivoiser. Je cours cheux le Tabellion parapher ma félicité.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

ANNETTE, *seule.*

TU ne me tiens pas encore !. .. Quoique ça, pourtant, si ma mere s'entete ... Ah ! Basile !.... Ma mere, vous qui m'aimez !.... Hélas ! ces meres, ça ne se ressouvient pas de sa jeunesse. J'aurois voulu voir sa mine si, quand elle avoit mon âge, on y avoit offert comme ça un mari de rien.... Queu tourment !....

(*L'Orchestre joue, piano, quatre mesures d'un air de chasse.*)

V'là Monseigneur qui chasse.

(*L'Orchestre joue le reste de l'air.*)

SCENE XII.

CHASSEURS, ANNETTE.

(*Plusieurs Chasseurs traversent le fond du Théatre, et sortent par le haut de la colline.*)

SCENE XIII.

ANNETTE, *seule.*

S'IL pouvoit passer par ici, Monseigneur ! Il est bon pour les jeunes filles ... Il me verroit triste : ça li feroit de la peine ... Il me demanderoit ce que j'ai.... Moi, je l'y dirois, et p't'être que....

SCENE XIV.

UN CHASSEUR, ANNETTE.

LE CHASSEUR, *à part, sans voir Annette.*

MA foi ! qu'ils courent tant qu'ils voudront : c'est ici le rendez-vous, et j'y reste.... (*Apercevant Annette.*) Ah ! voilà une bonne raison pour rester ici. Cela vaut mieux que tout le gibier après lequel je pourrois courir. (*A Annette.*) Bon jour, mon bel enfant !

ANNETTE.

Vot' servante, Monsieur.

LE CHASSEUR.

Vous êtes gentille comme un cœur !

ANNETTE.

Monsieur, c'est que vos yeux ont ben de l'indulgence.

LE CHASSEUR.

Non, d'honneur ! tout ce que mes yeux voyent à-présent, ils le trouvent charmant, et mon cœur est de leur avis.

ANNETTE.

Oh ! des Messieurs comme Monsieur, ça a toujours queuque chose de joli à dire.

LE CHASSEUR.

Eh ! comment voulez-vous qu'on se taise ? dès qu'on vous voit....

L'Orchestre joue l'air : *Le cœur fait tin tin*, &c.

ANNETTE

Oh ! sur ça, nous savons à quoi nous en tenir. Nous n'ignorons pas que tous ces discours-là....

L'Orchestre joue les huit dernieres mesures de l'air : *Chansons, Chansons.*

LE CHASSEUR.

Vous m'avez l'air d'un petit amour plein de malice ! Il faut que je vous embrasse.

(*Il va pour l'embrasser, et elle le repousse.*)

LE CHASSEUR.

Ah ! vous êtes sévere ? Eh ! bien moi je suis opiniâtre.

(*Il va encore pour l'embrasser ; et elle le repousse plus vivement.*)

ANNETTE.

Finissez donc, Monsieur : on n'embrasse pas comme ça !

LE CHASSEUR.

Eh ! comment donc, Mademoiselle ?

ANNETTE.

D'aucune maniere, Monsieur.... Et pis vous êtes gai, à ce qu'il me paroît ? et moi je ne le suis gueres !

LE CHASSEUR.

Vous avez du chagrin ? Ah ! contez-moi ça ?

ANNETTE.

Vous ne pourriez pas y remédier.

LE CHASSEUR.

Peut-être.

ANNETTE.

Si Monseigneur passoit par ici, lui, il pourroit....

LE CHASSEUR, *l'interrompant.*

Le Comte de Blainville ?

ANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CHASSEUR.

Il est à Paris.

ANNETTE.

Ce n'est pas lui qui chasse ?

LE CHASSEUR.

Non ; c'est sa fille. C'est ici le rendez-vous : elle va y arriver dans l'instant.

ANNETTE.

Oh ! je m'en vas.

LE CHASSEUR.

Pourquoi ? Si vous avez quelque chose à obtenir du pere, vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à elle.

ANNETTE.

Oh ! je n'oserois pas.

LE CHASSEUR.

Si fait, si fait : je me charge de vous présenter....

(*L'Orchestre joue un air de chasse.*)

Mais la voici.

SCENE XV.

Mademoiselle DE BLAINVILLE, CHASSEURS ET CHASSERESSES, *de sa suite;* ANNETTE, UN CHASSEUR.

(L'Orchestre continue l'air de chasse.)

(Mademoiselle de Blainville vient s'asseoir sur le banc de verdure. Les Chasseurs et Chasseresses se dispersent dans le fond du Théatre, s'y asseyent et s'y groupent de maniere à faire tableau. Annette se retire un peu vers le fond du Théatre, où elle n'est pas vue d'abord de Mademoiselle de Blainville.)

LE CHASSEUR, *à Mademoiselle de Blainville.*

HÉ bien, Mademoiselle, êtes-vous contente de la chasse ?

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Oui, contente de la chasse : mais pas de moi.

LE CHASSEUR.

Pourquoi donc, Mademoiselle ?

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Je ne sais pas. J'étois sortie du château, très-gaie. Je me promettois un plaisir bien agréable, bien doux. Je ne m'en faisois pas une idée bien précise; mais je pressentois qu'il me causeroit la plus vive satisfaction. Ce pressentiment-là ne s'est point réalisé : et je suis toute mélancolique.

LE CHASSEUR.

Mais ce jour-ci seroit-il funeste au beau sexe donc ? (*Montrant Annette.*) Voici une Bergere que je viens de rencontrer ici, et qui est aussi dans la tristesse. (*A Annette.*) Venez ma bonne amie.

Mademoiselle DE BLAINVILLE, *regardant Annette.*
Elle est aimable.

(*Annette salue de loin.*)

LE CHASSEUR.

Elle a quelque chose à demander à M. le Comte. Je lui ai conseillé de s'adresser à vous.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Vous avez très-bien fait. (*A Annette.*) Venez, venez, ma belle enfant. Qui êtes-vous ?

ANNETTE, *parlant timidement et à mots entrecoupés.*
Pardon, Mademoiselle !... Je suis une jeune Paysanne de ce village.... J'y obéis à ma mere, en suivant la sagesse.... Cependant, Mademoiselle, ces garçons, quand ils nous saluent.... faut être civiles.... nous les saluons aussi.... Ça n'empêche pas d'être sages.... Le Dimanche, que nous dansons sous l'ormeau, c'est là qu'ils nous font des politesses, les garçons !.... Y en a toujours un qui est plus poli que les autres... On y prend garde .. et en y prenant garde la sagesse est toujours la même... On garde sa vertu.... mais on perd son cœur.

LE CHASSEUR.

Mais, tout cela me paroît infiniment naturel.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Il n'y a pas de mal à cela, ma chere amie.

ANNETTE.

Non, Mademoiselle, gn'y en a pas.... Quand je dis qu'il n'y en a pas, c'est-à dire, si fait: parce que quand on s'aime et qu'on ne peut pas se marier, ça ne fait pas de bien!

LE CHASSEUR.

Vous ne pouvez donc pas épouser celui qui a pris votre cœur?

ANNETTE.

Ma mere ne veut pas: a veut me donner au Magister.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Quoi! ce vieux?

ANNETTE.

Oui, Mademoiselle.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Mais, je me mets à votre place; et je conçois que c'est fort désagréable!

SCENE XVI.

BASILE *paroissant dans le fond du Théâtre et écoutant un instant;* Mademoiselle DE BLAINVILLE, CHASSEURS ET CHASSERESSES, *de sa suite;* UN CHASSEUR, ANNETTE.

LE CHASSEUR, *à Annette.*

CE seroit un meurtre!

Mademoiselle DE BLAINVILLE, *à Annette.*
Comment se nomme celui qui vous plaît?

ANNETTE.

Basile, Mademoiselle.

BASILE, *à part.*

On parle de moi !

ANNETTE, *apercevant Basile et le montrant à Mademoiselle de Blainville.*

Le v'là.

(Basile s'avance et salue.)

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Comment donc ! mais vous n'avez pas mauvais goût. Et pourquoi votre mere ne veut-elle pas de Basile ?

BASILE.

Mademoiselle, j'ai le malheur d'être pauvre. Je travaille beaucoup ; mais c'est ceux qui travaillent le plus qui gagnent le moins. Un peu d'aide, une occasion, me mettroient p't-être à même de gagner davantage. J'ai la volonté ; j'ai la force.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

Que puis-je faire pour vous ?

BASILE.

Ah ! Mademoiselle, mon pere étoit le Fermier du Seigneur qui a vendu à M. le Comte. Mon pere est mort : il étoit honnête homme, il ne m'a rien laissé ; je n'ai eu de lui que sa probité, son amour pour le travail, et un peu d'intelligence. Monseigneur a encore dans le pays des fermes qui sont vacantes.

Mademoiselle DE BLAINVILLE.

C'est vrai.

BASILE.

Mademoiselle !...

ANNETTE, *à Mademoiselle de Blainville.*

Mademoiselle !...

BASILE, *à Mademoiselle de Blainville.*

En me donnant une de ces fermes, vous me procurerez un peu d'aisance; vous me rendrez à Annette.... vous ferez deux heureux, et vot' bon cœur jouira de notre félicité, qui sera votre ouvrage. Vous pouvez tout ici : je suis malheureux et honnête; j'ai droit à vos bienfaits.

Mademoiselle DE BLAINVILLE, *au chasseur.*

Monsieur, le voilà, ce plaisir que je me promettois, et dont j'avois un doux pressentiment; c'est celui de rendre service. Mon pere revient aujourd'hui; je lui demanderai cette grace : je l'obtiendrai.

LE CHASSEUR.

Oui, Mademoiselle; il est bon : il verra avec transport que vous vous intéressez aux pauvres. Il saisira avidement cette occasion de faire le bien, et il vous en remerciera.... (*A Annette et à Basile.*) Basile, Annette, vous serez unis.

BASILE, *à Annette.*

Ma chere Annette !

ANNETTE, *à Mademoiselle de Blainville et au Chasseur.*

Monsieur !.... Mademoiselle !

SCENE XVII.

LE MAGISTER, CLAUDINE, Mademoiselle DE BLAINVILLE, CHASSEURS ET CHASSERESSES *de sa suite*; UN CHASSEUR, ANNETTE, BASILE.

LE MAGISTER, *à Claudine.*

V'LA qu'est arrangé: demain je suis le mari d'Annette.

LE CHASSEUR, *allant au Magister, et le menant à l'un des coins de l'avant-Scene, en lui frappant sur l'épaule.*

Ah ! Magister, quand vous dites demain, c'est-à-dire jamais.

LE MAGISTER.

Parce que....

L'Orchestre joue l'air : *Turlututu rengaîne*, &c.

(*Claudine salue Mademoiselle de Blainville.*)

ANNETTE, *à Mademoiselle de Blainville.*

C'est ma mere, Mademoiselle.

Mademoiselle DE BLAINVILLE, *à Claudine.*

Pourquoi donc, ma Bonne, vouloir marier votre fille au Magister ?

CLAUDINE, *à Annette.*

Comment ! ma fille, vous avez osé importuner....

BASILE, *l'interrompant.*

On n'importune jamais les gens qui sont bons. Ils ont beau être riches et puissans, on s'en approche, on leur

leur parle ; ils écoutent. Gn'y a que la fierté qu'on salue de loin, sans rien dire.

LE MAGISTER, *à part.*

Ce Basile se fourre par-tout !

ANNETTE, *à Claudine.*

J'étois triste ; Mademoiselle m'a demandé ce que j'avois : j'y ai dit.

CLAUDINE.

Hé ben ?

ANNETTE.

Mamzelle nous a consolés, Basile et moi.... (*A Basile.*) Pas vrai, Basile ?

BASILE, *à Claudine.*

Oh ! je ne me possede pas de joie, Mame Claudine !

LE MAGISTER.

En ce cas, je t'invite à ma noce : j'aime les gens gais.

LE CHASSEUR.

A quand votre noce, Magister ?

LE MAGISTER.

A demain, Monsieur.

LE CHASSEUR.

Basile ne pourra pas y aller ; car il se marie demain aussi lui.

LE MAGISTER.

Pas possible !.... (*A part.*) Me v'là débarrassé d'une fiere crainte.... (*A Basile.*) Qu'est-ce que t'épouses donc, Basile ?

BASILE.

Annette.

CLAUDINE.

Comment ?....

Mademoiselle DE BLAINVILLE, *l'interrompant.*

Écoutez, Claudine. Le bien du Magister vous le faisoit prendre pour gendre ; la pauvreté de Basile vous le faisoit refuser. Je promets à Basile la Ferme des Saussaies, qui est auprès du Hameau de Villange.

CLAUDINE, *au Magister.*

Ah ! mais, Monsieur le Magister, ça change la thèse ça !

LE MAGISTER.

Qu'entendez-vous par ces paroles, la thèse?

LE CHASSEUR.

Que Basile, devenu aussi riche que vous, vaut mieux que vous... Parce que vous.... que diable ! il faut vous rendre justice.

L'Orchestre joue le commencement de l'air : *Ils sont passés ces jours de fêtes*, &c.

LE MAGISTER.

Comment ! mais v'là une trahison qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une perfidie ! C'est-il ben vrai ?.... Quoi !... (*A Annette.*) Et vous, Mamzelle Annette, est-il ben vrai que vous m'haïssiez ?.... (*Annette fait la révérence.*)

L'Orchestre joue : *Vraiement, mon compere, oui.*

Que vous refusiez, pour mari, un Magister, qui en sait plus long que tout le Village ? (*Annette fait la révérence.*)

L'Orchestre joue : *Vraiment, mon compere, voire ; vraiment, mon compere, oui !*

LE CHASSEUR

On ne vous dispute pas votre savoir : c'est le pouvoir qu'on vous refuse.

LE MAGISTER.

C'en est fait : je ne fais plus les yeux doux à personne.... Je renonce au sesque ! (*Il sort.*)

L'Orchestre joue l'air : *Adieu donc, Dame Françoise*, &c.

SCENE XVIII et derniere.

Mademoiselle DE BLAINVILLE, CHASSEURS ET CHASSERESSES *de sa suite ;* UN CHASSEUR, CLAUDINE, ANNETTE, BASILE.

CLAUDINE, *à Annette et à Basile.*

OUBLIONS la mauvaise humeur et la folie du Magister, et ne pensons qu'à la joie et aux bienfaits de Mademoiselle.

BASILE, *à Annette.*

A demain, la noce, Annette !

ANNETTE.

Oui, Basile.... c'est un beau jour !

BASILE.

Nous danserons ben !

ANNETTE.

Je te le promets !

BASILE.

Après la danse, on nous reconduira chez nous; l'amour restera avec nous..

ANNETTE, *l'interrompant.*

Et puis nous souhaiterons le bon soir à la compagnie, et nous lui dirons :

L'Orchestre joue le refrain : *Allez-vous-en gens de la Noce*, &c.

(*La Piece est terminée par un Ballet de Chasseurs.*)

FIN.

LA RUSE D'AMOUR,

OU

L'ÉPREUVE,

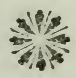
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MAILLÉ DE MARENCOUR,

Musique de M. CHARDINY, de l'Académie Royale de Musique.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DE LA RUSE D'AMOUR.

LINDOR est aimé de deux femmes qui sont amies, Agathe et Aminte, et il est fort embarrassé sur la préférence qu'il doit donner à l'une d'elles. Il faut pourtant qu'il fasse un choix entre elles. Elles l'en pressent elles-mêmes, et lui promettent de rester toujours amies, quoique rivales. Lindor imagine une épreuve qui ne lui laissera pas douter laquelle des deux l'aime le mieux, pour lui-même. Il feint d'aller chasser, tire un coup de fusil, et fait dire à ses deux amantes, par un de ses gens, que son fusil, brisé en éclats dans ses mains, lui a crêvé un œil et l'a blessé à un bras. Il paroît ensuite, l'œil couvert d'un taffetas noir et le bras en écharpe. Agathe s'intéresse plus que jamais à son sort, dont elle déplore le malheur; mais en l'assurant qu'elle veut l'adoucir par ses soins constans. Aminte ne peut soute-

nir la vue d'un homme défiguré : elle le plaint ; mais paroît disposée à l'abandonner. Ces divers sentimens éclairent Lindor, et fixent son choix en faveur d'Agathe. Il la détrompe sur le prétendu accident, et lui offre sa main. Aminte cache son dépit, et reste l'amie des deux amans, devenus bientôt époux.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA RUSE D'AMOUR.

CETTE petite Comédie lyrique a fixé l'époque du succès de ce Spectacle, depuis qu'on y a introduit de jeunes Mimes, pour exécuter sur la scene l'action du chant et du dialogue des coulisses.

Elle avoit été précédée par deux autres Pieces du même genre, et qui étoient exécutées de la même maniere. *Le vieux Soldat*, dont nous avons parlé, dans la Note placée au-devant d'*Annette et Basile*, et *L'Amateur de Musique*, dont les paroles et la musique sont de M. Raymond, chargé, depuis quelque tems, de conduire l'orchestre de ce Spectacle. Ces deux Pieces attirerent à ce Théatre l'affluence d'un monde choisi, et elles exciterent toute la surprise et obtinrent tous les applaudissemens que la nouveauté du genre, en France, pouvoit

en faire prévoir, et que le mérite particulier de la musique de chacune d'elles devoit réellement leur valoir. Mais ce ne fut qu'au moment où *La ruse d'Amour* alloit paroître, que les grands Théatres demanderent la suppression de ce genre, devenu trop en faveur, à leur gré. D'illustres Protecteurs, amis des Arts et des jeunes talens, eurent assez de crédit pour qu'on l'encourageât, au lieu de le détruire, et, depuis ce tems-là, il ne cesse de prospérer, par la multiplicité, la grande variété et le vrai mérite de ses nouveautés, et par l'accueil distingué que le Public continue à lui faire. La musique de *La ruse d'Amour* est du nombre de celles qu'il aime à entendre le plus souvent; aussi cette Piece est-elle l'une de celles dont les représentations se renouvellent davantage. L'Auteur des paroles étant l'un des instituteurs des jeunes Mimes, ils ne laissent rien à desirer dans l'exécution de cette petite Comédie lyrique. Elle fut imprimée, dans sa nouveauté, à Paris, chez Brunet, Place du Théatre Italien, *in*-8°., et la partition, qui en a été gravée, *in*-4°., se trouve à la même adresse.

LA RUSE D'AMOUR,

OU

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MAILLÉ DE MARENCOUR,

Musique de M. CHARDINY, de l'Académie Royale de Musique ;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, par les Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois, au Palais-Royal, le jeudi 25 Août 1785, et à Saint-Cloud, devant LEURS MAJESTÉS, *le 28 Septembre suivant.*

PERSONNAGES.

LINDOR, jeune Seigneur.

AGATHE, }
AMINTE, } amies et rivales.

PASQUIN, }
LA FLEUR, } valets de Lindor.

La Scene est aux environs de Paris, dans le Château de Lindor.

LA RUSE D'AMOUR,

OU

L'ÉPREUVE;

COMÉDIE.

(Le Théâtre représente un salon aboutissant à un jardin.)

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *seul.*

ROMANCE.

Lorsque, pour deux objets charmans,
Chaque instant augmente ma flamme,
Amour! adoucis mes tourmens,
Viens rendre le calme à mon ame!

Aminte possede mon cœur;
Agathe m'aime, et je l'adore.
Est-il quelqu'espoir de bonheur,
Quand le même feu nous dévore?

Comme un fer entre deux aimans,

A ij

Je balance entre tant de charmes.
Hélas ! j'ignore en ces momens
A qui je dois rendre les armes !

J'entends du bruit.... Sans doute ce sont-elles
Qui viennent au rendez-vous.
Pour les écouter, cachons-nous.
(*Il se cache dans un cabinet voisin.*)

SCENE II.

AMINTE, AGATHE, LINDOR, *caché.*

AMINTE.

De l'Amour empruntant les ailes,
L'aimable Agathe a volé sur mes pas.
Les rendez-vous ont des appas
Pour les amantes fidelles !....
Je t'assure qu'ici je ne t'attendois pas.

AGATHE.

Si ma présence t'embarrasse,
Ma chere Aminte, écoute, fais-moi grace.
Autant que toi, j'ai lieu de m'étonner,
Et, cependant, je veux te pardonner.

AMINTE.

Lindor, dans ce sallon, m'avoit dit de l'attendre.

AGATHE.

Dans ce même sallon, je viens l'attendre aussi,

Déja je le croyois ici.
Il ne peut tarder à s'y rendre....
Mais tu l'aimes donc bien?

AMINTE.

Agâthe, autant que toi.

ARIETTE.

Depuis long-tems je cherchois le bonheur,
Lorsque l'amour s'est glissé dans mon ame.
Je redoutois cet aimable vainqueur,
Je le chéris dans l'objet qui m'enflamme....

Charmant Dieu des amours,
Viens embellir mes charmes;
Et prête-moi tes armes,
Pour lui plaire toujours!

AGATHE.

C'est beaucoup dire! et je gagerois, moi,
Que pour lui tu n'as qu'un caprice.

AMINTE.

En voulant se rendre justice,
La femme bien souvent aime à penser ainsi:
Voir un homme à ses pieds, est son plus cher délice;
Et c'est ce qui s'appelle aimer en raccourci....
Mais pour Lindor mon amour est sincere,
Et mon bonheur est de le posséder.
Tu vois comme je l'aime? et pour me satisfaire,
Tu devrois bien me le céder!

AGATHE.

C'est en demander trop! un pareil sacrifice

N'est pas en mon pouvoir.
J'aime Lindor aussi, lui seul fait mon espoir.
Pour nous mettre d'accord, attendons qu'il choisisse.

AMINTE, *minaudant.*

Je ne crains rien : n'ai-je pas des attraits,
Des graces, du maintien, des charmes en partage?

AGATHE.

J'en conviens... Mais, ma chere, il ne pourra jamais
A toutes deux parler même langage.
En attendant, aimons-nous toujours bien;
Soyons d'agréables rivales,
Sans jalousie; et, sans prétendre à rien,
Que nos ardeurs soient sans égales.

TRIO.

AGATHE, AMINTE, *ensemble, apercevant Lindor qui sort du cabinet.*

Ciel ! le voilà !
Il étoit là !

Il étoit dans ce cabinet; Il s'y cachoit pour nous entendre !...	Il écoutoit Ce qu'on disoit; Il s'y cachoit pour nous surprendre !...

(*A Lindor.*)
Monsieur Lindor, c'est fort mal fait !

LINDOR.

Je ne pouvois mieux faire.
De grace, apaisez-vous !
L'amour n'a pu se taire :
A quoi sert le courroux ?

AGATHE.	LINDOR.	AMINTE.
En des momens si doux,	De grace, apaisez-vous!	Il rit de ma colere:
Dequoi nous plaignons-nous?	Je ne pouvois mieux faire	A quoi sert le courroux?
L'amour n'a pu se taire!	Que de voir ce mystere.	L'amour n'a pu se taire!

LINDOR, *à toutes deux.*

Ah! si vous connoissiez combien je suis flatté
De cette ardeur sensible et délicate!
De votre amour mon cœur est enchanté!
J'adore Aminte, enfin, autant que j'aime Agathe.

AGATHE.

Puisque vous connoissez nos sentimens secrets,
Entre nous deux, Lindor, choisissez une épouse.
Ne craignez pas de faire une jalouse;
Notre amitié ne finira jamais.

LINDOR.

Pour toutes deux mon amour est extrême;
Mais qu'osez-vous me proposer?

AMINTE.

Un choix.

LINDOR.

Eh! mais, je ne puis épouser
Deux femmes à la fois!

AMINTE.

Nous parlons sans emblême;
Et nous voulons éviter un danger.

Le cœur ne peut se partager :
Tout ou rien ; voilà mon systême.

AGATHE.

Nous vous laissons y réfléchir.

LINDOR.

Mais, un moment, daignez m'entendre !

AGATHE.

Nous allons au jardin.... Vous pouvez, à loisir,
Vous occuper du parti qu'il faut prendre.

(*Elles sortent.*)

SCENE III.

LINDOR, *seul.*

Ah ! pour mon cœur quelle perplexité !
Le choix m'alarme et m'épouvante !
Égales toutes deux, en mérite, en beauté,
J'offense l'amitié, si je trompe l'amante.

ARIETTE.

Auguste vérité,
En ce jour je t'implore,
Épanche ta clarté
Dans un cœur qui t'adore !...

Sois docile à ses loix,
Charmant Dieu de Cythere,
Et pour fixer mon choix,

Permets

Permets, pour cette fois,
Que la raison m'éclaire !....

J'imagine un moyen pour sortir d'embarras.
Oui, je prétends savoir si c'est pour moi qu'on m'aime.
L'épreuve est délicate !.... On peut, en pareil cas,
Uscr de quelque stratagême.
Au caprice souvent la figure conduit;
Mais l'amour se trahit lui-même,
Lorsque le prestige est détruit.

SCENE IV.

AMINTE, *tenant un bouquet de rose;* AGATHE, *tenant une immortelie;* LINDOR.

AMINTE, *à Agathe.*

Pour cette fois, je te le passe:
Il va juger nos différens.

AGATHE.

Qu'il nous juge !... Eh! bien, j'y consens,
Et qu'il ne fasse aucune grace.

LINDOR, *à toutes les deux.*

Quoi! vous vous disputiez ? mais cela n'est pas bien !

AMINTE, *minaudant.*

Oh! point du tout.... C'est pour très-peu de chose,
Pour une misere, un rien.

AGATHE, *à Lindor.*

Eh ! bien, à décider que Monsieur se dispose.

LINDOR.

Quoi ! toujours c'est à moi que vous vous adressez ?
Un amant est très-mauvais juge !

AMINTE, *à Agathe.*

Il veut s'en dispenser par quelque subterfuge....
(*A Lindor.*)
Mais nous l'exigeons : c'est assez.

LINDOR.

Il suffit.... Mais, au moins, vous voudrez bien m'instruire
De la cause et du moindre point ?

AMINTE, *à Agathe.*

Agathe, allons, tu peux lui dire....

AGATHE, *l'interrompant.*

Moi ! rien.... Je ne parlerai point !

LINDOR, *à toutes les deux.*

Il faut terminer vos querelles,
Ou ne me pas ainsi laisser dans l'embarras;
Car pour juger entre deux Belles,
Le plus clairvoyant.... n'y voit pas !

AMINTE, *à Agathe.*

Je vais tout raconter, pour éclaircir son doute....
(*A Lindor.*)
Ecoutez, prononcez.

LINDOR.

Allons, je vous écoute.

DUO.

AMINTE.

Dans le jardin j'ai voulu faire
Un bouquet de rose et d'œillet.

AGATHE.

J'ai choisi pour vous satisfaire
Une immortelle : ai-je mieux fait ?

ENSEMBLE.

Répondez,
Décidez
Lequel des deux Lindor préfere ?

AMINTE.

Si la rose est passagere,
Cette fleur est la fleur d'amour.

AGATHE.

L'immortelle, plus sincere,
Sera la même chaque jour.

LINDOR.

Quoi ! c'étoit donc pour moi que vous vous disputiez ?
Toutes les deux, vous aviez bonne envie !
Je prends les deux bouquets, et mon ame est ravie
Du tendre soin que vous preniez.
Mais si vous prétendez appel de ma sentence,
Je mettrai sur vous tous les frais.
Je prétends même ici m'en payer par avance.
Qu'à chacune un baiser cimente, pour jamais,
Le bonheur, le calme et la paix,
Et vous prouve l'excès de la reconnoissance
Que Lindor a de vos bienfaits !

AMINTE.

J'accepte le présage et je suis très-contente
Du jugement qu'ici vous venez de porter.
Ne croyez pas que votre amante
Se refuse à l'exécuter.

AGATHE.

Autant que toi tu m'y verras soumise,
Et si jamais nous détruisons la paix....

LINDOR, *l'interrompant.*

Ce ne sera que pour payer les frais,
N'est-ce pas?

AGATHE.

(*A Aminte.*)
Oui.... Mais par ton entremise.

LINDOR.

Voyez en votre amant un ami généreux.
Heureux de partager votre ardeur mutuelle,
Chaque jour il ressent une flamme nouvelle.
Il est tendre, et soumis au pouvoir de vos yeux.

AMINTE.

Je vois que vous voulez éluder la promesse
Que vous fîtes tantôt de choisir entre nous?

AGATHE.

Il faut, d'une des deux couronnant la tendresse,
Changer le nom d'amant contre celui d'époux.

LINDOR.

Pour un moment mettez-vous à ma place,
Et jugez de mon embarras....
Cela vous interdit.... vous ne répondez pas....
Consultez votre cœur.... que faut-il que je fasse?
Laissez-moi donc, au moins, le tems de réfléchir!
Je vous quitte et vais à la chasse
Me distraire un moment.

AGATHE.

Comment! déja sortir?

SCENE V.

PASQUIN, LINDOR, AMINTE, AGATHE.

PASQUIN, *à Lindor, lui donnant un cahier.*

MONSIEUR, voici le Journal de Musique.

LINDOR, *prenant le cahier.*

Donne.

(Pasquin sort.)

SCENE VI.

AMINTE, AGATHE, LINDOR.

AGATHE.

VOYONS ce qu'il dit aujourd'hui.

LINDOR, *lui donnant le cahier.*

Tenez.

AGATHE, *après avoir parcouru le cahier.*

Eh ! justement.... L'aventure est unique !
Voici votre Ariette.

LINDOR.

Ah ! bon ! j'en suis ravi !

AMINTE, *à Agathe.*

Voyons, voyons, cette Ariette.
Agathe, allons chante-nous-la.

AGATHE.

Volontiers.

AMINTE.

A coup sûr, j'en serai satisfaite.

AGATHE, *à Lindor.*

Lindor y consent-il?

LINDOR.

Tout ce qu'il vous plaira!

AGATHE.

ARIETTE.

Lorsqu'un aimable séducteur
A la beauté présente son hommage,
Jeunes cœurs, que l'amour engage,
Méfiez-vous de sa frivole ardeur.
Du papillon il est l'image :
Il voltige, il surprend la fleur;
Il la flétrit, et son malheur
Est le triomphe du volage!....

Soyez heureux par le Dieu des Amours,
La vérité parle au fond de votre ame,
Jeunes amans que le desir enflamme,
Que la vertu vous fixe pour toujours.

LINDOR.

Vous chantez à ravir!

AMINTE.

L'Ariette est jolie!

LINDOR, *à Agathe.*

Par votre voix charmante elle semble embellie !

AGATHE.

Trêve, de grace, aux complimens !

LINDOR.

La vérité guide mes sentimens,
Cessez en tout de paroître admirable,
Ou laissez-moi, du moins, honorer vos talens.

AMINTE.

Si l'hommage est flatteur, il paroît excusable ;
C'est un langage ordinaire aux amans.

LINDOR, *incertain sur le parti qu'il doit prendre,*

Je vais chasser pendant quelques momens.
Le tems pour ce plaisir me paroît favorable.

AGATHE.

Je voudrois que déja vous fussiez revenu.

AMINTE, *à Lindor.*

Partez bien vite, et revenez de même.

AGATHE, *à Lindor.*

Un tems passé loin de l'objet qu'on aime
Me paroît toujours tems perdu.

(*Lindor sort.*)

SCENE VII.

AGATHE, AMINTE.

AGATHE.

Je ne puis voir, sans quelque inquiétude,
Un seul instant Lindor nous délaisser.
Le cœur se fait une douce habitude
D'avoir présent l'objet qu'il sait aimer.

AMINTE.

Bon! je crois qu'un moment d'absence
Dans les amans réveille les desirs.
J'aime un instant d'impatience,
Qui donne un piquant aux plaisirs.
Un peu d'art en aimant rend l'amour plus durable.
Son choix, n'en doute pas, me sera favorable.

AGATHE.

Je craindrois sur ce point de me trop abuser.

AMINTE.

Bon! c'est la mode; il faut ruser.
Tout ici-bas n'est qu'artifice,
Force pétards, qui durent peu,
Souris malin, œil en coulisse:
Voilà tout ce qu'il faut pour mettre un homme en feu.

AGATHE.

L'amour, ma chere Aminte, a bien un autre style;
Et cet art est pour nous, je crois, très-inutile!

(*On entend un coup de fusil.*)

AMINTE.

O! Ciel quel coup inattendu!...
C'est un coup de fusil!

AGATHE.

Ma frayeur est extrême!

AMINTE.

Ce n'est, peut-être, rien : de quoi t'alarmes-tu?

AGATHE.

Je cours voir ce que c'est moi-même....
Je crains un malheur imprévu.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

AMINTE, *seule.*

MALGRÉ moi je suis inquiete....
Mais prenons cependant un air plus rassuré.
Lorsque sur mon amour mon ame est satisfaite,
A tout événement mon cœur est préparé.

SCENE IX.

PASQUIN, *paroissant effrayé, et affectant de la douleur;* AMINTE.

FINALE.

PASQUIN.

O ! Ciel, est-il possible ?
Quel accident terrible !

AMINTE.

Tu me glaces d'effroi !
Pasquin, explique-toi ?

PASQUIN.

Hélas ! mon pauvre maître,
En ce fatal moment....

AMINTE, *l'interrompant.*

Hé bien, où peut-il être ?
Parle-donc promptement ?

PASQUIN.

Il expire, peut-être....
Dieu ! quel événement !

AMINTE.

Comment ! est-il possible ?

PASQUIN.

Quel accident terrible !

AMINTE.

Parle-donc promptement ?

SCENE X.

AGATHE, *toute éplorée;* AMINTE, PASQUIN.

AMINTE, *à Agathe.*

CIEL ! que vois-je ! Agathe en alarmes !....
Je sens redoubler ma frayeur.
De grace, épanche ta douleur;
Dis-moi la cause de tes larmes ?

AGATHE.

Laisse couler mes pleurs....
En ce moment funeste,
Le plus grand des malheurs
Est l'espoir qui nous reste !

AMINTE.

De grace, expliquez-vous ?

PASQUIN.

Tout est perdu pour nous !

RÉCITATIF.

Pour chasser il prend son bagage....
Il veut essayer son fusil....
Le coup part....

AMINTE, *à Agathe.*

Ciel ! que dit-il ?

PASQUIN.

En crevant, le blesse au visage.

TOUS LES TROIS, *ensemble.*

Ah ! quel malheur !
Quelle douleur !

SCENE XI et derniere.

LINDOR, *un bras en écharpe, et un œil couvert d'un morceau de taffetas ;* LA FLEUR, *qui soutient Lindor ;* AGATHE, AMINTE, PASQUIN.

(*Agathe et Aminte font asseoir Lindor.*)

AGATHE, *à Lindor.*

Lindor, reprends courage !

AMINTE, *à part.*

Mais, en honneur,
Il me fait peur !....
Quel différent visage !

LINDOR.

Dans ce cruel moment,
Je n'ai plus en partage,
Qu'un cœur tendre et constant !

AMINTE.

Hélas ! c'est bien dommage !

AGATHE, *à Lindor.*

Je t'aime davantage !

AMINTE, *à part.*

Ce noir fait un vilain effet !

PASQUIN

PASQUIN ET LA FLEUR, *bas, ensemble.*

Il réussit dans son projet !

LINDOR, *à Agathe et à Aminte.*

Tantôt j'avois droit de vous plaire.
Je n'ai plus rien que mon ardeur :
C'est à vous d'éclairer mon cœur
Sur le choix que je devois faire.

AGATHE.

Ah ! Lindor, tu peux faire un choix,
Si, comme moi, l'amour te guide !

AMINTE.

Pour prendre un époux invalide
Il faut y regarder deux fois !

LINDOR, *à part.*

Eh ! bien, cette raison décide....
Agathe fera mon bonheur ;
Et, pour mieux punir la perfide,
Je vais détruire son erreur !....
(*A Agathe.*)
De mes sens je reprends l'usage,
Pour te chérir et t'admirer !

AMINTE.

Ce n'étoit donc qu'un badinage ?....
Il faut rire.... et s'en consoler !

LINDOR, AGATHE, *ensemble.*

J'obtiens enfin { celle / celui } que j'aime !

TOUS, *ensemble.*

O bonheur ! ô plaisir extrême !

CHŒUR.

AGATHE.	LINDOR.
J'ai fait parler mon cœur,	Pour connoître ton cœur
Sans feinte et sans adresse,	Quand j'usai de finesse,
Et ma vive tendresse	Dans ta délicatesse,
Assure mon bonheur.	J'ai trouvé le bonheur !
AMINTE.	PASQUIN, LA FLEUR, *ensemble.*
L'amitié, dans mon cœur,	Souvent un tour d'adresse,
Succede à la tendresse.	Peut conduire au bonheur.

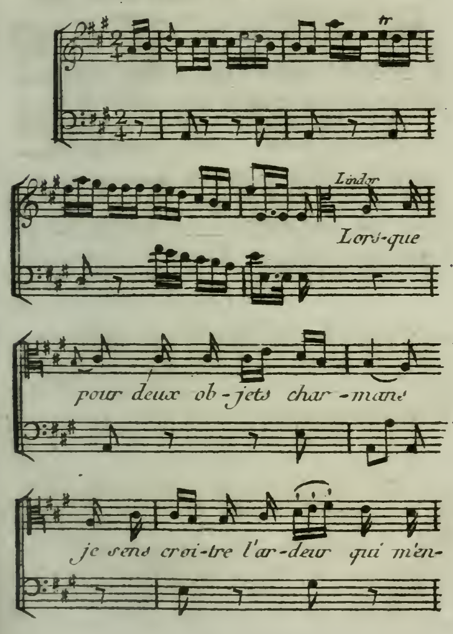
Soyez / Vivons } Heureux, sans cesse.

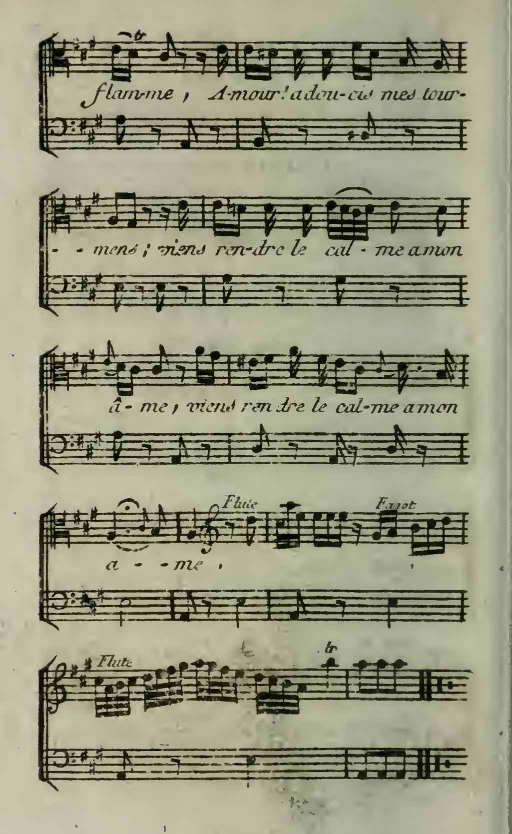
FIN.

AIRS DÉTACHÉS.

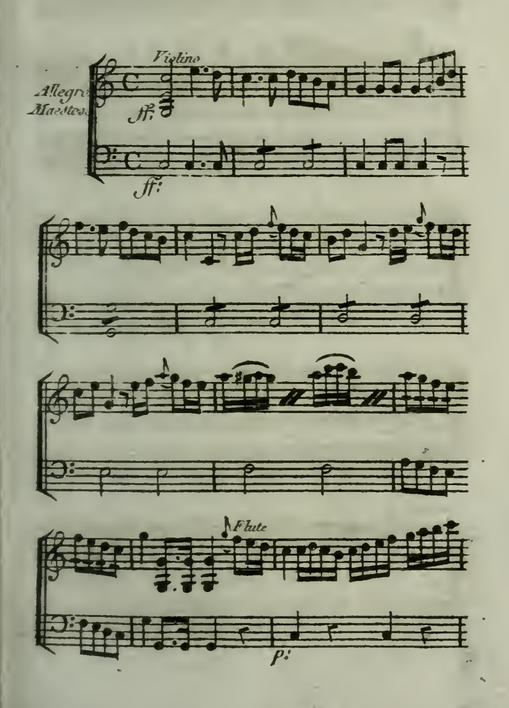
DE LA RUSE D'AMOUR,

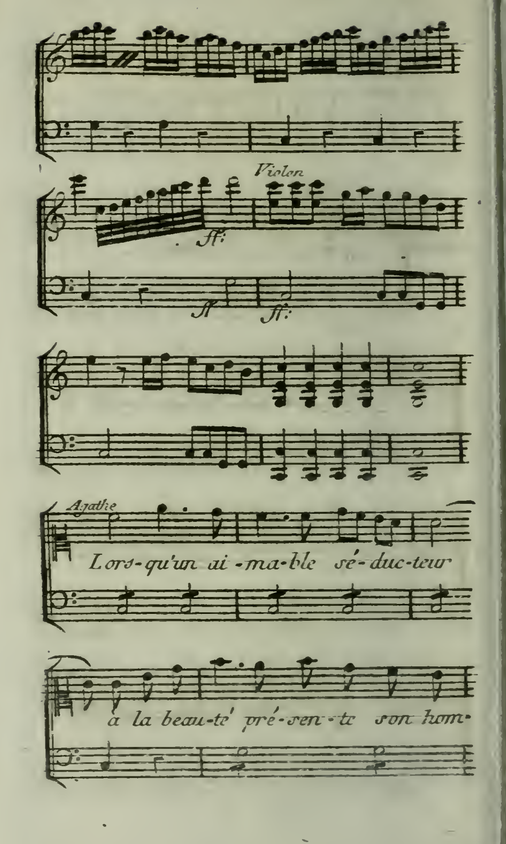
Romance

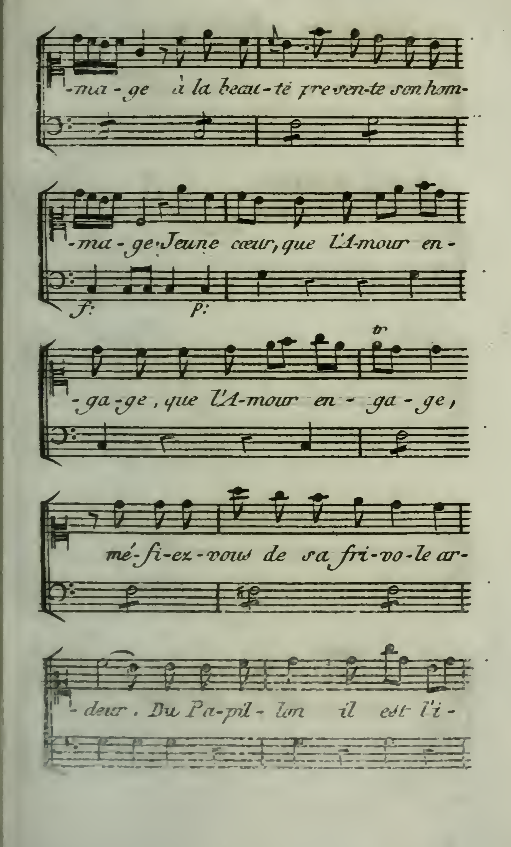


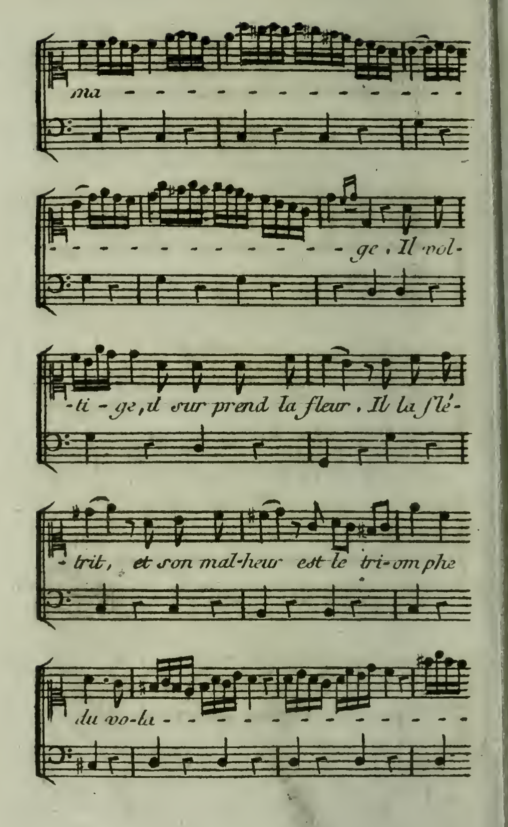

flamme , Amour! adou-cis mes tour-
- - mens ; viens ren-dre le cal - me a mon
â - me , viens ren dre le cal-me a mon
a - - me ,
Flute
Fagot
Flute
tr
tr

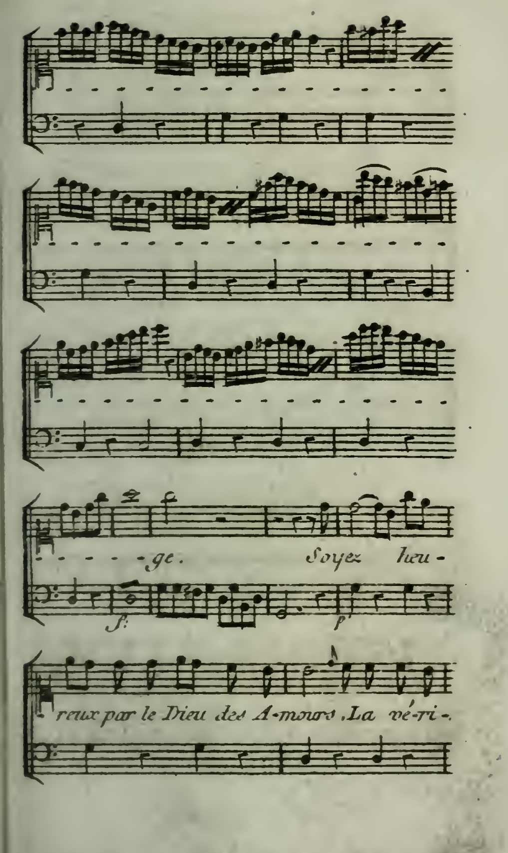
ARIETTE

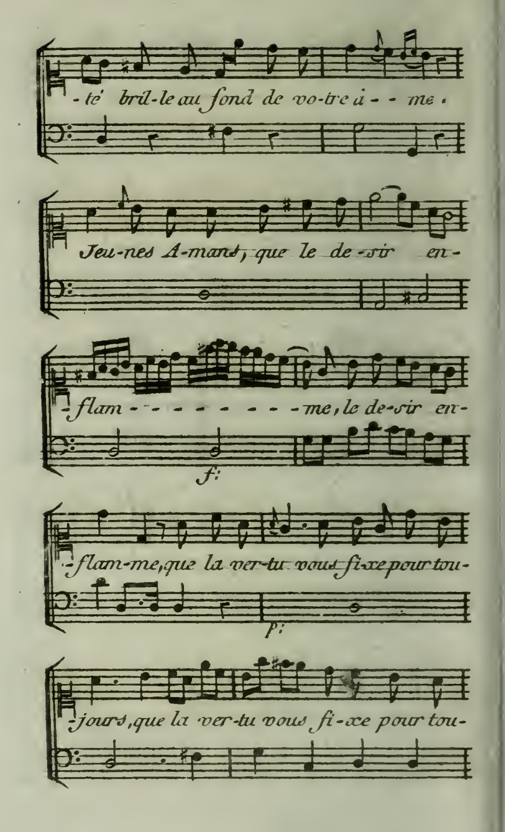


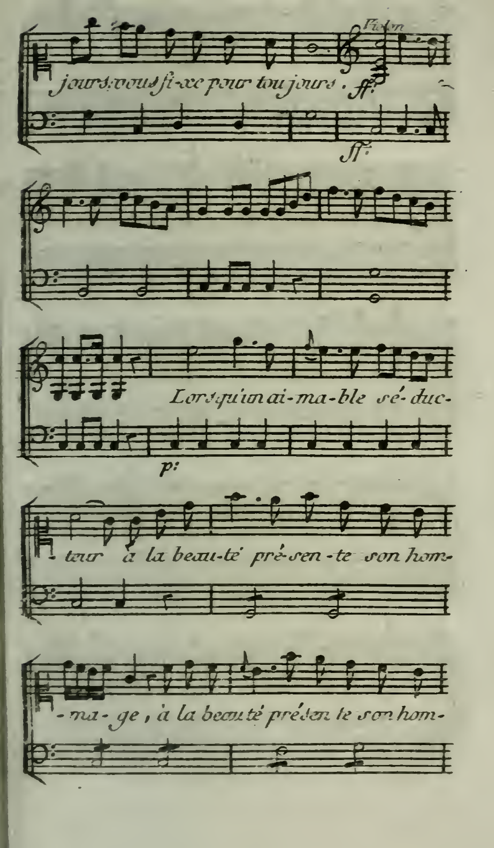

Violon
ff:
ff
ff:
Agathe
Lors-qu'un ai-ma-ble sé-duc-teur
à la beau-té pré-sen-te son hom-

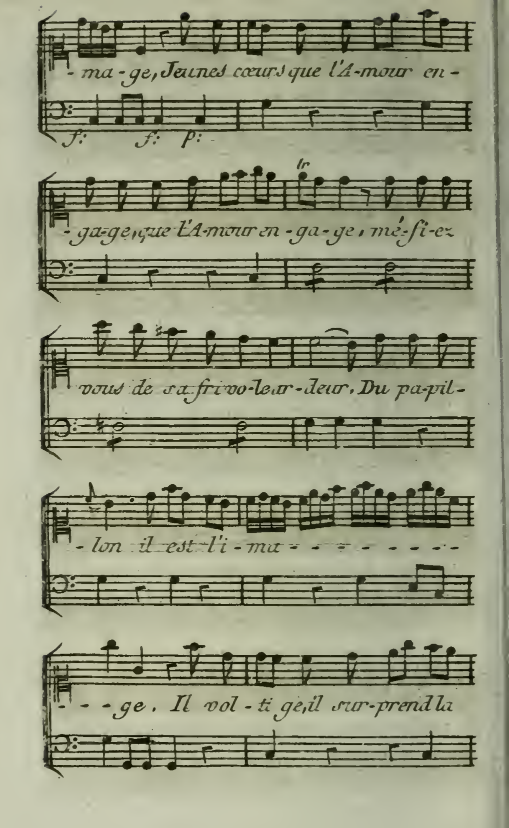

-ma - ge à la beau-té pre-sen-te son hom-
-ma - ge Jeune cœur, que l'A-mour en-
f:
p:
-ga-ge, que l'A-mour en - ga - ge,
tr
mé-fi-ez-vous de sa fri-vo-le ar-
-deur. Du Pa-pil - lon il est l'i-

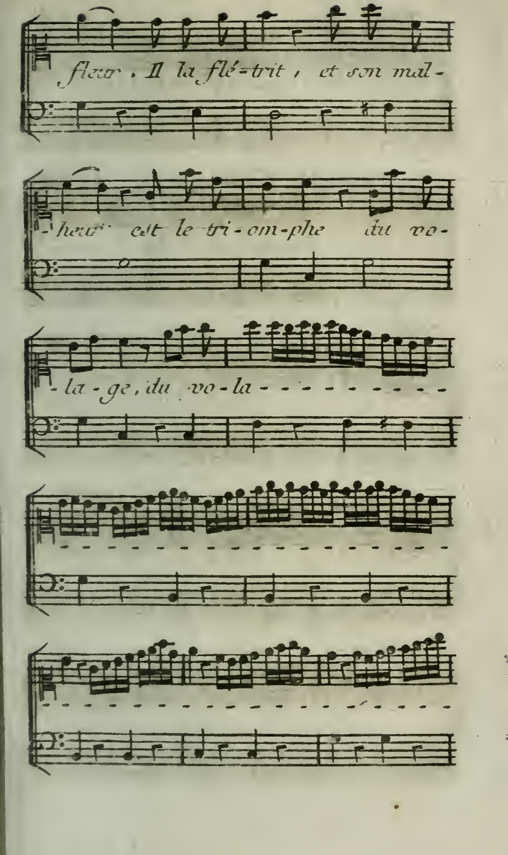

ma - - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - ge. Il vol-
-ti - ge, il sur prend la fleur. Il la flé-
-trit, et son mal-heur est le tri-om phe
du vo-lu - - - - - - - - - - - - - - -

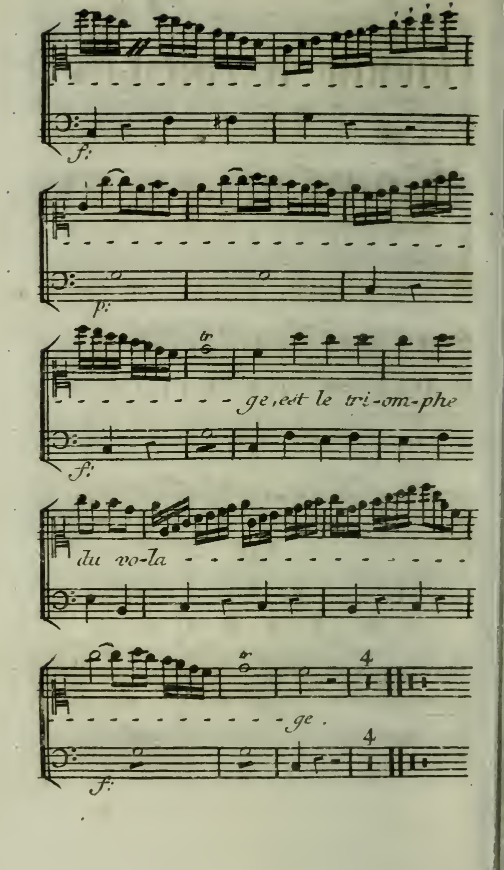

ge.
Soyez heu-
f:
p
reux par le Dieu des A-mours. La vé-ri-.


-té bril-le au fond de vo-tre â - - me.
Jeu-nes A-mans, que le de-sir en-
-flam - - - - - - - - - - me, le de-sir en-
f:
-flam-me, que la ver-tu vous fi-xe pour tou-
p:
-jours, que la ver-tu vous fi-xe pour tou-


Violon
jours; vous fi-xe pour toujours . ff:
ff:
Lorsqu'un ai-ma-ble sé-duc-
p:
-teur à la beau-té pré-sen-te son hom-
-ma-ge, à la beauté présen te son hom-


- ma - ge, Jeunes cœurs que l'A-mour en -
f: f: p: -
tr
- ga-ge, que l'A-mour en - ga - ge, mé-fi-ez
vous de sa fri-vo-le ar-deur, Du pa-pil-
- lon il est l'i - ma - - - - - - - -
- - - ge. Il vol - ti ge, il sur-prend la


fleur. Il la flé=trit, et son mal-
-heur est le tri-om-phe du vo-
-la-ge, du vo-la- - - - - - - - - -


f:
p:
tr
ge, est le tri-om-phe
f:
du vo-la
tr
4
ge.
4
f:

PIERRE BAGNOLET
ET
CLAUDE BAGNOLET,
SON FILS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE VILLE.

Fructus otii.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.



PRÉFACE.

FIXÉ, pour quelques tems, dans la Capitale, sans état, n'ayant d'autre occupation que celle de la parcourir et d'y voir tout ce qui pouvoit exciter ma curiosité, je me suis amusé à composer cette bagatelle. J'étois indécis auquel des petits Spectacles je la presenterois ; mais ayant vu jouer à M. Mayeur un rôle de niais, dans *La Cacophonie*, je ne balançai plus à lui donner celui de Claude Bagnolet. Je laisse à juger au Public si, par la maniere naturelle et plaisante avec laquelle il a toujours rempli ce rôle, j'ai pu regreter de le lui avoir confié.

SUJET

DE PIERRE ET CLAUDE BAGNOLET.

M. Thomas, riche Marchand de vin, deParis, a promis sa fille Thérese à Claude Bagnolet, fils de Pierre Bagnolet, parce que c'est un Fermier très-opulent, qui est Bailli et Procureur-Fiscal d'un village des environs. Il y a un dédit de deux mille écus entr'eux pour cette affaire. Mais Thérese est aimée d'un jeune soldat recruteur, nommé Cœur-d'Amour, qu'elle aime, et que Madame Thomas, sa mere, desireroit qu'elle épousât, plutôt que Claude Bagnolet, dont elle méprise l'état. Claude Bagnolet vient à Paris, avec son pere, pour terminer ce mariage; mais Thérese le trouve si niais qu'elle a plus de répugnance que jamais à l'epouser. Cœur-d'Amour, pour se débarrasser de ce rival, lui propose de le promener dans Paris, et de lui en faire voir les choses les plus curieuses. Claude Bagnolet se

livre à Cœur-d'Amour, qui, rencontrant plusieurs soldats de ses camarades, le mene, avec eux, dans un cabaret, où il l'engage, par surprise. La recrue doit partir le lendemain matin; mais Cœur-d'Amour compte bien que Pierre Bagnolet rachetera son fils, et il espere que l'argent qui lui en reviendra, déterminera M. Thomas à lui donner Thérese, puisqu'elle le préfere à Claude Bagnolet, et que c'étoit l'argent seul qui la lui faisoit accorder à celui-ci. Pierre Bagnolet, instruit de cet événement, donne deux cents louis, que Cœur-d'Amour lui demande pour déchirer l'engagement; et, voyant que son fils n'aime pas Thérese, parce qu'elle est complice du tour que le recruteur lui a joué, il rend la parole de M. Thomas et lui conseille d'unir Thérese à Cœur-d'Amour. Celui-ci leur offre un exemple de générosité, en faisant reprendre les deux cents louis à Pierre Bagnolet, qui annule le dédit, et M. Thomas, entraîné par cet exemple, accorde enfin Thérese à son amant, quoiqu'il soit sans fortune, en lui promettant de le retirer du service, et de lui abandonner son fonds de Marchand de vin.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR PIERRE ET CLAUDE BAGNOLET.

CETTE petite Comédie, qui fut imprimée, dans l'année de sa premiere représentation, à Paris, chez Cailleau, rue Gallande, n°. 64, *in*-8°., a quelques ressemblances avec l'Opéra-Comique de *Nicaise*, par Vadé. (Voyez le troisieme volume des Opéra-Comiques de notre Collection) On la joue très-souvent et elle fait toujours beaucoup de plaisir, par la maniere dont les deux principaux rôles en sont remplis; celui de Pierre Bagnolet, par M. Ribié, dont les talens, variés dans tous les genres, depuis les peres nobles jusques aux comiques à travestissemens, font les délices des Spectateurs de ce Théatre; et celui de Claude Bagnolet, par M. Mayeur, dont la seule vue excite toujours le rire général de toute la salle, et qui est véritablement d'un naturel et

d'une gaieté inimitables, sur-tout dans les rôles de niais, comme le dit l'Auteur de cette Piece, dans la petite Préface qu'il nous a envoyée.

Nous observerons, à l'occasion du rôle de Claude Bagnolet, que M. Mayeur est un des premiers du tres petit nombre d'Acteurs des petits Spectacles dont la peinture et la gravure se soient déja empressées à reproduire les traits aux yeux du Public, de leur vivant.

M. Le Peintre, le fils, a fait le portrait de M. Mayeur, en demi-taille, dans le costume de Claude Bagnolet, au moment où il va présenter un bouquet à Therese, sa prétendue. Ce tableau fut exposé à la Place Dauphine, avec les morceaux des jeunes Artistes, suivant l'usage annuel, le 17 Juin 1784, jour de l'Octave Fête-Dieu. Tout le monde reconnut l'original de ce portrait, et loua la verite de la ressemblance et les details de l'execution. Un autre Artiste, M. Ride, en a fait une gravure, en couleur, du meme merite pour la verite de la ressemblance et les details, et dont le burin est d'un fini précieux. M. Mayeur étant connu pour avoir donné plusieurs Pieces, en differens genres, et qui ont

réussi aux divers petits Théatres, comme pour cultiver la poésie légere avec quelque succès, le Graveur a mis les vers suivans au bas de ce portrait, que l'on trouve chez tous les Marchands d'Estampes et de Nouveautés.

« Éleve de Thalie, éleve d'Apollon,
» Son jeu naïf séduit, son esprit intéresse.
» Il sait unir, en sa jeune saison,
» Aux roses de l'amour les lauriers du Permesse. »

PIERRE BAGNOLET

ET

CLAUDE BAGNOLET,

SON FILS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE VILLE;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, le 27 juillet 1782, et depuis sur les principaux Théatres de Province.

Fructus otii.

A

PERSONNAGES.

M. THOMAS, marchand de vin.

Madame THOMAS, sa femme,

THÉRESE, leur fille.

CŒUR-D'AMOUR, soldat, amant de Thérese.

PIERRE BAGNOLET, riche fermier.

CLAUDE BAGNOLET, son fils.

La Scene est à Paris, dans l'appartement de M. Thomas.

PIERRE BAGNOLET

ET

CLAUDE BAGNOLET,

SON FILS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, *seule.*

Une fille qui est à la veille d'épouser celui qu'elle aime est bien contente !... Mais quelle différence quand on veut exiger d'elle le sacrifice de son penchant, et la forcer à s'unir à un homme qu'elle déteste !

SCENE II.

CŒUR-D'AMOUR, THÉRESE.

CŒUR-D'AMOUR.

AH! ma chere Thérese, je te cherchois.

THÉRESE.

Va, j'ai bien du chagrin!

CŒUR-D'AMOUR.

Et moi, bien de l'humeur!

THÉRESE.

M. Pierre Bagnolet et son fils sont arrivés. Mon pere renouvelle ses persécutions; il m'a signifié ce matin que mon contrat avec M. Claude Bagnolet seroit signé dès ce soir, et que je n'avois, bon-gré, mal-gré, qu'à me disposer à lui donner la main.

CŒUR-D'AMOUR.

Ton pere ne m'en parle point. Quel homme intéressé! .. Je le quitte à l'instant. J'ai voulu tenter auprès de lui un dernier effort; mais j'ai eu beau faire parler ma tendresse pour toi, lui exposer tes dégoûts pour le mari qu'il veut te donner, lui faire valoir enfin nos sentimens réciproques, il a été sourd à toutes mes prieres; je n'ai pu le fléchir. Mon rival est riche, et cette raison est trop puissante pour me flater de le voir changer de résolution!

THÉRESE.

Riche? Eh! le fût-il encore davantage, en serai-je

plus heureuse ? Un bien médiocre avec ce qu'on aime est préférable à de grandes richesses, s'il faut les partager avec quelqu'un qu'on ne peut souffrir. Plus de fortune souvent n'ajoute point au bonheur! —

CŒUR-D'AMOUR.

Que ne suis-je riche aussi !.... Mais je n'ai rien ; voilà mon crime. Ton pere me reproche encore d'être soldat ; il a même affecté de parler devant moi de mon métier, avec un dédain... qui ne m'humilie pas, au moins. Sans doute, je le suis, et me fais gloire de l'être ! Un soldat !.... Devroit-on jamais prononcer ce mot-là avec un air de mépris ? Eh ! qu'il sache que l'état qui consiste à sacrifier sa vie pour son Prince et pour son pays, honore toujours celui qui l'exerce !

THÉRESE.

Mon pere a beau faire, il ne m'empêchera jamais de t'aimer.

CŒUR-D'AMOUR.

Ta mere daignoit parler en ma faveur. Je l'ai laissée disputer avec lui. Je n'espere plus qu'en elle. Elle a toujours desiré mon mariage avec toi ; elle est femme, et femme jalouse de son autorité. Puisse-t-elle s'obstiner à ne point céder à son mari, et prendre à cœur d'achever son ouvrage !

THÉRESE.

Compte aussi sur moi ; mon pere peut bien m'empêcher de te donner la main, mais il n'y a ni contraintes, ni violences qui puissent me faire accepter celle d'un autre. Quant à M. Bagnolet, je lui ferai tant, tant de malhonnêtetés, pour le rebuter, qu'il sera

forcé à la fin à quitter la place, et à te laisser le champ libre !

CŒUR-D'AMOUR.

Cette conduite-là, ma chere Thérese, pourroit aigrir ton pere encore plus. Il est entêté : tâchons à le ramener par la douceur, et à obtenir du tems. Le moindre délai peut nous être favorable. Feins plutôt de bien recevoir ton prétendu ; ta mere m'en a fait le portrait le plus ridicule. S'il est vrai, je ne désespere pas de lui jouer quelque tour qui nous en débarrasse.

THÉRESE.

A l'égard de ça, quelque peu que ma mere l'ait flatté, il est encore plus ridicule et plus sot que son portrait.... Tiens, tu vas en juger; le voici luimême.

SCENE III.

CLAUDE BAGNOLET, *tenant un bouquet derriere son dos* ; THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR, *qui se cache derriere Thérese.*

CLAUDE BAGNOLET, *à Thérese.*

AH ! ah ! vous v'là, Mamselle Thérese ; il y a une heure que j'vous charchons, sans pouvoir tomber sus vous !

CŒUR-D'AMOUR, *à part.*

La belle chûte qu'il auroit fait e-là !

CLAUDE BAGNOLET, *à Thérese.*

J'ai cru que vous vous cachiais.

THÉRESE, *le contrefaisant.*

Tout de bon, M. Claude; en vérité, je suis bien fâchée de la peine !

CLAUDE BAGNOLET.

Ah ! il n'y a pas de quoi. Comme dit c't'aute : charchez, vous trouverez. Aussi j'nous sommes point rebuté. C'est que, dame, j'avons-là un biau bouquet, que j'vous demandons la parmission d'vous présenter. (*Il lui présente son bouquet en lui tournant le dos.*)

THÉRESE, *le contrefaisant toujours.*

Dame, c'est bien galant à vous, M. Claude!

CLAUDE BAGNOLET.

Ah! pour galant, j'm'en vante ! Tatigué! qui ne l'seroit pas à l'envers d'l'endroit d'une jolie créature comme vous, Mamselle Thérese?

CŒUR-D'AMOUR, *toujours caché, à part.*

Il est connoisseur, M. Claude !

CLAUDE BAGNOLET.

Il est beau, au moins, mon bouquet !.... J'y ons fait mette des roses, pour faire voir.... pour faire voir.... V'là-ti pas que j'ons oublié l'compliment que mon ch'pere m'a z'appris !... Que j'sis donc bête, moi !

CŒUR-D'AMOUR, *à part.*

Il se rend justice, au moins.

CLAUDE BAGNOLET.

V'là qu'çà me r'vient, Mamselle Thérese. J'y ons fait mette des roses pour faire voir que vous n'avez ni plus, ni moins d'éclat qu'elles. C'est galant, çà !...

Ces lys sont pour entrer en maniere ed comparaison avec la blancheur d'vote teint. Comme j'avons dit à la bouqueticre que c'étoit un bouquet d'nôce, et qu'elle a jugé à ma meine que j'étions l'marié, elle y a bouté itout un paquet d'jonquilles... Je ne sais pas trop à quoi l'comparer.

CŒUR-D'AMOUR, *se montrant à Claude Bagnolet, en lui frappant sur l'épaule.*

Eh! ne voyez-vous pas que c'est pour vous qu'elle a mis ça? Cette couleur-la vous ira à merveille, M. Claude.

CLAUDE BAGNOLET, *à Thérese, en regardant Cœur-d'Amour d'un air étonné.*

Comment! vous n'étiez pas seule, Mamselle Thérese?

THÉRESE.

C'est tout comme; c'est mon cousin.

CLAUDE BAGNOLET.

Ouais! ça ne seroit-ti pas queuque cousin ed contrebande?

CŒUR-D'AMOUR.

Sans doute, c'est ma cousine. Je viens lui faire compliment de ce qu'elle va épouser un aussi joli garçon que vous.

CLAUDE BAGNOLET.

Ah! pour joli garçon, c'est ben vrai. Mon pere est toujours émarveillé quand y me r'garde; et ma mere, qui étoit la pus belle d'not' village, m'disoit toujours que j'étions un biau gâs. J'sis toute sa ressemblature.

CŒUR-D'AMOUR, *le toisant des yeux.*

Hé bien, cousin futur, comment trouvez-vous la grand'ville? C'est la premiere fois que vous y venez?

CLAUDE BAGNOLET.

Oh! que non; j'la connoissions déja!.... C'est-à-dire, quand j'dis que je la connoissions, c'est que j'y avons passé en revenant d'nourrice.

CŒUR-D'AMOUR.

Vous deviez faire un bel éleve!.... C'est un bien beau pays que Paris! il y a bien des choses à y voir!

CLAUDE BAGNOLET.

Aussi j'ons déja ben couru! J'y ferons encore pus d'un tour. C'est l'jour que j'sommes arrivés, que j'avons vu queuque chose d'ben curieux. Mon pere me menit à un expectacle, qui étoit superbe, admirabe! Y avoit des Princes, et puis des Princesses qui veniont conter leurs malheurs en chantant; mais y falloit ête ben fin pour deviner ce qui disiont, car y avoit sous leus nez, tout exprès pour empêcher d'les entendre, une bande d'enragés qui faisiont avec d'z'instrumens un train.... ah! un train!.... Y réussissiont bien ceux-là toujous! Y en avoit un surtout qui avoit une boîte deux fois grosse comme li, et qui avoit une longue queue.... Y faisoit pus d'bruit à li tout seul que tous les autes ensemble.

THÉRESE, *à part.*

Le sot personnage!

CLAUDE BAGNOLET.

Y vint, par après, des Bergers, et puis des Bergeres qui dansiont pour les faire rire. J'ons vu aussi des Déesses, qui, à ce que je me suis laissé dire, ne dédaigniont point de s'familiariser queuquefois avec ed z'humains. Mais l'pus drôle, c'étoit de voir une grande sourciere, qui, d'un coup d'baguette... pan !.... fais't sortir de dessous terre une vingtaine ed diabes, qui gambadiont autour d'une jeune Princesse pour li faire peur. Heureusement pour elle qui vint à passer par-là une Déesse qui s'promenoit dans un gros nuage, et qui la tirit d'embarras; car, morgué ! dans l'cas ousque j'la voyois-là, alle étoit mal !.... Tout ça étoit ben biau. Je sommes encore tout étonné d'tout ce que j'avons vu.... On m'avoit dit que l'premier coup d'archet m'enleveroit; mais, je me suis tenu à la rampe; et j'dis, pas d'ça !

CŒUR-D'AMOUR, *bas, à Thérese.*

Je connois mon homme, à présent; je vais m'attacher à lui. Puissai-je le faire donner dans quelques panneaux. Attendons tout du hasard et de l'amour.

CLAUDE BAGNOLET, *à Thérese.*

Ah ça ! j'm'en vas vous quitter. J'allons trouver mon ch'pere, et puis faire encore queuques tours. Y a tant d'curiosités à voir ! J'aimons à m'instruire, au moins. V'la comme j'suis !

CŒUR-D'AMOUR.

Eh ! bien, pays, je sors avec vous; je vous accompagnerai, si vous le voulez ?

CLAUDE BAGNOLET.

Ah ! Monsieur, c'est un effet de vote complexion ! ... D'tout mon cœur. Je serai ben aise d'ête avec queuqu'un qui connoisse Paris comme vous.... (*A Thérese.*) Au revoir, Mamselle Thérese. J'va avec Monsieur votre cousin. Y m'promenera.

THÉRESE.

Adieu, M. Claude.

CLAUDE BAGNOLET.

J'allons vous charcher encore un bouquet... En voulez-vous deux ?.... Oh ! j'irions ben jusqu'à trois pour vous faire plaisir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR.

CŒUR-D'AMOUR.

LAISSE-MOI faire ; je vais lui faire voir du pays.

(*Il sort.*)

SCENE V.

THÉRESE, *seule.*

PUISSE-T-IL le mener si loin, que je n'entende pas plus parler de lui que si je ne l'avois jamais vu... Mais voici mon pere avec ma mere.... Si je pouvois les écouter.... Voyons, cachons-nous de ce côté.

(*Elle se cache.*)

SCENE VI.

M. THOMAS, Madame THOMAS.

M. THOMAS.

CONVENEZ, Madame Thomas, que vous êtes la plus obstinée de toutes les femmes?

Madame THOMAS.

Avouez, M. Thomas, que vous êtes le plus insuportable de tous les hommes?

M. THOMAS.

Quelle idée aussi de vouloir donner Thérese à un aigrefin qui n'a ni sou, ni maille, et dont tout le mérite consiste à porter une cocarde et un habit blanc?

Madame THOMAS.

Parlez un peu mieux, s'il vous plaît, d'un homme tel que M. Cœur-d'Amour. Il n'est pas riche; j'en conviens:

conviens : il n'est encore que soldat, je le sais ; mais c'est un joli sujet, qui va droit en besogne, qui fera son chemin, et qui est protégé par une vieille Comtesse, qui lui veut du bien. Elle le fera Officier, voyez-vous ? que sait-on, peut-être même Tambour-Major. Un pareil gendre nous fera beaucoup d'honneur !

M. THOMAS.

Fumée que cela ! Je songe au solide, moi ! Moins d'honneur et plus de profit, c'est aujourd'hui la devise à la mode. Après tout, je ne vois pas que l'alliance de M. Bagnolet soit moins honorable. Il est Procureur-Fiscal, seul Avocat et Bailli de l'endroit. Le fils, à lui seul, composera tout un barreau, car son pere se défait en sa faveur de toutes ses charges.

Madame THOMAS, *avec vivacité.*

Eh ! vive un Militaire, un défenseur de la patrie ! On ne sauroit faire trop de bien à ces braves gens-là ! J'aime mieux, voyez-vous ? que ma fille épouse un simple soldat, que tous les Procureurs-Fiscaux et les Baillis du monde.

M. THOMAS.

Mais le principal, ma femme, c'est qu'il a une ferme qui vaut au moins cent mille francs.

Madame THOMAS.

Eh ! quand elle vaudroit encore davantage, j'aime mieux que Thérese trouve un époux moins riche, et qui la rende heureuse. C'est notre fille, nous n'avons qu'elle.

M. THOMAS.

Mais, ma femme, j'ai donné ma parole; le contrat est dressé ?

Madame THOMAS.

Eh ! bien, il faut retirer l'une et déchirer l'autre.

M. THOMAS.

Comment ! jouer un pareil tour à un ancien ami ! Je n'en ferai rien. Il a d'ailleurs un dédit de deux mille écus, et vous voyez....

Madame THOMAS, *l'interrompant.*

Je vois, Monsieur, que c'est plutôt l'envie de me contrarier.

M. THOMAS.

Le mot est bon : contrarier ! N'êtes-vous pas, vous-même, l'être le plus contrariant de la nature ? Jusques dans les moindres choses, vous vous faites toujours un malin plaisir de me contredire; et la fin de tout cela, c'est toujours moi qui ai tort.

Madame THOMAS.

Assurément. Au reste, tout ce qu'il vous plaira. Mais ma fille n'en épousera jamais d'autre que Cœur-d'Amour : il me convient ; ma fille l'aime....

M. THOMAS, *l'interrompant.*

Parbleu ! je le crois bien. Un chapeau sur l'oreille, un habit écourté, une longue brette pendue au côté ; en faut-il davantage pour faire tourner la tête d'une fille ? Mais je saurai bien la mettre à la raison, moi !

Madame THOMAS.

Oh ! elle sera, malgré vous, Madame Cœur-d'Amour !

M. THOMAS.

Elle sera Madame Bagnolet, ou j'y perdrai la vie !

Madame THOMAS, *à part.*

Il n'y auroit pas grand mal à cela !

M. THOMAS, *à part.*

Voilà une bien méchante femme !

Madame THOMAS, *à M. Thomas.*

Tenez, M. Thomas, je suis bonne, vous le savez ; mais si vous me mettez en colere, je ne réponds pas de moi, voyez vous ? Je vais faire achever le contrat de Thérese et de Cœur-d'Amour. Nous verrons qui l'emportera de nous deux... nous verrons.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

M. THOMAS, THÉRESE, *à l'écart.*

M. THOMAS, *à part.*

J'AI cru qu'elle alloit m'étrangler ! Qu'une bonne femme est donc une chose rare ! La garde bien celui qui l'a ... (*A Thérese, qu'il aperçoit.*) Qu'est-ce que tu fais-là ? Tu m'écoutes, je crois ?

THÉRESE.

Moi ! mon pere ! Demandez plutôt ?

M. THOMAS.

Tu as l'air de me bouder ! Tu voudrois me savoir à

cent lieues, je gage? Va, va, un jour tu me remercieras de t'avoir fait épouser M. Bagnolet!

THÉRESE.

Tenez, mon pere, c'est plus fort que moi; je ne pourrai jamais me décider à vous obéir.

M. THOMAS.

Mais, mon enfant, sais-tu bien qu'il a, au moins, cent mille francs, et qu'on ne trouve point tous les jours à faire un si bon mariage?

THÉRESE.

Dites un bon marché, mon pere. L'amour ne se vend, ni ne s'achete. Aussi, depuis que l'intérêt seul décide des unions, faut-il s'étonner s'il y a tant de mauvais ménages et tant de femmes infidelles?

M. THOMAS.

Mais il n'y auroit qu'à te laisser écouter ton amour, il seroit bientôt éteint; et c'est alors que tu te repentirois d'avoir épousé un homme qui ne pourroit te donner du pain.

THÉRESE.

J'espere bien n'en jamais manquer, mon pere. N'êtes-vous pas assez riche? Quand vous avez épousé ma mere, elle n'avoit rien. Vous avez connu alors la douce satisfaction de faire du bien à ce que vous aimiez. Mon pere, laissez-moi, à mon tour, jouir de cette satisfaction-là! Sacrifierez-vous à un vil intérêt le bonheur de votre fille?

M. THOMAS.

Quand je te dis que je sais mieux ce qui te con-

vient que toi. M. Bagnolet est ton fait : d'ailleurs les choses sont trop avancées; il n'y a pas à reculer.

THÉRESE.

Mon pere, il est si laid !

M. THOMAS.

Eh ! un mari est toujours assez beau. Six mois après le mariage, mari beau ou laid, c'est égal : on s'accoutume à la figure; c'est le cœur alors qui fait tout.

THÉRESE.

Il est si bête !

M. THOMAS.

Tant mieux : ton ménage en sera plus tranquille; tu seras la maîtresse. Un mari imbécille est si aisé à mener !

THÉRESE.

Il a les yeux rouges et si petits qu'à peine il y voit. Direz-vous encore que c'est tant mieux ?

M. THOMAS.

Eh ! mon enfant, sans doute; il en sera moins clairvoyant. (*A part.*) Que de femmes dans Paris voudroient avoir un Quinze-vingt pour époux !

THÉRESE.

Vous avez beau dire, mon pere, je suis honnête fille; mais je ne répondrai pas de moi, si vous me forcez à épouser ce vilain magot-là !

M. THOMAS.

Oh ! ceci ne me regarde pas ! Si tu le mets au rang de la grande communauté, ce sera son affaire et

point du tout la mienne.... Je vais sortir pour le contrat : plus de réplique ; je veux être obéi. Entends-tu bien ? je le veux, je le veux.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

THÉRESE, *seule.*

Je le veux, je le veux.... C'est bientôt dit !... Les peres sont bien injustes ! ils veulent toujours vous marier à leur fantaisie. Croyent-ils qu'on peut commander à son cœur, et aimer, ou ne pas aimer, à sa volonté ?

SCENE IX.

CŒUR-D'AMOUR, THÉRESE.

CŒUR-D'AMOUR.

Ah ! ma chere Thérese, il est pris ! je le tiens ; je ne le lâcherai qu'à bonnes conditions ! Mon amour m'a suggéré une ruse innocente ; elle m'a réussi au-delà de mes espérances. Si M. Thomas s'obstine à ne pas vouloir de moi pour gendre, je n'aurai pas, du moins, le chagrin de te voir la femme de M. Claude Bagnolet : j'y ai mis bon ordre ; je t'en réponds !

THÉRESE.

Explique-moi donc un peu comment ?.... Mais, j'entends mon pere. Retire-toi, qu'il ne nous trouve point ensemble.

CŒUR-D'AMOUR.

Je cours mettre la derniere main à mon expédition.

THÉRESE.

Et moi, je vais porter cette bonne nouvelle-là à ma mere.

(Ils sortent chacun d'un côté différent.)

SCENE X.

M. THOMAS, PIERRE BAGNOLET.

PIERRE BAGNOLET.

TENEZ, M. Thomas, j'sis tout franc, moi ; j'voyons ben la manigance ed Madame Thomas. Vote fille n'aime pas mon fils : c'est clair ; et si ce n'étoit note ancienne amiquié qui me retient, j'aurions déja tout rompu.

M. THOMAS.

Allez, mon cher ami, ma parole est donnée : comptez dessus. Ma femme et ma fille ont beau se gendarmer, je saurai bien leur faire voir que je suis le maître, et les forcer à faire ma volonté !

PIERRE BAGNOLET.

Et v'là ce qu'y ne faut pas : quand on fait les choses par contrainte, ça ne va jamais bian. J'voulons l'bonheur d'note fils : ça va sans dire ; mais si Mamselle Thérese l'épousoit maugré elle, y ne seroit pas heureux, et j'en aurions ben du chagrin !

SCENE XI.

THÉRESE, Madame THOMAS, *arrivant à la fin du couplet de Bagnolet qu'elles ont entendu ;* M. THOMAS, PIERRE BAGNOLET.

THÉRESE, *à Pierre Bagnolet.*

AH ! pour cela vous dites vrai. Je vous avoue que je n'aime, ni n'aimerai jamais votre fils, parce que j'en aime un autre ; et que si mon pere me force à l'épouser, je le rendrai le plus malheureux de tous les hommes !

PIERRE BAGNOLET.

Eh ! ben, mon cher M. Thomas, v'là-ti du positif ?

M. THOMAS, *en colere, à sa fille.*

Comment ! tu es assez osée pour parler devant moi de la sorte ?

Madame THOMAS.

Elle a raison, mon mari. J'aimerois mieux que Thérese fût fille toute sa vie que de la voir mariée

contre son inclination ; et à qui encore ? à un paysan, un laboureur ! Vraiement, ne faut-il pas être bien pressé pour faire une pareille alliance ?

PIERRE BAGNOLET.

Comment donc, un paysan ! Vous faites ben la renchérie, Madame la Bourgeoise d'Paris. Depuis quand rougiroit-on d's'allier à d'pareils gens ?... V'là comme l'orgueil avilit l'état le plus utile ! Venais cheux nous, morgué ! c'est-là que vous apprenrais à connoître, à respecter un Laboureur. Vous me varrais, dès le point du jour, à la tête d'une bande d'ouvriers, que j'faisons vivre, et dont les bras laborieux m'aidont dans les travaux pénibles qu'exige la terre, avant d'nous prodiguer ses trésors. Vous me varrais le front couvert de sueur, accablé de fatigue, occupé sans cesse à pourvoir à la subsistance des habitans des villes, qui ne savont point apprécier l'homme estimable qui les nourrit. Tous ceux qui m'entouront, me chérissont de tout leu cœur ! Les vieillards, que l'âge et les infirmités mettont hors d'état de me rendre d'nouviaux sarvices, sont, par mes soins, à l'abri de l'indigence, et quand y me comblont de bénédictions, leus petits enfans, en me tendant les bras, semblont, par leus caresses, me remarcier de mes bianfaits, et paroissont desirer l'instant d'm'en récompensais. V'là les gens que vous méprisais, et qui sont pourtant des êtes ben pus précieux à la société qu'un tas de riches fainéans dont l'existence est inutile !

M. THOMAS.

Ajoutez que vous êtes Procureur-Fiscal et Bailli du lieu ?

PIERRE BAGNOLET.

C'n'est pas-là ce qui m'rend pus recommandabe. L'homme qui nourrit son semblabe, doit passer devant stilà qui le juge.

Madame THOMAS.

Eh ! mon Dieu, soyez tout ce que vous voudrez ; mais, je vous le répete encore, ma fille ne vous sera jamais de rien.

M. THOMAS.

Il faut être bien entêtée pour refuser un si bon parti ; cent mille francs !

PIERRE BAGNOLET, *à Madame Thomas.*

Et ben acquis, encore ; y n'y a pas un sou qui ne sait le fruit du travail et de la peine. Y a biaucoup d'gros Financiers, qui s'estimont ben au-dessus d'un simpe paysan, qui n'en diriont pas autant ... Mais, je dis, ça n'nous r'garde pas.... Et puis, tenais, si mon alliance vous déplaît, Madame Thomas, j'ne vous presserons point davantage ; il n'y aura rian d'fait.... (*A M. Thomas.*) J'vous rendrons vote parole, M. Thomas ; vous m'rendrais la mienne.

M. THOMAS.

Mais, mon cher ami, comptez sur moi !

PIERRE BAGNOLET.

Eh ! non, vous dis-je : v'là comme j'sis ; je ne veux rian d'force.... J'vas trouver mon fils. Si vote fille

s'obstine toujours à n'en pas vouloir, je charcherons queuqu'un qui lui convienne mieux, et qui fasse pus de cas ed nous. (*Il veut sortir.*)

M. THOMAS, *le retenant.*

Écoutez-moi donc.

PIERRE BAGNOLET.

Eh ! non ; c'est mon darnier mot. Je me croirions, à mon tour, humiliai que note fils entrît dans une famille qui seroit honteuse d'nous.... Eh ! morgué ! je n'sommes pas fait pour ça !

(*Il sort.*)

SCENE XII.

THÉRESE, M. THOMAS, Madame THOMAS.

M. THOMAS, *à Madame Thomas.*

Vous triomphez, Madame Thomas ! Je vois bien votre intention. Vous voulez, à force de mauvais procédés, contraindre M. Bagnolet à rompre entiérement avec moi ; mais vous n'y gagnerez rien. Si votre soldat s'avise de mettre les pieds ici, il trouvera à qui parler ! ... Je suis d'une colere !... Refuser cent mille francs, un parti que je ménageais depuis si long-tems !

Madame THOMAS.

Mais, je ne vous ai jamais vu l'ame si mercenaire, M. Thomas. Ma fille sera toujours plus riche que nous

n'étions quand nous nous sommes mariés, car votre fortune a bien prospéré depuis. Eh! bien, n'avons-nous pas toujours bien vécu?

M. THOMAS.

C'est bien différent! les tems sont bien changés! Les femmes à présent ont tant de besoins qu'elles ne connoissoient point autrefois! votre luxe et vos folies sont à un tel point qu'on n'a plus d'égards aux convenances du cœur, et que c'est l'argent seul qui fait aujourd'hui les contrats.

SCENE XIII.

CLAUDE BAGNOLET, *vêtu d'un très-grand habit de soldat, et ayant une cocarde au chapeau;* M. THOMAS, Madame THOMAS, THÉRESE.

CLAUDE BAGNOLET, *à part, en pleurant.*

MON Dieu, queu chien d'pays! queu trahison!.... (*A Madame Thomas et à Thérese, qui rient.*) Oui, riais ben.... (*A part.*) Morgué! que j'sommes malheureux d'ête venu ici!

M. THOMAS.

Eh! qui t'a arrangé comme cela?

CLAUDE BAGNOLET, *à Thérese.*

Eh! pardi! c'est vot maudit cousin l'soudar, Mamselle Thérese.

M. THOMAS,

M. THOMAS, *à part.*

Son cousin! Il y a quelque chose là-dessous.... (*A Claude Bagnolet.*) Explique-moi un peu cela, mon enfant?

CLAUDE BAGNOLET.

Sans doute; quand j'vimmes apporter un bouquet à Mamselle Thérese, y avoit avec elle un jeune homme, qui s'disit son cousin, et qui m'offrit, comme j'voulions m'promener un peu dans Paris, ed m'accompagner, pour me montrer ce qu'y avoit de pus bieau à y voir. Moi, d'li dire, de bonne-foi, que je l'voulions ben. Y me menit du côté d'un grand pont, oùsqu'y a un d'nos bons Rois, qui est à califourchon sur un grand cheval....

M. THOMAS, *l'interrompant.*

Le Pont-neuf, apparemment?

CLAUDE BAGNOLET.

Justement, l'Pont-neuf. Vous y êtes. Y rencontrit-là d'ses camarades, qui lui proposirent bouteille, et à moi itou. J'n'ons jamais reculé pour ça! J'entrons dans un cabaret. Nous voilà à boire et à rire. L'un d'eux propose d'boire à la santé du Roi, et du biau rejetton qu'y nous a bâillé et qui nous a tretous rendus si aises. Comme tous bons François, j'toppons à ça, d'bon cœur! Un autre dit qu'y falloit faire une maniere d'écriture, où y auroit la signifiance de ce que j'venions d'faire, afin d'l'envoyer au Roi pour qu'il l'sache, parce qu'il est aussi sensible aux témoignages d'respect et de reconnoissance d'ses moindres sujets que d'ses pus gros. J'toppons là-dedans; c'étoit

ben naturel ! Y signons tretous, et moi, à mon tour. J'n'eûmes pas putôt fini que v'là-ty pas, l'un qui m'ôte mon bieau chapeau d'castor, et qui m'met c'gringalet-là sur la tête ? Un autre qui m'prend mon bel habit d'drap maron d'tantôt, et qui m'force d'endosser c'ty-là ?.... « Mais, Messieurs, queuque ça signifie ? » que j'leu dit. Je n'veux pas m'engager, moi. Je » sommes venus à Paris pour nous marier, v'là tout. » D'ailleurs, je sommes si poltron, que je n'osons pas » tant seulement sortir le soir dans note jardin, crainte » des revenans.... » Je parlions à des sourds ! Ces enragés-là.... (*A Thérese.*) Vote cousin tout l'premier, n'ont rian voulu entenre ; et y m'ont dit, en m'quittant, que si j'm'avisions d'ôter ct'habit-là de d'ssus mon corps, mon affaire seroit bentôt faite.

M. Thomas.

Mon ami, il faut porter plainte ; c'est un attentat affreux ! Va faire ta plainte.

Claude Bagnolet.

Oui, va faire ta plainte ! ... Ah ! oui, je sommes ben avancé d'l'avoir faite !.... Comme j'étions dans la rue à conter note aventure, un queuqu'un qui étoit là ému ed componction, me conseillit d'aller tout dret cheux un Commissaire. Moi, j'va, tout dret. Le premier Commissaire que j'rencontre, je monte. . . . J'le r'connoitrions ben encore. C'étoit un gros, qui avoit une p'tite tête et de grand'mains.... « Monsieu, que j'lis dis... c'est pour à l'égard de c'que... » J'voulis tout d'abord li conter ma chance ; mais li,

sans plus m'écouter, y commença par s'emparer d'mon bel habit ed drap qu'il apercevit sous mon bras, en m'disant de r'passer un autre jour, qu'il éclairciroit mon affaire. Moi, d'li dire : « Mais, Monsieur l'Com-» missaire, vous l'embarbouillez ben putôt. » Je voulions ravoir not paquet; mais y m'fit mettre à la porte, sans pus d'raison... (*En sanglotant.*) Mon Guieu! mon Guieu! queuque va donc dire mon ch'pere, quand y va m'voir comme ça! que j'nons pus mon habit d'drap maron? Mon Guieu! mon Guieu! un habit coupé à la piece, avec des boutons de pinche-bec!... Ah! mon Guieu! mon Guieu!

Madame THOMAS.

Vous auriez aussi-bien fait de rester dans votre village, M. Claude.

CLAUDE BAGNOLET.

Sûrement; car aussi-ben j'voyons que Mamselle Thérese n'm'aime pas, qu'alle est cause du tour qu'on m'a joué, et que je ne serions pas putôt marié avec elle, qu'alle me feroit.... enrager!

THÉRESE.

Oh! pour ça, je vous en réponds d'avance, M. Claude!

CLAUDE BAGNOLET.

Oui! c'est-y comme-çà? Eh! ben, si vous n'voulez pas d'moi, j'voulons pas d'vous, non pus! J'aimerions mieux rejoindre l'Régiment, voyez-vous?.... (*Voyant entrer Cœur-d'Amour.*) T'nez, le v'la l'homme à la cocarde.

SCENE XIV.

CŒUR-D'AMOUR, M. THOMAS, Madame THOMAS, THÉRESE, CLAUDE BAGNOLET.

M. THOMAS, *à Cœur-d'Amour.*

COMMENT ! malheureux, tu oses paroître ici !

CŒUR-D'AMOUR.

Doucement, papa ! J'y viens par ordre de notre Capitaine, pour signifier un petit mot d'écrit à ce grand garçon que voilà... (*Montrant Claude Bagnolet.*) (*Lisant un papier.*) Il est ordonné au nommé Claude.... »

CLAUDE BAGNOLET, *pleurant et l'interrompant.*

C'est moi, Monsieu !

CŒUR-D'AMOUR.

Et bien Claude Bagnolet....

CLAUDE BAGNOLET, *l'interrompant encore.*

Oui, Monsieu, j'sis Claude Bagnolet : Pierre Bagnolet, c'est mon ch'pere qu'est Pierre Bagnolet ; moi, j'sis Claude Bagnolet.

CŒUR-D'AMOUR, *continuant de lire.*

« Soldat dans le Régiment, de se trouver demain » de grand matin au rendez-vous, ci indiqué, pour » partir avec les recrues. »

CLAUDE BAGNOLET.

Oui, comptais là-d'ssus !... J'nous sauverions putôt !

CŒUR-D'AMOUR.

Ne vous avisez pas de cela, camarade ! Savez-vous

bien ce que nous faisons pour faire rester en place ceux qui ont les pieds poudreux ?

CLAUDE BAGNOLET.

Qu'est-ce que vous faites, genti cadet ?

CŒUR-D'AMOUR.

Nous leur logeons dans la tête une petite dose de plomb, et ils ne bougent plus.

CLAUDE BAGNOLET.

Mais, Monsieu l'soldar, n'y auroit-y pas une magniere d'accommodement ? J'n'aime pas l'plomb dans la carveile.... C'est indigesse, au moins !

CŒUR-D'AMOUR.

Oh ! si-fait.... comme, par exemple, de renoncer à Mademoiselle Thérese, et de me donner deux cents louis pour votre dégagement.... Mais, décidez-vous promptement. Si notre Capitaine vous voyoit, il ne vous lâcheroit pas pour le double.... un joli garçon comme-ça !

CLAUDE BAGNOLET.

Deux cents louis !... Ah ! qu' j'sommes pas si Claude !... Ah ! ben oui !... Voyais si vous voulais trente-six francs, et qu'ça finisse, tout d'suite.... Voulais-vous quarante-deux lives ?

CŒUR-D'AMOUR.

Non, non ; deux cents louis, ou demain en route.

CLAUDE BAGNOLET.

J'vous accordons bian vote premiere porposition ; car aussi-ben j'voyons clarement qu'y nous en faura toujous veni là ; mais pour la seconde, Monsieu l'soldar,

vous n'y pensais pas : deux cents louis ! Je n'les valons pas !

CŒUR-D'AMOUR.

En ce cas, demain de grand matin.

CLAUDE BAGNOLET.

Ah ! c'est donc comme-ça ? Eh ! ben, j'm'en vas charcher mon ch'pere ! Vous trouverais à qui parler. Vous ne connoissais pas mon ch'pere ? Quand il est en colere.... J'vas le charcher, j'vas le charcher.

(*Il sort en pleurant.*)

SCENE XV.

M. THOMAS, Madame THOMAS, THÉRESE, CŒUR-D'AMOUR.

M. THOMAS, *à Cœur-d'Amour.*

Y A-T-IL de la conscience de demander une pareille somme, sur-tout, après avoir trompé la bonne-foi de ce pauvre garçon ?

CŒUR-D'AMOUR.

Parlons paisiblement, papa. J'aime Thérese ; elle m'aime : vous seul me la refusez. L'envie de l'obtenir et d'éloigner mon rival, m'a fait avoir recours à ce petit stratagême. Si son pere consent à donner les deux cents louis, ils me serviront de dot.

M. THOMAS.

Belle dot, vraiment! auprès de ce que M. Bagnolet doit donner à son fils!

CŒUR-D'AMOUR.

Dans des mains laborieuses cela fructifiera. Je quitterai le service; vous nous donnerez votre boutique. Il est tems que vous vous reposiez.

Madame THOMAS, *à M. Thomas.*

Allons, M. Thomas, consentez à leur bonheur. Il ne faut pas tous les biens du monde pour être content.

CŒUR-D'AMOUR, *à M. Thomas.*

Sans doute; et puis, laissez-nous faire, avec le tems nous nous enrichirons. Vous-même, M. Thomas, si vous n'aviez pas eu le secret de faire sortir dans une année de votre cave plus de pieces de vins qu'il n'en entroit dans trois, seriez-vous aujourd'hui si à votre aise?

M. THOMAS.

Parbleu! tu fais-là une observation qui me réconcilie avec toi. Je vois bien que tu es un garçon entendu! Voilà qui est résolu, je te donne ma fille, sauf même à payer le dédit.

THÉRESE, *embrassant son pere.*

Mon pere, que je vous remercie!

CŒUR-D'AMOUR, *à M. Thomas.*

Ah! M. Thomas, je vous dois mon bonheur!

Madame THOMAS, *à M. Thomas.*

Je vous promets, mon mari, de faire dorénavant toutes vos volontés!

M. THOMAS.

Eh ! ma femme, ne vous engagez à rien ; car je gagerois qu'à la premiere occasion vous oublieriez votre promesse.

SCENE XVI et derniere.

PIERRE BAGNOLET, CLAUDE BAGNOLET, *tenant son pere par l'habit, et se cachant derriere lui ;* M. THOMAS, Madame THOMAS, THÈRESE, CŒUR-D'AMOUR.

PIERRE BAGNOLET, *à Cœur-d'Amour.*

C'EST donc vous, Monsieu l'soldat, qui engagais les gens maugré eux ? C'est bian parfide à vous, morgué ! Est-ce qu'y doit ête parmis d faire usage d'la presse cheux nous pour avoir des soldats ? Les François haïssont la contrainte ; s'ils sarvent, c'est d'bonne volonté. Nos Rois ont-y jamais manquai d'bras pour les défenre ?

CŒUR-D'AMOUR.

Votre fils est enrôlé ; voici son engagement, en bonne forme : deux cents louis, si vous voulez que je vous le rende ; si non demain en route, au point du jour.

PIERRE BAGNOLET.

C'est le tour d'un malhonnête homme de vouloir....

CŒUR-D'AMOUR, *l'interrompant, et portant la main à son sabre.*

Malheureux ! si je n'étois ici, je t'apprendrois à me manquer !

PIERRE BAGNOLET.

Vous feriais-là une belle action !.... Allez, je n'vous craignons point. Celui qui menace son semblabe, qu'y voit sans défense, seroit ben peu dangereux s'y li voyoit dans les mains de quoi li réponde.

CŒUR-D'AMOUR.

Mais, il raisonne encore ? Il sied bien à un paysan....

PIERRE BAGNOLET, *l'interrompant.*

Un paysan ?.... A l'aute !.... (*Montrant Madame Thomas.*) C'est tout comme Madame... Je n'sommes ni fier, ni vaniteux ; mais, appernais, Monsieu l'soldar, que j'pouvons valoir mieux que vous.... Le marchand enrichit l'État, le soldar le défend ; mais c'est le paysan qui les nourrit tous deux.... (*Tirant une bourse de sa poche, et la donnant à Cœur-d'Amour.*) Au reste, je n'aimons point la dispute : v'là deux cents louis dans c'te bourse ; j'vous les donnons, puisqu'y faut en passer par-là.

CŒUR-D'AMOUR, *rendant la bourse.*

Et moi, je vous les rends. Cet argent seroit le fruit d'une ruse, que l'amour peut excuser.... (*Déchirant l'engagement.*) Mais je rougirois de l'accepter.

CLAUDE BAGNOLET, *se montrant, déchirant sa cocarde, et sautant de joie.*

Queu bonheur ! me v'là désenrôlé !

PIERRE BAGNOLET.

Eh ! ben, morgué ! v'là qu'est ben pensé, ça !.... J'avions peine à craire qu'un homme qui sart son Roi fût capable d'faire une pareille bassesse !

CLAUDE BAGNOLET, *sautant au cou de son pere, qui l'enleve dans ses bras.*

Mon papa !

M. THOMAS, *à Cœur-d'Amour.*

Et ta dot, donc ?

CŒUR-D'AMOUR.

Ah ! M. Thomas, que ce léger sacrifice ne change point vos dispositions ! Si je n'ai rien, je saurai, par un travail assidu, réparer les torts de la fortune.

PIERRE BAGNOLET, *à M. Thomas.*

C'est-à-dire, M. Thomas, que vous me manquez d'parole ?

M. THOMAS, *en balbutiant.*

Il est vrai que ma femme.... et ma fille. .. me déterminent.... à prendre....

PIERRE BAGNOLET.

Oui, le chemin de Normandie. Je vous entends.... Vous paîrez donc l'dédit ?

M. THOMAS.

D'accord.

PIERRE BAGNOLET.

Eh ben ! j'n'en voulons pus, nous. Une bonne ac-

tion, dont on est témoin, donne l'envie d'en faire une aute. Baillais vote fille à ce soldar. Il est tout naturel que c'tilà qu'alle aime ait la perférence sus c'tilà qu'alle n'aime pas. De c'te façon-là, j'serons tous contens.

AU PARTERRE.

Si ces Messieurs le sont de même, notre but est rempli.

FIN.

LES DEUX FRERES,

OU

LES VERTUS DE L'ENFANCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.



M. DCC. LXXXVI.

SUJET

DES DEUX FRERES.

Un Baron, ancien Officier, gardant le célibat, retiré dans une de ses Terres, y a pour compagnie une de ses parentes, nommée Léonore, victime de la séduction d'un homme qu'elle a trop aimé, et dont elle a été abandonnée, et elle éleve auprès d'elle un fils, de douze ans, nommé Auguste, fruit malheureux de cet amour illégitime. Le Baron prend soin aussi de l'éducation du fils de son neveu, le Vicomte de Mercourt, qui a quitté la France depuis douze ans, après avoir perdu son épouse, qui venoit de lui donner ce fils, nommé Hypolite. Mais le Vicomte annonce enfin son retour au Baron. Celui-ci fait part de la lettre de Mercourt à Léonore, qui apprend par la signature que ce Mercourt est le même qui l'a trompée sous le nom de d'Herville, qu'il portoit alors. Elle en instruit le Ba-

ron, et veut quiter une maison où l'homme qui l'a déshonorée va paroître. Hypolite et Auguste, que l'on a éloignés pendant cette explication, s'étant doutés qu'il pouvoit y être question d'eux, se sont tenus à portée d'entendre ; et Hypolite, effrayé du malheur qui menace son ami, son frere Auguste, lui propose d'aller se jeter avec lui dans les bras de Mercourt, dès qu'il arrivera, en lui disant qu'ils sont tous les deux ses enfans, afin de ne lui pas laisser le tems de distinguer celui d'entr'eux qui est le fils de son épouse d'avec celui qui est le fils de Léonore. Auguste se refuse à ce projet. Hypolite, avouant que son frere et lui ont tout entendu, prie le Baron d'engager Auguste à le seconder. Le Baron, enchanté, les admire l'un et l'autre et les encourage. Il envoie un valet dans l'avenue du Château, pour guéter l'arrivée de Mercourt et venir l'en avertir, afin de le recevoir le premier et de préparer les entrevues suivantes. Mercourt arrive, voit le Baron et demande son fils. Hypolite et Auguste se présentent. Il les accueille l'un et l'autre avec tendresse ; mais il veut savoir lequel des deux est son fils. Tous les deux reclament

ce titre. Il hésite, et ne peut choisir entr'eux. Il prie le Baron de le tirer de cette incertitude. Le Baron, loin de la détruire, ne fait que l'accroître, en le renvoyant, pour plus grand éclaircissement, à sa parente, qui s'approche. Mercourt reconnoît Léonore, et paroît confondu. Le Baron lui demande vengeance contre un séducteur qui a fait le malheur de cette femme, trop sensible. Mercourt avoue ses torts, et veut les réparer, en épousant Léonore, qui s'en défend d'abord; mais elle cede bientôt aux prieres du Baron, d'Hypolite et d'Auguste, réunies à celles de Mercourt.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LES DEUX FRERES.

UN Conte en prose, intitulé *Le modele des Freres*, par M. Imbert, et inséré dans le *Mercure* du 25 Octobre 1783, a fourni le sujet de cette petite Comédie. L'Auteur s'y est permis des changemens qu'exigeoient nécessairement l'unité de tems et l'unité de lieu. Excepté le nom de Léonore, qu'il a conservé, il a changé (sans nécessité, cependant) les noms de tous les autres personnages de ce Conte charmant.

Cette petite Comédie a eu du succès, dans sa nouveauté, et est encore applaudie tous les jours. Le ton de sensibilité qui y regne devoit concilier à l'Auteur l'approbation de ceux des Spectateurs qui aiment à être émus par des situations attendrissantes; et, comme il a voulu plaire à tout le

monde, il y a ajouté un valet balourd, dont les grosses naïvetés amusent ceux qui ne viennent chercher que de la gaieté aux petits Spectacles.

Cette Piece avoit déja été imprimée, dans le tems de sa premiere représentation, à Paris, chez Cailleau, rue Gallande, n°. 64, *in-8°.*

M. Milcent, Rédacteur des Affiches de Normandie, a traité le même sujet, en deux actes, en vers, et sa Piece a été jouée au Théatre Italien, le 11 Janvier 1785. Elle a eu huit représentations.

Cette Piece est aussi imprimée, à Paris, chez Cailleau, rue Gallande, n°. 64, *in-8°.*

Ce qui constitue l'intérêt principal dans la petite Comédie que nous donnons, est presque épisodiqne dans le Drame de M. Milcent, où les enfans ne jouent que des rôles secondaires, au lieu que ce sont eux qui forment ici le nœud de l'action et qui en préparent le dénouement.

Les deux Auteurs s'occupoient de ce sujet à la même époque. Quelques jours après la réception du Drame de M. Milcent par les Comédiens Italiens, on leur présenta à la censure la Piece destinée à l'Ambigu-Comique. La conformité des

titres et du sujet détermina les Comédiens Italiens à solliciter M. le Lieutenant de Police pour qu'il fasse suspendre la représentation de la Piece de l'Ambigu-Comique jusques après les premieres de celle de M. Milcent. Cela fut accordé. M. Milcent n'en crut pas moins qu'on avoit abusé de son Ouvrage, et il fit alors insérer au *Journal de Paris* une lettre dans laquelle il se récrioit fort contre cet événement, prétendant que le sujet de son Drame étoit prostitué sur le Théatre de l'Ambigu-Comique. L'Auteur de cette Piece fit une réponse, que l'on ne publia point. C'est lui qui nous a fourni ces détails, en nous priant de lui conserver l'anonyme.

Les rôles de cette petite Comédie sont très-bien remplis; celui du Baron, par M. Picardeaux; celui de Mercourt, par M. Talon, qui y développe toute la chaleur qu'on lui connoît; celui d'Hypolite, par Mademoiselle Bonnet, avec finesse; celui d'Auguste, par Mademoiselle Louvain, avec toute l'ingénuité qu'il exige; celui de Picard, valet du Baron, par M. Pénansier, avec une naïveté originale, et celui de Léonore, successivement par Mesdemoiselles Julie

Diancourt et Boursier ; par chacune d'elles, avec beaucoup de candeur et de sensibilité.

Ce dernier rôle a été joué, le 18 Décembre de cette année (1786), par Mademoiselle Chénier, pour son debut à ce Théatre, et elle y a mérité et obtenu les plus grands applaudissemens. Cette Actrice, qui avoit déja fait connoître ses talens sur le Théatre des Variétés, vient de s'attacher à celui de l'Ambigu-Comique, où elle ne peut manquer de plaire, par la maniere modeste et intéressante avec laquelle elle rend tous les rôles dont elle est chargée.

M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de qui nous avons une traduction, en vers François, de l'*Iliade* et de l'*Odissée* d'Homere, une Tragédie d'*Electre* et plusieurs excellens morceaux de littérature grecque, a fait représenter au Théatre François, le 12 Avril 1785, une Comédie en cinq actes, en vers, sous le titre des *Deux Freres ;* mais dont le sujet n'a aucune ressemblance avec celui de la petite Piece que nous donnons.

Voici ce que dit de celle de M. de Rochefort l'Auteur du *Mercure* de France, du 30 du même mois.

« Une Anecdote, tirée du *Spectateur Anglois*, a fourni le fonds de cette Comédie, qui n'a pas joui d'un heureux succès. »

« Un pere ne voit pas toujours les défauts de ceux qui lui doivent la vie. Il résulte quelquefois de cet aveuglement une très-mauvaise éducation. Pour obvier à cet inconvénient, trop commun, deux freres font l'échange de leurs enfans. L'un a un fils, l'autre une fille. Les jeunes gens se voient et se prennent de passion l'un pour l'autre. On fait l'épreuve de leur caractere par des demi-confidences, qui les désesperent ; enfin, on les éclaire sur leur destinée, et on les unit. »

« Des incidens brusqués, des situations fausses, et un défaut presqu'absolu d'intérêt, voilà les causes de la chûte de cette Comédie. La réputation que M. de Rochefort s'est acquise par d'autres Ouvrages, justement estimés, ne sauroit en souffrir aucune atteinte. Tout le monde n'est point appele à faire des Pieces de Théatre. »

« Chacun son lot ; nul n'a tout en partage. »

LES DEUX FRERES,

OU

LES VERTUS DE L'ENFANCE,

C O M É D I E

EN UN ACTE, ET EN PROSE;

Représentée au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 3 Février 1785.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LÉONORE, parénte du Baron.

D'HERVILLE, jeune Officier et neveu du Baron.

AUGUSTE, fils naturel de Léonore et de d'Herville.

HYPOLITE, fils de d'Herville et d'une épouse légitime.

PICARD, valet du Baron.

UN AUTRE DOMESTIQUE du Baron.

La Scene se passe dans un sallon, au Château du Baron.

LES DEUX FRERES,

OU

LES VERTUS DE L'ENFANCE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, *assise sur le devant du théatre*, AUGUSTE, *accourant.*

AUGUSTE.

TOUTE seule, ma chere maman! et M. le Baron?

LÉONORE.

Il est avec ses ouvriers, mon ami.

AUGUSTE.

Voulez-vous que je reste jusqu'à ce qu'il revienne?

LÉONORE.

Et Hypolite, ton camarade?

AUGUSTE.

Il est bien occupé! C'est dans quatre jours la fête de M. le Baron: nous avons un projet délicieux!

LÉONORE.

Et quel est-il?

AUGUSTE.

C'est notre secret; cependant, si vous voulez, maman....

LÉONORE, *l'interrompant.*

Non vraiment, un secret !

AUGUSTE.

C'est que nous l'aimons bien, M. le Baron.... Il a tant de complaisance pour nous !

LÉONORE.

Vous avez raison.... Ne néglige rien pour lui plaire, mon ami. S'il te conserve les mêmes bontés, il peut te rendre service, te ménager des protecteurs, et moi je ne puis que te chérir !

AUGUSTE.

Ma chere maman, je n'ai besoin que de votre amitié pour être toujours heureux.

SCENE II.

HYPOLITE, LÉONORE, AUGUSTE.

HYPOLITE, *appelant de derriere le théatre.*

AUGUSTE !

LÉONORE, *à Auguste.*

Hypolite te cherche ; je m'en doutois.

AUGUSTE, *à haute voix.*

Me voilà, Hypolite.

HYPOLITE.

Viens donc.

AUGUSTE, *à Léonore.*

Vous le voulez bien, maman ?

(*Léonore lui fait un signe de consentement, et il sort.*)

SCENE III.

LÉONORE, *seule.*

DOUCE sécurité de l'enfance!.... Puisse-t-elle durer encore long-tems!.... Mon cher Auguste.... Voilà, peut-être, les plus beaux momens de sa vie!.... D'Herville, homme faux et perfide! Puisse ton fils ne pas me reprocher un jour de t'avoir supposé un cœur délicat et sensible, d'avoir donné tout à l'amour et rien à la réflexion!... Que ma famille m'ait rejettée avec indignation, que j'aie tout perdu sur la terre, que je sois réduite à solliciter des secours étrangers, je te le pardonne; mais ce reproche m'accableroit!

SCENE IV.

AUGUSTE, HYPOLITE, LÉONORE.

HYPOLITE, *à Léonore.*

Bon soir, ma belle cousine.

LÉONORE.

Bon soir, Hypolite.

AUGUSTE.

Vous n'êtes pas aussi gaie que tout-à-l'heure, maman ?

HYPOLITE, *à Léonore.*

Pourquoi cela ! Vous n'êtes pas fâchée ?

LÉONORE.

Ce n'est rien. Restez ensemble. Je vais rejoindre M. le Baron.

HYPOLITE.

Mon oncle ? Il est du côté de la ferme.

AUGUSTE.

Voulez-vous que nous allions avec vous, maman ?

LÉONORE.

Non, j'ai besoin d'être seule.

AUGUSTE.

Vous reviendrez par ici, n'est-il pas vrai ?

LÉONORE.

Sans doute.

HYPOLITE.

Adieu, ma belle amie.

AUGUSTE.

Adieu, maman.

(*Léonore sort.*)

SCENE V.

AUGUSTE, HYPOLITE.

AUGUSTE.

LA voilà partie.

HYPOLITE.

Tu es bien heureux d'avoir une maman si aimable! Moi, mon papa est bien loin, si loin que je crains bien fort de ne le voir jamais.

AUGUSTE.

Qu'est-ce qui l'empêche de revenir?

HYPOLITE.

Oh! dame, mon oncle m'a conté cela. J'avois une maman, belle comme la tienne: quand je suis venu au monde, elle est morte. Mon papa a été si fâché, si fâché qu'il a fait ses adieux à mon oncle, l'a prié d'avoir soin de moi, et lui a dit qu'il ne reviendroit peut-être jamais. Quand nous serons grands, nous irons le trouver; et il nous fera recevoir dans son Régiment.

AUGUSTE.

Toi, à la bonne heure; mais moi qu'il ne connoît pas?

HYPOLITE.

Qu'est-ce que cela fait? N'est-tu pas mon camarade, mon ami? C'est comme si nous étions freres.

AUGUSTE.

Tiens, tu raisonnes comme un enfant. Allons rejoindre M. le Baron.

HYPOLITE.

Il doit revenir ici avec ta maman.

AUGUSTE.

Mais ils sont bien long-tems.... Allons, cela nous promenera.

(Ils sortent d'un côté; le Baron et Léonore entrent d'un autre.)

SCENE VI.

LE BARON, LÉONORE.

LE BARON.

PARBLEU! cousine, voilà une belle soirée pour l'affut!

LÉONORE.

Vous ne voulez donc jamais vous reposer?

LE BARON.

Me reposer!.... Mais vous voilà vous autres femmes! A peine avez-vous fait quatre pas: « Ah! bon Dieu, » l'horrible fatigue! Je ne puis plus me soutenir! » Il

faut s'asseoir, rester cloué sur une chaise deux heures de suite.... Oh! c'est ma mort.

LÉONORE.

Mon cher Baron, vous n'avez pas plus de soin de votre santé qu'il ne faut.

LE BARON.

Ma belle cousine, vous êtes bien aimable; mais je ne me coucherai pas avant minuit. Où sont les enfans?.... (*Appelant.*) Auguste? Hypolite?.... Où diable sont-ils allés courir? Je les mêne ce soir dans le bois de la Roche.

LÉONORE.

Le beau projet! Cette nuit ils reviendront avec un rhume affreux, par le serein qu'il fait.

LE BARON.

Ils se guériront. Faut-il les tenir renfermés comme vos marionnettes Parisiennes? J'en veux faire de bons soldats, qui puissent braver le froid, le chaud, le mauvais tems. Je m'occupe fort peu de leurs révérences, de leurs gentillesses. De la santé, un corps fait à la fatigue, du courage, de l'ardeur; voilà l'essentiel, A vingt ans ils seront aimables, à la bonne heure, parce qu'ils sentiront le besoin de l'être.

SCENE VII.

AUGUSTE, HYPOLITE, LE BARON, LÉONORE.

HYPOLITE, *à Auguste.*

QUAND je te disois que j'entendois mon oncle?

AUGUSTE, *a Léonore.*

Nous allions au-devant de vous, maman.

HYPOLITE, *au Baron.*

Bon soir, mon oncle.

AUGUSTE, *finement au Baron.*

Monsieur le Baron, rentrerons-nous de bonne heure ce soir?

LE BARON, *à Léonore.*

Vous voyez comme il me devine.... (*A Auguste.*) Et l'affut?

AUGUSTE.

Nous allons, Hypolite et moi, chercher nos fusils, n'est-il pas vrai?

(*Le Baron lui fait un signe d'approbation.*)

HYPOLITE, *au Baron.*

Oh! mon oncle, moi, je suis encore bien mal adroit!

SCENE VIII.

PICARD, LE BARON, LÉONORE, AUGUSTE, HYPOLITE.

PICARD, *au Baron, lui dannant une lettre.*

MONSIEUR, une lettre.

LE BARON, *prenant la lettre.*

D'où vient-elle ?

PICARD.

Mais elle vient....

LE BARON.

De la poste ?

PICARD.

De la poste ?.... Oui, Monsieur.

LE BARON.

A cette heure-ci ?

PICARD.

Oh ! non, Monsieur ; il y a plus de trois heures que le facteur l'a apportée.

LE BARON.

Et pourquoi ne pas l'avoir remise sur le champ ?

PICARD.

Il faut que cela ne soit pas pressé, car il ne m'a pas dit de la rendre tout de suite.

LE BARON, *à part.*

Le butor ! (*A Picard.*) Va-t-en.

PICARD.

Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

LE BARON.

Non.

PICARD.

Monsieur n'a pas besoin de moi pour le présent?

LE BARON.

Non.

PICARD.

Je puis m'en aller?

LE BARON.

Oui.

PICARD.

Monsieur, il n'y a pas de mal.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE BARON, LÉONORE, AUGUSTE, HYPOLITE.

LE BARON, *à Léonore, en désachetant la lettre.*

Vous me permettez?

LÉONORE.

Sûrement. (*Le Baron lit bas.*)

LE BARON, *à part, après avoir lu.*

A la fin, c'est heureux!... Depuis douze ans!... Mon cher neveu, vos visites sont bien agréables, sans contredit;

contredit ; mais vous n'avez pas l'habitude de les multiplier !

LÉONORE.

Comment ! votre neveu, le pere d'Hypolite ?....

LE BARON, *l'interrompant.*

Arrive aujourd'hui. Il revient d'Allemagne. Au surplus.... (*Il lui présente la lettre.*)

LÉONORE.

Moi ?

LE BARON.

Sans doute. Lisez, vous dis-je.

(*Léonore prend la lettre et la lit, bas.*)

HYPOLITE.

Mon papa vient donc nous voir ?

LE BARON.

Oui, mon ami.

HYPOLITE.

Que je suis heureux aujourd'hui !

LE BARON.

Je l'espere, au moins. D'après ce qu'il mande, il peut être actuellement dans l'avenue du château.

HYPOLITE, *à Auguste.*

Allons au-devant de lui, Auguste !

AUGUSTE.

Je le veux bien.

LÉONORE, *achevant de lire haut.*

« Votre respectueux et très-soumis neveu d'Herville,
» Vicomte de Mercourt. »

(*au Baron, après avoir lu.*)

D'Herville, votre neveu ?

LE BARON.

Oui ; cela vous étonne ? Je ne vous en ai effectivement parlé que sous le nom de Mercourt, qu'il a pris en héritant d'une Terre qui porte ce nom.... Mais vous pâlissez, Léonore ?

LÉONORE.

Ah ! Monsieur....

AUGUSTE.

Maman, vous vous trouvez mal ?

HYPOLITE, *à part.*

Voilà tout mon bonheur bien loin à présent !

LE BARON, *à part.*

Me voilà fort embarrassé... (*A Léonore.*) Léonore ?... (*A part.*) Elle ne m'entend plus.

AUGUSTE, *à Léonore.*

Maman !

LE BARON, *à Léonore.*

Léonore !.... (*A part.*) Cependant elle revient à elle.

HYPOLITE, *à Léonore.*

Ma belle amie !

LÉONORE.

Mon cher Auguste !.... Hypolite !.... Mille pardons, Baron.... Je suis bien sensible à vos soins !

LE BARON.

Cette lettre ?....

LÉONORE, *l'interrompant.*

Me rend bien malheureuse !.... (*Bas.*) J'aurois un mot à vous dire, Monsieur. S'il étoit possible que ces enfans....

LE BARON, *à Hypolite et à Auguste.*

Ecoutez, mes amis : vous êtes bien aimables ; mais s'il vous plaisoit de nons laisser seuls un quart-d'heure.

AUGUSTE, *à Léonore.*

Mais, maman....

LÉONORE, *l'interrompant.*

Je suis bien mieux, mon ami.

HYPOLITE, *à Auguste.*

Allons nous-en, Auguste.

AUGUSTE, *bas.*

Non. Tiens, il y a quelque chose dans tout ceci qui nous regarde.

HYPOLITE, *bas.*

Tu as raison. Il faut savoir ce que c'est, et nous cacher à quelques pas d'ici.

(*Ils se cachent à l'entrée d'un cabinet, d'où ils peuvent tout entendre.*)

SCENE X.

LE BARON, LÉONORE.

LE BARON.

AH ça ! vous me promettez bien de ne plus vous trouver mal ?.. J'étois tout-à-l'heure dans un embarras !..

LÉONORE, *l'interrompant.*

Soyez sans inquiétude ... Mais préparez-vous à une confidence qui va vous surprendre.

LE BARON.

Me surprendre ? C'est un peu fort !

LÉONORE.

Il est inutile de vous rappeler les circonstances qui accompagnerent la naissance du malheureux Auguste. J'étois coupable, sans doute....

LE BARON, *l'interrompant.*

Non; vous avez été crédule, foible et trompée.

LÉONORE.

Trompée !.... Le cruel ! Je perdis tout-à-la-fois.... Ma famille m'abandonna. Sans vous, je restois seule dans la nature. Vous daignâtes m'accueillir, me tendre encore des bras paternels !

LE BARON.

Chacun a sa maniere de voir les choses. Vous me connoissez, Léonore ? Franc, loyal, je hais la perfidie, le mensonge et tous les alentours de la séduction. Vous en avez été victime : j'ai dû vous plaindre ; j'ai dû faire mieux, vous protéger et opposer à un préjugé trop sévere l'estime d'un galant homme.

LÉONORE.

Si vous connoissiez l'auteur de mes maux !

LE BARON.

Je ne vous en ai jamais parlé.

LÉONORE.

Cela est vrai : votre délicatesse m'a épargné, à cet égard, le moindre chagrin. Attentif à écarter ce qui avoit le plus léger rapport à cet événement....

LE BARON, *l'interrompant.*

Auroit-il mieux valu qu'à l'imitation de bien des

gens, je vous eusse désolée vingt fois par jour, avec le ton d'une pitié, ou maligne ou imbécile ?

LÉONORE.

Je dois actuellement vous nommer celui....

LE BARON, *l'interrompant.*

Cette confidence est-elle réellement bien nécessaire ?

LÉONORE.

Jugez en vous-même ... Cet homme, jadis si aimable à mes yeux, que j'aime encore, malgré ses perfidies, c'est d'Herville, c'est votre neveu !

LE BARON.

Mon neveu ?

LÉONORE.

Lui-même, et il arrive ce soir !

LE BARON.

D'Herville, vous avoir trahie ! vous Léonore !.... Mais voilà bien les jeunes gens !

LÉONORE.

Au moment où je croyois être le plus sûre de son cœur, il m'abandonna pour toujours. Un ordre, qu'il prétexta, des affaires de famille....

LE BARON, *l'interrompant.*

Comme vous étiez trompée ! Il vous quittoit pour en épouser une autre ?

LÉONORE.

Oui, Monsieur. Faites-moi éviter sa présence, que je n'aie point à rougir en voyant l'auteur de mes maux !

LE BARON.

Il est vrai que dans ce moment....

LÉONORE, *à part.*

Mon cher Auguste! malheureux fruit de ma foiblesse! Sans fortune, sans famille, tu ne rencontreras par-tout que des obstacles, des entraves, et, peut-être, des mépris! On osera te faire un crime de ton existence! Infortuné! d'Herville est ton pere : il faut le fuir pour la vie!

LE BARON.

Pour la vie? Non, Léonore, non, ma belle cousine, on peut encore se flater....

LÉONORE, *l'interrompant.*

Jamais. Je vais chercher une retraite, y cacher mes larmes!... Monsieur, daignez protéger mon fils. Vous êtes trop généreux pour le rendre responsable des fautes de sa mere.

LE BARON.

Rentrons. Votre confidence mérite qu'on y réfléchissse. Allons, belle cousine, ne vous laissez point abattre par la douleur; que l'espérance vous soutienne. Souvent c'est du sein de l'infortune que semble naître la félicité.

(*Il rentre, avec Léonore, dans l'appartement de celle-ci.*)

SCENE XI.

AUGUSTE, HYPOLITE.

HYPOLITE.

Auguste, viens donc; ils sont bien loin !

AUGUSTE, *avec chagrin.*

Hé bien, que me veux-tu ?

HYPOLITE.

Tu as les yeux bien rouges ! Je parie que tu as pleuré.

AUGUSTE.

Oh ! non.

HYPOLITE.

Tu me trompes ?

AUGUSTE.

Pourquoi ?

HYPOLITE.

Tu as bien tort d'avoir pleuré. Moi je suis bien content !

AUGUSTE.

Rien ne t'empêche d'être heureux !

HYPOLITE.

J'ai entendu tout ce qu'a dit ta maman.

AUGUSTE.

Tout ?

HYPOLITE.

Je n'en ai pas perdu un mot !

AUGUSTE.

Hypolite !.... et tu es content?

HYPOLITE.

Sans doute. Tu n'as donc pas fait attention ? Mon papa est le tien aussi. Ce que je voulois est arrivé.... Auguste, nous voilà plus que camarades, plus que bons amis; nous sommes freres, pour toujours, toujours!

AUGUSTE.

Cela est vrai, nous sommes freres.

HYPOLITE.

Pourquoi donc ta maman dit-elle qu'elle veut s'en aller? C'est bien mal! Elle est aimée ici mille fois mieux qu'elle ne pourroît l'être ailleurs.

AUGUSTE.

Il faudra que je la suive.

HYPOLITE.

Pourquoi cela ?.... Mais si mon papa arrive ce soir?

AUGUSTE.

C'est pour te voir qu'il revient; mais moi!....

HYPOLITE.

Mais si tu es mon frere?

AUGUSTE.

Notre sort est bien différent! M. d'Herville veut être ton papa; c'est pour toi qu'il revient.... pour toi seul! Mais moi.... il ne me connoit pas; et s'il me connoissoit, peut-être me haïroit-il!

HYPOLITE.

Cela n'est pas possible, Auguste.

AUGUSTE.

Si tu as entendu ce qu'a dit maman, ma naissance est un crime. On peut m'outrager, me mépriser. Juge si mon papa voudroit me reconnoître pour son fils !

HYPOLITE.

Te mépriser !.... outrager mon ami, mon frere ! Je ne suis qu'un enfant, mais je serai grand un jour !.... (*Après avoir rêvé un instant*) Oh ! l'excellente idée !.... Auguste, si tu veux, nous serons aussi heureux l'un que l'autre.

AUGUSTE.

Comment ?

HYPOLITE.

Mon papa ne m'a jamais vu.

AUGUSTE.

Ni moi non plus ; à peine sait-il si j'existe !

HYPOLITE.

Il vient chez mon oncle ; il lui demandera de mes nouvelles.

AUGUSTE.

Il voudra te voir sur le champ.

HYPOLITE.

Puisqu'il ne connoît ni l'un, ni l'autre de nous deux, que nous sommes ses enfans, quand il me demandera, nous irons ensemble nous jeter dans ses bras : nous l'appelerons notre papa : il ne pourra se refuser à nous aimer, et jamais nous ne serons séparés.

AUGUSTE.

Le beau projet ! Cette erreur-là ne peut durer qu'un instant.

HYPOLITE.

Mon oncle sera dans notre confidence : ta maman ne voudra pas s'y opposer ; ainsi....

AUGUSTE, *l'interrompant.*

Mon ami....

HYPOLITE, *l'intetrompant à son tour.*

Dis donc, mon frere.

AUGUSTE.

Ton cœur est généreux, mais....

HYPOLITE, *l'interrompant.*

Point de mais.... Dis que tu le veux bien ?

AUGUSTE.

Si je le pouvois !

HYPOLITE.

Tu m'impatientes ! N'es-tu pas mon frere ? Ne me donnerois-tu pas une portion de ce qui t'appartient ?

AUGUSTE.

Tout, Hypolite, si tu le desirois !

HYPOLITE.

Eh ! bien, l'amitié de mon papa, que tu dis être à moi toute entiere, je t'en offre la moitié ; et encore cette moitié-là t'appartient et tu me refuses ! Ah ! mon cher Auguste !

AUGUSTE.

Hypolite, mon aimable frere !

HYPOLITE, *voyant arriver le Baron.*

Tiens, voilà mon oncle qui vient nous chercher; je parie qu'il va dire que j'ai raison.

AUGUSTE.

Et moi, je suis certain qu'il m'ordonnera de te refuser.

SCENE XII.

LE BARON, HYPOLITE, AUGUSTE.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est, mes amis? Vous voilà bien échauffés! Encore une nouvelle querelle?

HYPOLITE.

Non, mon oncle; mais vous allez nous mettre d'accord.

AUGUSTE, *au Baron.*

Monsieur le Baron va convenir que j'ai raison.

HYPOLITE, *au Baron.*

Mon oncle, écoutez-moi, s'il vous plaît.

AUGUSTE.

Laisse-moi parler le premier.

HYPOLITE.

Non, je veux que ce soit moi.

LE BARON.

Ah! ça, dépêchez-vous. Je n'ai pas le tems d'écouter vos sornettes.

AUGUSTE.

Ce que nous avons à vous dire est très-sérieux !

LE BARON.

Très-sérieux !.... voilà qui devient piquant ! Allons, j'écoute.

HYPOLITE.

D'abord, mon oncle, il faut nous pardonner une chose.

LE BARON.

Mais....

AUGUSTE, *l'interrompant.*

Vous nous le promettez ?

LE BARON.

Oui, je vous le promets; ensuite ?

HYPOLITE.

Vous savez bien que vous nous avez renvoyés tout-à-l'heure ?

AUGUSTE, *au Baron.*

Pour parler à maman.

LE BARON.

J'avois mes raisons pour le faire.

HYPOLITE, *avec naïveté.*

Eh ! bien, mon oncle, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais nous avons tout entendu.

AUGUSTE.

Je sais actuellement combien je suis à plaindre !

LE BARON.

C'est très-mal d'écouter. Votre curiosité est d'une indécence pour laquelle je vous gronderois très-fort, si je n'avois pas promis de vous pardonner.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous voyez que j'en suis bien puni !

LE BARON.

Auguste, tu as une grande tâche à remplir ! C'est de réparer, à-force de talens et de belles qualités, le malheur de ta naissance. Ton sort est dans tes mains.... (*A Hypolite.*) Toi, Hypolite, garde un secret inviolable à ton ami. Si tu étois assez lâche pour le trahir un jour.... (*D'un ton caressant.*) Mais non, tu ne le trahiras pas ; tu me le promets ?

HYPOLITE.

Mon oncle, vous ne m'avez pas entendu. Auguste peut, si vous le voulez, être heureux, dès aujourd'hui,

LE BARON.

Si je le veux !.... Parlez, mes amis.

HYPOLITE.

A son arrivée, mon papa demandera où est son fils.... Ne le sommes-nous pas tous deux ? N'avons-nous pas tous deux le même droit à sa tendresse? Ne devons-nous pas lui faire, en même tems, mille caresses? Eh ! bien, mon oncle, Auguste ne le veut pas.

AUGUSTE, *au Baron.*

Monsieur le Baron, vous savez ce que maman a dit. Je n'ai rien à demander à M. d'Herville : Hypolite est son fils, et moi, je n'ai que maman qui m'aime, et vous qui me protégez.

HYPOLITE, *au Baron.*

Trouvez-vous de la raison dans ce que dit Auguste ?

LE BARON.

Embrassez-moi, mes enfans ! Vous êtes dignes l'un

de l'autre. (*A part.*) Dieu ! je vous remercie de les avoir rendus vertueux et sensibles... (*A Auguste.*) Auguste, tu as dû refuser d'entrer dans ce projet ; mais il le faut, mon ami : je te l'ordonne... (*A Hypolite.*) Oui, vous serez unis ; vous resterez freres... (*A tous les deux.*) J'attends d'Herville ; ne vous écartez pas. Quand il sera tems vous paroîtrez.

HYPOLITE, *à Auguste.*

Quand je te disois que mon oncle me donneroit raison... (*Au Baron.*) Adieu, mon cher oncle !

AUGUSTE, *au Baron.*

Adieu, Monsieur le Baron !

LE BARON, *à tous les deux.*

Adieu, adieu !

(*Hypolite et Auguste sortent.*)

SCENE XIII.

LE BARON, *seul.*

ILS m'ont ému ; mais ému d'une force !... Heureusement que je n'ai pas souvent de pareilles scenes !.... D'Herville, quel bonheur t'attend ! Est-il un pere plus heureux !... Si je ne m'étois pas obstiné à rester garçon, je pourrois me flater... Mais non... Un comme lui dans mille. Il faut que rien ne contrarie nos projets... (*Appelant.*) Picard !.... Faisons la leçon à ce bénêt-là... (*Appelant encore.*) Picard !

SCENE XIV.

PICARD, LE BARON.

PICARD.

MONSIEUR m'appelle, que je crois?

LE BARON.

As-tu quelque chose à faire ce soir?

PICARD.

Ce soir? je ne sais pas.... Attendez, Monsieur, je crois me ressouvenir... Non.

LE BARON.

En ce cas, écoute.

PICARD.

Cependant, quand je dis que je n'ai rien à faire, c'est-à-dire que... je n'ai pas encore soupé; et c'est une fiere besogne que celle-là!

LE BARON.

Ce soir, il m'arrive un ami

PICARD.

Ce soir, à cette heure-ci, qu'il fait une nuit si noire? Il ne me ressemble pas toujours, votre ami, à sa place j'aurois une peur!....

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu iras au-devant de lui.

PICARD, *avec effroi.*

Moi! Monsieur?

LE BARON.

Sans doute. Quand tu seras au bout de l'avenue, tu suivras le grand chemin à droite, entends-tu?

PICARD.

Tout ça est trop difficile à retenir. Dame ! Monsieur, c'est que je n'ai plus de mémoire du moment que je n'y vois goutte.

LE BARON.

Eh! bien, alors, tu attendras au bout de l'avenue, jusqu'à ce que tu entendes venir une chaise de poste; quand elle sera près de toi, tu crieras d'arrêter.

PICARD.

Et si elle ne veut pas arrêter ? Ces chevaux de poste, Monsieur, ça n'entend pas plus de raison que des bêtes !

LE BARON.

Alors, tout uniment, tu viendras m'avertir ici.

PICARD.

Ici ?

LE BARON.

Oui.

PICARD.

C'est bien plus aisé comme cela. Il ne faut pas m'embrouiller les choses pour que je les retienne !... (*En s'en allant.*) Dans l'avenue de la voiture à droite, et puis j'accours.

SCENE XV.

LE BARON, *seul.*

LÉONORE est inquiete. Je vais aussi la prévenir. Nous verrons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XVI.

UN DOMESTIQUE, LE BARON.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le Vicomte de Mercourt.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

D'HERVILLE, LE BARON.

D'HERVILLE.

AH ! mon cher oncle, avec quel plaisir je vous revois !

LE BARON, *l'embrassant.*

C'est toi, mon neveu; c'est toi, d'Herville ! Pourquoi donc te faire annoncer ?

D'HERVILLE.

La décence exigeoit, je crois...

LE BARON, *l'interrompant.*

Chez moi; chez un ami, un second pere !.... Embrasse-moi encore une fois... (*Ils s'embrassent*) Depuis douze ans, douze années entieres, sans se revoir, d'Herville !

D'HERVILLE.

Dans le tems, vous avez applaudi vous-même à mon éloignement.

LE BARON.

Tu m'as laissé vieillir dans ma retraite. Sans une jeune parente, retirée depuis quelques années chez moi, j'aurois passé des jours bien tristes !

D'HERVILLE.

Vous devez me pardonner.

LE BARON.

Ma réflexion n'est pas une querelle, mon ami... Ah ! ça, parlons de ton fils.

D'HERVILLE.

Je devois effectivement commencer par vous remercier de vos soins.

LE BARON.

Tu le trouveras bien formé ! C'est presqu'un homme actuellement.

D'HERVILLE.

Il ne peut manquer d'être vertueux et aimable, puisque vous avez daigné vous occuper de son éducation. Puisse-t il être un jour plus heureux que son pere !

LE BARON.

Comment ! mon cher neveu, de la jeunesse, une fortune suffisante, un fils qui promet beaucoup, un oncle qui t'aime ; tu le sais, d'Herville ! de quoi donc aurois-tu à te plaindre ? Ton service en Allemagne, peut être....

D'HERVILLE, *l'interrompant.*

De ce côté, je n'ai rien eu à desirer. Mes moindres actions ont fixé l'attention de mes supérieurs. Grades, honneurs, distinctions, j'ai tout obtenu.... Mais le souvenir de la perte d'une épouse adorée !...

LE BARON *l'interrompant.*

Sans doute que ta femme avoit mille qualités ; mais le tems a dû détruire cette impression de douleur.

D'HERVILLE.

Non, mon oncle.... Si vous connoissiez la sensibilité de mon cœur !...

LE BARON, *l'interrompant.*

Il est comme celui de tous les hommes, mon cher neveu : un objet en efface un autre. Ne t'ai-je pas suivi à vingt ans ? Tu étois l'amant de toutes les femmes ; sacrifiant la beauté de la veille à la conquête du moment !

D'HERVILLE.

Vous avez raison ; j'ai eu une jeunesse bien extravagante !

LE BARON.

C'est un mal nécessaire, mon ami. Actuellement tu réfléchis un peu plus ; n'est-il pas vrai ?

D'HERVILLE.

Vous avez bien raison!

LE BARON.

Te voilà calme et tranquille?

D'HERVILLE.

Je me flatte....

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu sais mieux apprécier les erreurs de la vie?

D'HERVILLE.

J'en connois toute la frivolité!

LE BARON.

N'est-il pas vrai que tu réparerois, de bien bon cœur, les sottises que tu fis à vingt ans?

D'HERVILLE.

Ne doutez pas que s'il étoit possible....

LE BARON, *l'interrompant.*

Ce seroit une besogne à ne jamais finir. Si tu annonçois tes projets de réforme, la maison seroit bientôt remplie de belles éplorées qui viendroient te demander raison de tes perfidies.

D'HERVILLE.

Vous me supposez donc avoir été bien dangereux?

LE BARON, *d'un ton froid.*

Que sais-je, moi? C'est un rôle bien facile à jouer que celui de séducteur! Une jeune personne crédule, sans défiance, devient bientôt une victime de plus.

D'HERVILLE.

Mais, mon oncle....

LE BARON.

D'Herville!

D'HERVILLE.

Cette réflexion a presque le ton du reproche ?

LE BARON.

Non, mon ami ; qu'aurois-je à te reprocher, moi ? C'est qu'on prend le ton sérieux, sans s'en apercevoir. . Rentrons .. Mais .. non. Je vais chercher ton fils, l'amener ici, voir s'il saura te deviner... Attends ici ; ne t'éloigne pas.

D'HERVILLE.

Je suis à vos ordres.

LE BARON.

Je ne te ferai pas attendre... (*A part.*) Il est troublé ; mettons son inquiétude à profit... (*A d'Herville.*) Tu restes ici, n'est-il pas vrai ?

(*D'Herville fait un signe affirmatif, et le Baron sort.*)

SCENE XVIII.

D'HERVILLE, *seul, après avoir rêvé quelque tems.*

IL a raison ; j'ai de cruels reproches à me faire ! Non pas d'avoir méprisé ces conquêtes faciles, que le caprice ou la vanité vous amenent et vous enlevent, tour à-tour... « Une jeune personne, sans défiance, » devient si tôt une victime !... » Voilà ses expressions... Pouvoit-il mieux s'y prendre pour me retracer le douloureux souvenir de Léonore ?.... Je l'ai abandonnée,

perdue, sans retour.... Et son crime étoit de m'aimer !... Si mon oncle étoit instruit !... Mais, non ; cela n'est pas possible. Tirons un rideau sur cette époque de ma vie, puisque le mal est irréparable !

SCENE XIX.

AUGUSTE, HYPOLITE, D'HERVILLE.

AUGUSTE, *dans le fond, à Hypolite.*

HYPOLITE !

HYPOLITE.

Mon ami !

AUGUSTE, *montrant d'Herville.*

Le voilà.

HYPOLITE.

Tu as raison.... (*A d'Herville.*) Monsieur....

AUGUSTE, *à d'Herville.*

Vous êtes M. d'Herville ?

D'HERVILLE.

Oui, mes amis.

AUGUSTE et HYPOLITE, *ensemble, en se jettant dans ses bras.*

Ah ! mon papa, que nous sommes heureux !

D'HERVILLE.

Et moi aussi : je vous embrasse de bon cœur, mes enfans !

HYPOLITE.

Oui; nous sommes vos enfans, et nous voulons toujours l'être.

D'HERVILLE, *à part.*

Quelle agitation j'éprouve !.... Douce émotion des cœurs sensibles !... (*A Hypolite, et à Auguste.*) Vous êtes bien aimables, tous deux !

AUGUSTE.

Promettez-nous de nous aimer ?

D'HERVILLE.

De toute mon ame !

HYPOLITE.

Également tous les deux ?

D'HERVILLE.

Mais, l'un de vous, je crois, a des droits plus sacrés que l'autre ?

HYPOLITE.

Pourquoi cela ?

D'HERVILLE.

L'un de vous est mon fils ?

AUGUSTE.

Nous le sommes tous deux.

D'HERVILLE.

Tous deux ? C'est un peu fort !... Écoutez : je promets d'aimer l'un comme mon fils, l'autre comme mon meilleur ami !

HYPOLITE.

Point de partage, mon cher papa !

AUGUSTE, *à d'Herville.*

Est-ce qu'il vous seroit impossible de nous chérir également ?

D'HERVILLE.

Vous m'intéressez tous les deux... (*A part.*) Le badinage est charmant !

HYPOLITE.

Rien n'est plus vrai, mon papa !

D'HERVILLE, *à tous les deux.*

Ah ! ça, vous voulez donc.... (*A Hypolite.*) Comment vous nommez-vous, mon jeune ami ?

HYPOLITE.

Hypolite d'Herville.

D'HERVILLE, *à part.*

C'est lui.... (*A Hypolite.*) Mon aimable enfant, que je t'embrasse, mille fois !

HYPOLITE.

Et mon frere ?

D'HERVILLE.

Votre frere ?

HYPOLITE.

Oui, mon frere Auguste ?

D'HERVILLE, *à part.*

Auguste !.... (*A Auguste.*) C'est votre nom ?

AUGUSTE, *hésitant.*

Oui mon.... mon papa.

D'HERVILLE.

Fils ?

AUGUSTE,

AUGUSTE.

Fils de Monsieur d'Herville.... Mais de vous, mon cher papa !

D'HERVILLE, *à part*

Quelle modestie ! quelle douceur !...(*A Auguste.*) Mon ami, je t'ai fait injure. Oui, mon cher Auguste ; tu es mon fils.... (*A part.*) C'est le portrait vivant de Madame d'Herville, de sa mere infortunée !

HYPOLITE.

Et moi, vous m'abandonnez ?

D'HERVILLE, *à tous les deux.*

Hypolite !.... Auguste !.... cette inquiétude n'est plus supportable ! Cruels enfans !.... vous vous faites un jeu....

HYPOLITE, *l'interrompant.*

Ce n'est point un jeu, mon papa ; Auguste est mon frere.

AUGUSTE, *à d'Herville.*

Vous ne vouliez donc avoir qu'un fils ?

HYPOLITE, *à d'Herville.*

Comme nous vous aurions aimé !

D'HERVILLE.

Je le crois.... Mon cœur se partage entre vous deux!

AUGUSTE.

Le cœur ne se trompe jamais Oui, vous êtes notre papa . nous aurons pour vous le même amour et le même respect !

HYPOLITE, *à d'Herville.*

Vous partagerez vos leçons entre nous deux,

AUGUSTE, *à d'Herville.*

Nous serons si jaloux de vous plaire!

(*D'Herville les quitte, et veut s'en aller.*)

HYPOLITE, *à d'Herville.*

Vous vous éloignez, mon papa; est-ce que vous êtes fâché?

D'HERVILLE, *à part, et revenant à eux.*

Je pourrois d'un seul mot obtenir la vérité; mais cette erreur me plaît!.... (*A tous les deux.*) Quel motif vous engage donc à me tromper?

AUGUSTE.

Nous n'avons jamais trompé personne!

D'HERVILLE.

Et, cependant, j'ignore.... Mais voici mon oncle.

SCENE XX et derniere.

LE BARON, LÉONORE, D'HERVILLE, AUGUSTE, HYPOLITE.

(*Léonore reste d'abord au fond du Théatre, et n'est pas aperçue de d'Herville.*

D'HERVILLE, *au Baron.*

C'EST à vous que je m'adresse : arrachez-moi du plus fâcheux embarras!

LE BARON.

Et en quoi consiste-t-il?

D'HERVILLE.

Je suis plus riche que je ne le croyois. Au lieu d'un fils, en voilà deux. Ils viennent auprès de moi réclamer le même titre.

LE BARON.

Tous deux ?

D'HERVILLE.

Tous deux.

LE BARON.

Et tu décides ?

HYPOLITE.

Mon cher oncle, vous nous avez promis....

AUGUSTE, *au Baron.*

M'abandonnerez-vous ?

LE BARON, *à tous les deux.*

Non, mes bons amis.... (*A d'Herville.*) Écoute : ces enfans-là pourroient avoir raison tous deux ; la paternité est une énigme si difficile à débrouiller !

D'HERVILLE.

Celui que vous avez élevé....

LE BARON, *l'interrompant vivement.*

Ils sont chez moi depuis l'enfance.

D'HERVILLE.

Cela peut être ; mais lequel supposer ?....

LE BARON, *l'interrompant encore.*

Tu croiras ce qu'il te plaira; mais ils ne connoissent, encore une fois, d'autre maison que la mienne.

D'HERVILLE, *avec dépit.*

Et vous aussi, mon oncle!

LE BARON.

Mon neveu, consulte ton cœur, ta mémoire, ces enfans. Je n'ai rien de plus à te dire. . S'ils ne suffisent pas pour éclaircir ce mystere, ta seule ressource est de t'adresser à ma jeune cousine. (*Lui montrant Léonore, qui s'est avancée; mais qui détourne la vue, et ne se fait point encore connoître à d'Herville.*) Peut-être obtiendras-tu les éclaircissemens que tu desires.

D'HERVILLE.

Il y a de l'inhumanité!.... (*A Léonore.*) Madame, je sollicite vos bontés; daignerez-vous m'apprendre mon sort?

LÉONORE, *sans le regarder.*

Monsieur, l'un des deux est votre fils, le fruit d'une union chaste et légitime.... l'autre ... (*En se retournant vers d'Herville.*) Ah! d'Herville!

D'HERVILLE, *à part, d'une voix étouffée.*

Léonore!.... C'est elle....

LE BARON.

Tu connois ma parente?

D'HERVILLE.

Si je la connois!

LE BARON.

Elle est aimable et malheureuse.

D'HERVILLE, *à part.*

Malheureuse !.... et c'est moi !....

LE BARON, *avec la plus grande tranquillité.*

Puisqu'elle t'intéresse, tu pourrois entrer dans mes vues. Un jeune homme, d'un extérieur avantageux, pourvu de qualités brillantes, mais cachant un cœur faux, une ame dépravée, l'a séduite et l'a déshonorée. J'aurois moi-même réparé son outrage, si mon âge me l'eût permis. D'Herville, sois son vengeur ; punis l'homme injuste....

D'HERVILLE, *l'interrompant.*

Il est sous vos yeux, cet homme injuste dont vous avez tant à vous plaindre ; c'est moi qui fus assez coupable....

LE BARON, *l'interrompant à son tour.*

Vous ! d'Herville ?

D'HERVILLE.

Mon oncle, au lieu de m'accabler, aidez-moi à réparer mon crime !

AUGUSTE, *à Léonore.*

Ah ! maman, vous allez être heureuse !

D'HERVILLE.

Auguste, mon cher fils !

HYPOLITE.

Mon papa, vous voulez bien que nous soyions vos enfans à présent ?

D'HERVILLE, *en les prenant tous les deux dans ses bras.*

Oui, mes enfans, vous m'appartenez tous les deux; joignez-vous à moi : sollicitez mon pardon.... (*A Léonore.*) Léonore, l'amant le plus coupable peut-il espérer de devenir le plus fidele époux?

LE BARON.

Tu lui as coûté bien des larmes!

LÉONORE, *à d'Herville.*

D'Herville, vous m'avez appris à vous connoître et à vous craindre.... Agité par une émotion imprévue et passagere, tout, dans ce moment, vous dispose à la sensibilité; mais cette impression va se dissiper : l'indifférence la remplacera bientôt; et alors quel sera mon sort?

D'HERVILLE.

Non, Léonore, jamais! Daignez m'entendre et croyez à mon cœur. Ce n'est pas une dette qu'il prétend acquitter; c'est l'hommage le plus pur, le plus tendre, qu'il brûle de vous faire accueillir!

LE BARON.

Bien, d'Herville! voilà l'honnête homme.... (*A Léonore.*) Léonore, ma belle cousine, vous devez être attendrie. Pardonnez à mon neveu!

LÉONORE.

Vous savez si je le desire!

AUGUSTE, *à d'Herville.*

Ah! maman ne vous en veut pas; j'en suis sûr!

HYPOLITE, *au Baron.*

Voilà l'énigme devinée, mon oncle, actuellement!

LE BARON, *à d'Herville.*

Tu vois, d'Herville, qu'il est toujours tems de réparer une injustice ?

D'HERVILLE.

Mes enfans !.... Léonore !.... mon oncle !.... vous allez tous contribuer à me rendre heureux !.... Comme l'existence est précieuse, quand elle est embellie par l'amour et par l'amitié !

FIN.

T A B L E

DES DOUZE VOLUMES

De la troisieme Année (1786) de la Petite Bibliotheque des Théatres.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome neuvieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE T. CORNEILLE.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome septieme.

LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq actes, en vers, de T. Corneille, précédée d'un Avis au Lecteur, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE ITALIEN, OPÉRA-COMIQUES.

Tome second.

JÉRÔME ET FANCHONETTE, Pastorale de la Grenouilliere, en un acte, en prose et en vaudevilles, de Vadé, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'airs gravés.

NICAISE, Opéra-Comique, en un acte en prose, mêlé de vaudevilles, de Vadé, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi d'airs gravés.

LES RACCOLEURS, Opéra-Comique en un acte, en prose et en vaudevilles, de Vadé, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi d'un air gravé.

LA VEUVE INDÉCISE, Opéra-Comique, en un acte en prose, mêlé d'ariettes, de Vadé, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi d'airs gravés.

LA CANADIENNE, Comédie en un acte et en vers, de Vadé, précédée du Sujet et d'une Note des Rédacteurs.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome dixieme.

ŒUVRES DE J. RACINE.

Vie de J. Racine, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

La Thébaïde, ou les Freres ennemis, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Alexandre le Grand, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Préface, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes.

Andromaque, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Tome troisieme.

Le Triomphe de l'Amour, Ballet en un acte, et en vingt entrées, de Quinault, musique de Lully, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi d'airs gravés.

Persée, Tragédie en cinq actes, de Quinault, musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'airs gravés.

Phaéton, Tragédie en cinq actes, de Quinault, musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'airs gravés.

Amadis, Tragédie en cinq actes, de Quinault, musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'airs gravés.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome huitieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE BOURSAULT.

Vie de Boursault, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Le Mercure Galant, ou La Comédie sans titre, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avis au Lecteur, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

Les Fables d'Ésope, ou Ésope a la Ville, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Prologue, d'une Epître dédicatoire, d'une Préface, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome onzieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE HOUDART DE LA MOTTE.

Vie de Houdart de la Motte, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Inès de Castro, Tragédie en cinq actes, précédée

d'un Avis, d'une Préface, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

CHEF-D'ŒUVRE DE LA NOUE.

Vie de la Noue, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

MAHOMET SECOND, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Préface, du Sujet, et des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome neuvieme.

ÉSOPE A LA COUR, Comédie héroïque, en cinq actes, en vers, de Boursault, précédée d'un Prologue, d'une Épître dédicatoire, d'un Avis au Lecteur, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

LES PLAIDEURS, Comédie en trois actes, en vers, de Racine, précédée d'une Préface, du Sujet, et des Jugemens et Anecdotes.

LE MAGNIFIQUE, Comédie en deux actes, en prose, de Houdart de la Motte, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES.

Tome cinquieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE JOLY.

Vie de Joly, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

La Capricieuse, Comédie en trois actes, en vers, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

La Femme jalouse, Comédie en trois actes, en vers, précédée d'un Avertissement, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

Le Retour de Mars, Comédie en un acte, en vers, de la Noue, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un air gravé.

THÉATRE FRANÇOIS, COMEDIES.

Tome dixieme.

La Coquette corrigée, Comédie en cinq actes, en vers, de La Noue, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avertitsement, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

L'Obstiné, Comédie en un acte, en vers, de La Noue, précédée du Sujet et d'une Note des Rédacteurs.

L'École des Amans, Comédie en trois actes, en vers, de Joly, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avertissement, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome onzieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE BRUEYS.

Vie de Brueys, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son portrait.

L'AVOCAT PATELIN, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et trois Intermedes, en vers, précédée d'une Préface, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

LE MUET, Comédie en cinq actes, en prose, de Brueys et Palaprat, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

PETITS THÉATRES.

Tome troisieme.

ÉSOPE A LA FOIRE, Comédie épisodique, en un acte, en vers libres, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

LE DANGER DES LIAISONS, Comédie en un acte, en prose, de Madame de Beaunoir, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

ANNETTE ET BASILE, Mélodrame comique, en un acte, en prose, de M. Guillemain, précédé d'une Note des Rédacteurs, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

LA RUSE D'AMOUR, ou L'ÉPREUVE, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, par M Maillé de Marencour, musique de M. Chardiny, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'airs gravés.

PIERRE ET CLAUDE BAGNOLET, Comédie en un acte,

en prose, par M. de Ville, précédée d'une Préface, du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.

LES DEUX FRERES, OU LES VERTUS DE L'ENFANCE, Comédie en un acte, en prose, précédée du Sujet et des Jugemens et Anecdotes.





